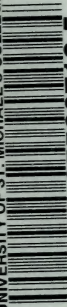


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE




3 1761 05520719 5









Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



MOIS

de Notre-Dame

du T. S. Sacrement







NOTRE DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT

MOIS

de Notre-Dame

du T. S. Sacrement

MÉDITATIONS EXTRAITES DES ÉCRITS

DU

Vénéérable Pierre-Julien EYMARD

FONDATEUR

DE LA CONGRÉGATION DU T. S. SACREMENT

*Avec un Exemple, une Pratique, une Aspiration pour chaque jour
et une Etude théologique sur la légitimité de la dévotion
envers Notre-Dame du T. S. Sacrement.*

Par le R. P. Albert TESNIÈRE

de la même Congrégation.

SEPTIÈME ÉDITION

ORNÉE D'UNE GRAVURE HORS TEXTE

BUREAUX DU *Petit Messager* du T. S. Sacrement

12, rue de Toulouse

TOURCOING (Nord)



IMPRIMATUR

Virduni, die 21 Aprilis, 1909.

LIZET, *vic. gén.*

PRÉFACE

DE LA SEPTIÈME ÉDITION

Comme préface de cette nouvelle édition nous tenons à reproduire un article paru dans la revue *Le Très Saint Sacrement* en Janvier 1906 : on y verra quel puissant encouragement la dévotion envers Notre-Dame du Très Saint Sacrement a reçu du Souverain Pontife et la haute sanction donnée à l'initiative du Vénérable Pierre-Julien Eymard décernant ce nouveau titre à la Très Sainte Vierge.

« Nos lecteurs savent de quel culte pieux la famille eucharistique du vénéré Père Eymard honore ce nom béni de « Notre-Dame du Très Saint Sacrement », qu'il

décerna à la Très Sainte Vierge, pour exprimer en un mot caractéristique tous les liens qui unissent Marie à son Fils dans le Sacrement et toutes les raisons qui nous pressent de nous adresser à elle comme à la médiatrice nécessaire entre notre indigence et son adorable Sainteté. Approuvé déjà par un certain nombre d'Evêques et enrichi d'indulgences pour leurs diocèses respectifs; acclamé au Congrès eucharistique de Lourdes, ce nom nouveau d'une chose très ancienne commençait à se répandre avec grande faveur parmi les âmes dévotes envers l'Eucharistie, qui ont le besoin de ne jamais séparer le Fils de la Mère dans leur religion comme dans leur cœur. Il lui manquait, pour prendre son essor au delà des limites diocésaines et pour se répandre librement dans l'univers catholique, la bénédiction du Pasteur de l'Eglise universelle.

Il vient de la recevoir : authentique, ainsi qu'en fait foi le Rescrit que nous avons entre les mains et que nous allons reproduire; spontanément et très gracieusement donnée, ainsi que le raconte une

lettre bien renseignée qui nous arrive de Rome.

Voici le Rescrit, tout entier de la main de Sa Sainteté Pie X :

« **Cunctis qui coram Ssmo Sacramento publicæ adorationi exposito, recitaverint hanc jaculatoriam : « Domina nostra Sanctissimi Sacramenti, ora pro nobis », Indulgentiam tercentorum dierum concedimus. »**

Die 30 Mensis Decembris an. 1905.

PIUS P. P. X.

« **A tous ceux qui, devant le Très Saint Sacrement exposé, réciteront l'oraison jaculatoire suivante, nous accordons une indulgence de 300 jours : Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous. »**

Le 30 Décembre 1905.

PIE X, PAPE.

Les circonstances qui accompagnèrent la

rédaction et la concession par le Saint-Père de ce précieux Rescrit ont quelque chose de gracieux et de touchant comme une page de légende, quelque chose aussi de spontané et de décisif comme un *motu proprio*.

Un archevêque du Canada, dont la piété envers l'Eucharistie n'a d'égale que sa bienveillance, Mgr Gauthier, archevêque de Kingston, séjournant dernièrement à Rome, fut sollicité par le T. R. Père Estévenon, Supérieur général de la Congrégation du Très Saint Sacrement, dont la résidence est à l'église de Saint-Claude, bien connue des pèlerins de la Ville Eternelle, de demander au Souverain Pontife, en faveur des fidèles de son diocèse, une Indulgence pour la récitation de cette formule de prière : « Notre-Dame du Très Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous. » Sa Grandeur, ayant favorablement accueilli ce vœu, rédigea une supplique qu'elle se proposait de soumettre au Saint-Père dans une audience fixée au 30 décembre dernier. Mais voilà qu'au cours de l'entretien, ayant obtenu l'agrément de la lire, il la cherche en vain dans ses poches et la fait chercher avec aussi peu de succès

dans son pardessus, déposé dans l'anti-chambre. Grand embarras du très bon prélat, qui commence à exposer de vive voix l'objet de sa supplique égarée : mais aussitôt, souriant et empressé, avec cette spontanéité prévenante et aimable dont il est coutumier, Pie X prend une plume et écrit, sans un instant d'hésitation, le texte rapporté plus haut, qu'il remet à Mgr Gauthier, aussi touché de la grâce qu'il recevait que de la bonne grâce avec laquelle elle lui était donnée.

Le très cher correspondant qui nous envoie ce récit ajoute : « Vous devinez notre immense joie à tous en apprenant une telle nouvelle. Aussitôt, tout frémis-sants d'émotion, nous sommes allés nous jeter aux pieds de la Très Sainte Vierge (devant cette même statue de la chapelle de Saint-Maurice¹, où notre vénéré Père acclama pour la première fois Notre-Dame du Très Saint Sacrement), et là nous avons

¹ Maison du premier Noviciat de la Congrégation, au diocèse de Versailles, fondée et habitée par le P. Eymard, abandonnée par suite des décrets de 1880 contre les Congrégations religieuses.

dit un bon *Magnificat* et répété avec ardeur l'invocation bénie. »

Ces sentiments d'action de grâces, nos lecteurs les partageront avec nous. Nous avons désormais une formule authentique et définitive, dans la langue de l'Eglise, du nom de Notre-Dame du Saint Sacrement, que le P. Eymard avait exprimé en français. Plusieurs fois on avait essayé de le traduire en latin, soit pour le présenter à l'approbation d'évêques étrangers, soit même en vue d'obtenir à sa récitation des indulgences des Souverains Pontifes. Et l'on avait reculé de le faire littéralement devant cette objection que le mot « *Domina* » semblait donner à Marie sur le Christ Eucharistique une autorité ou une supériorité qu'elle ne possède pas. L'objection valait ce qu'elle valait : elle ne paraissait pas irréfutable. La foi simple et tendre du Souverain Pontife, cette ardente et généreuse dévotion qu'il manifeste dans tous ses actes pontificaux, ne s'est point attardée à discuter les nuances d'opinion ; mais de sa main qui ne signe que des paroles de vérité et de vie, il a écrit simplement : « *Domina*

nostra Sanctissimi Sacramenti, ora pro nobis! » C'est la traduction littérale de l'invocation sortie de la foi et de l'amour de notre Père pour Marie : « Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous ! »

Nous voilà fixés : nous prions dans la vérité, notre louange est authentique ; Marie se reconnaîtra et elle entendra notre voix quand nous crierons, suppliants, vers elle, en l'appelant Notre-Dame du Très Saint Sacrement ! Oui, elle est notre mère, notre maîtresse et notre exemple, par conséquent, « Notre Dame » ; oui, elle est la Mère du Christ Eucharistique, la dispensatrice du Don eucharistique et de toutes les grâces qu'il renferme et, par conséquent : « Notre-Dame du Très Saint Sacrement ! » et nous ne voulons plus désormais aborder le Très Saint Sacrement pour lui rendre un hommage quelconque, le consacrer, le recevoir, l'adorer, le prêcher, sans nous abriter sous le patronage, sous les mérites, sous les vertus et sous le nom de Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Et nous nous souviendrons que les chères âmes qui souffrent attendent que nous le

redisons souvent : car ce nom répand jusqu'en leur prison de feu l'onction de l'espérance pour les rafraîchir et les trésors des indulgences pour les délivrer.

« *Domina nostra Sanctissimi Sacramenti,
ora pro nobis!* »

A. TESNIÈRE, S. S. S.



AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Nous avons promis aux pieux lecteurs de leur donner ce qui nous reste des écrits du vénéré Père Eymard.

Voici ses Méditations sur la très sainte Vierge : il envisageait surtout Marie comme le modèle de la piété envers l'Eucharistie ; et, pour résumer tous les rapports qui unissent la divine Mère à Jésus-Eucharistie, il a donné à Marie le titre de NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT. C'est pour les Religieux et les Servantes du Saint Sacrement surtout qu'il a écrit : tous nos Agrégés, toutes les âmes dévotes à l'Eucharistie trouveront, dans ses pieuses

effusions, un aliment à leur amour pour Marie : elles apprendront surtout, car c'est là le but principal du P. Eymard, à unir dans leurs hommages Marie et Jésus-Eucharistie, à pratiquer tous leurs devoirs eucharistiques dans l'union et sous le couvert de la sainte Vierge.

Nous publions les Méditations du Père en forme de Mois de Marie : c'est une forme reçue généralement, et qui facilitera la diffusion de ses pensées : pour nous conformer à l'usage, nous avons joint à chaque méditation un exemple, une aspiration et une pratique ; nous avons tenu à garder l'unité de l'œuvre, et c'est Notre-Dame du Très Saint Sacrement que feront connaître et aimer ces exemples, ces pratiques et ces aspirations.

Il restait à justifier ce nouveau titre donné à Marie par le P. Eymard ; on l'a fait dans l'Appendice qui termine ce volume. On y verra quelques-unes des raisons qui doivent permettre d'invoquer Marie comme la Vierge de l'Eucharistie.

Du reste, ce titre de Marie a été béni

par plusieurs de nos vénérables évêques. Nous savons que l'auguste Pontife Pie IX aimait et bénissait ce nom glorieux ; disons donc souvent et avec confiance :

NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT
MÈRE ET MODÈLE DES ADORATEURS
PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS A VOUS

A. T.



APPROBATION

DÉ MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ARRAS,
BOULOGNE ET SAINT-OMER.

Nous avons parcouru avec un véritable intérêt le *Mois de Notre-Dame du Très Saint Sacrement*. Les méditations extraites des écrits du R. P. Eymard nous ont paru pleines d'onction, et propres à inspirer aux fidèles le désir de s'unir toujours à Marie dans leurs nombreux devoirs envers la sainte Eucharistie.

L'Appendice justifie le titre de *Notre-Dame du Très Saint Sacrement* par des raisons bien théologiques, empruntées, du reste, aux auteurs les plus recommandables par leur science et leur piété.

Nous verrons donc volontiers cet ouvrage se répandre dans notre diocèse; il y favoriserait sûrement la vraie et solide dévotion, si bien résumée dans ces mots : *Ad Jesum per Mariam*.

† JEAN-BAPTISTE-JOSEPH,
Evêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

Arras, 19 mars 1872.

ÉVÊCHÉ DE MARSEILLE

Marseille, le 3 juin 1872.

MON RÉVÉREND PÈRE.

Aucun envoi ne pouvait m'être plus agréable que celui que vous avez bien voulu me faire des ouvrages du très regretté P. Eymard, et je vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements.

Malgré mes confirmations, j'ai pu en commencer la lecture, et je l'ai fait avec la plus grande édification ; c'est bien là la piété si tendre et si théologique de votre vénéré Fondateur.

Je suis heureux de m'associer à mes vénérés collègues d'Angers et d'Arras, en accordant 40 jours d'indulgence aux fidèles de mon diocèse quand ils feront l'invocation : « Notre-Dame du Très Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Agreez, mon Révérend Père, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† CH.-PH., év. de Marseille.

ÉVÊCHÉ DE TARBES

Tarbes, le 11 juin 1872.

MON BON PÈRE.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, non pas le *Mois de Marie* du P. Eymard, mais votre *Appendice*. — Vous avez étudié la question à fond : vous l'avez éclaircie, il n'y a rien à dire. — Le titre de *Notre-*

Dame du Très Saint Sacrement est désormais acquis pour toujours à la Bienheureuse Vierge Marie, et c'est un de ses plus beaux titres.

J'approuve des deux mains ce nouvel hommage rendu à la Mère de Dieu, et j'accorde volontiers 40 jours d'indulgence à ceux de mes diocésains qui répéteront trois fois cette invocation.

Recevez, cher Père, avec ma bénédiction et mes remerciements, la nouvelle assurance de mon affectueux dévouement.

† P.-A., év. de Tarbes.

DIOCÈSE DE VALENCE

L'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Romans (Drôme) nous écrivait, le 5 juillet 1872 :

« J'ai la consolation de vous annoncer que Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Valence nous a fait avertir par M. Vigne, son vicaire général, qu'Elle daigne se joindre à Nosseigneurs d'Angers et d'Arras pour accorder aux fidèles de son diocèse 40 jours d'indulgence chaque fois qu'ils réciteront l'invocation : « Notre-Dame du Très Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous. » Ces jours d'indulgence sont applicables aux âmes du purgatoire par mode de suffrage. »

Monseigneur l'Evêque d'Angers et Monseigneur l'Evêque d'Arras avaient les premiers béni ce nom donné à Marie, et gracieusement accordé 40 jours d'indulgence à tous les fidèles de leur diocèse qui

récitaient l'invocation à Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Nous croyons que la plupart de Nosseigneurs les Evêques seraient disposés à accorder la même faveur dans les limites de leur juridiction : nous osons prier les propagateurs de la dévotion à la Vierge de l'Eucharistie, de demander cette faveur dans leurs diocèses respectifs : rien n'est si capable de répandre une dévotion que la bénédiction des premiers pasteurs.

Monseigneur l'Evêque de Salamanque, en Espagne, ne s'est pas contenté d'approuver le nouveau titre de Marie. Sa Grandeur a voulu prêcher et écrire en l'honneur de Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Tracées par une plume aussi auguste, les pages suivantes, que nous extrayons du *Bulletin ecclésiastique des diocèses de Salamanque et Ciudad-Rodrigo*, ont une telle autorité que nous nous reprocherions de ne pas les reproduire.

Et puis, nous le croyons, les enfants du P. Eymard savoureront avec délices cet éloge de leur Père vénéré, et recevront comme un puissant encouragement les paroles bienveillantes adressées par l'éminent prélat à la Société du Très Saint Sacrement, qu'il fonda au prix de si grands sacrifices, et, pour tout dire, au prix même de sa vie.

Voici l'article signé par Sa Grandeur et traduit de l'espagnol :

Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

« Voici un nouveau titre donné à Marie par le T. R. P. Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Société du Très Saint Sacrement.

Cet homme admirable naquit à la Mure d'Isère en 1811; après avoir embrassé l'état ecclésiastique et exercé le saint ministère, il entra dans la Société de Marie, où, pendant dix-sept ans, il donna l'exemple de toutes les vertus religieuses. Mais Dieu le destinait à être le Père d'une nouvelle famille, et dès que la volonté divine lui fut clairement connue, il accepta, sans hésiter, les peines et les travaux que lui devait coûter l'établissement de sa Société, qui prenait le nom de Société des Religieux du Très Saint Sacrement. — Glorifier la très sainte Eucharistie, voilà son but; ses moyens? l'exposition solennelle et perpétuelle de l'auguste Sacrement. Ils ont aussi un apostolat extérieur, mais il embrasse toutes les œuvres qui se rapportent directement à leur but essentiel.

Ce saint Institut a commencé à Paris, en 1856, dans un humble local cédé provisoirement par l'Archevêque Mgr Sibour. En 1862, le P. Eymard, comptant déjà un nombre suffisant de disciples, ouvrit une maison de noviciat, et le 8 mai de l'année suivante, Sa Sainteté Pie IX, après avoir ouï la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, rendit le décret d'approbation de ladite Société.

La vie de ce pieux Fondateur ne fut pas de longue durée; mais, avant de mourir, Dieu lui avait accordé la consolation de voir sa famille religieuse se consolider et s'étendre; et le 1^{er} août de l'année 1868, il s'éteignait de la mort des justes, tout embrasé de l'amour de Jésus sacramentel.

Parmi les legs pieux que le P. Eymard a faits à sa famille religieuse, il en est un qui frappe aujourd'hui plus particulièrement notre attention (puisque nous sommes au mois de mai) : c'est la dévotion à *Notre-Dame du Très Saint Sacrement*.

Le premier jour de mai 1868, étant à Saint-Maurice, maison de solitude qu'il avait fondée dans un

site agréable, éloignée du fracas des villes et des vains bruits du monde, le P. Eymard ouvrit les pieux exercices du mois de Marie et termina une chaleureuse exhortation par ces paroles : « Eh bien ! nous honorerons Marie sous le vocable de Notre-Dame du Très Saint Sacrement ! — Oui, disons avec confiance, disons avec amour : *Notre-Dame du Très Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous !* »

Le Père était radieux, sa parole émue ; son cœur débordait d'allégresse ; il venait de payer la dette de reconnaissance à Marie, sa mère ; à Marie qui l'avait donné à Jésus sacramentel, qui l'avait soutenu et encouragé avec une maternelle sollicitude dans la fondation de sa pieuse et édifiante Société ! Et laissant à ses enfants, sur le point de les quitter, un puissant moyen de mieux servir leur Maître, il ajoutait au diadème de Marie un fleuron qui n'est ni le moins beau, ni le moins glorieux !

« *Notre-Dame du Très Saint Sacrement* est le nom nouveau d'une chose fort ancienne », disait le Père.

On vénère avec raison tous les mystères de la vie de la Mère de Dieu. Les âmes contemplatives ont trouvé dans la vie de Marie à Nazareth un exemple, comme les cœurs désolés une consolation dans Notre-Dame des Sept-Douleurs : il y a dans toutes les actions de la très sainte Vierge une grâce qui nous attire suavement à les honorer et à les imiter, chacun suivant notre vocation.

Or Marie a vécu plus de vingt années après l'Ascension de son divin Fils. — A quoi furent occupés ces longs jours d'exil, et quelle grâce renferme cette importante partie de la vie de notre Mère ?

Le livre des *Actes* semble l'indiquer assez clairement. « Les premiers chrétiens, y est-il dit, vivaient dans la paix, l'union, la charité la plus ardente, sou-

pirant après le martyre, et pour s'y préparer, persévérant dans la fraction du pain : *Perseverantes in communicatione fractionis panis* ¹. »

Vivre de l'Eucharistie et par l'Eucharistie, se réunir autour du tabernacle pour chanter des hymnes et des cantiques spirituels, voilà le caractère distinctif de la primitive Eglise : le Saint-Esprit l'a consigné dans la sublime histoire ecclésiastique rédigée par saint Luc : tel est aussi le résumé des dernières années de la très sainte Vierge, qui retrouvait dans l'adorable Hostie le fruit béni de ses entrailles, et dans la vie d'union avec Notre-Seigneur en son Tabernacle les temps heureux de Bethléem et de Nazareth.

Oh ! oui, c'est Marie surtout qui *persévérait dans la fraction du pain*. Voilà le grand modèle des adorateurs du Très Saint Sacrement ².

Maintenant nous allons signaler brièvement quelques-unes des raisons qui justifient le titre de *Notre-Dame du Très Saint Sacrement* donné à Marie par le R. P. Eymard.

Marie est la Mère de Jésus, *de qua natus est Jesus* ; nous croyons, et cette foi est notre plus douce joie, que le corps adorable de Notre-Seigneur, présent réellement en l'Eucharistie, est le même corps qui a été formé du sang très pur de Marie, nourri de sa substance et de son lait virginal. C'est pour cela que saint Augustin disait : « *Caro Jesu caro est Mariæ, et ipsam Mariæ carnem nobis manducandam dedit ad salutem* ³ : La chair de Jésus est la chair de Marie, et le Sauveur nous donne cette chair de Marie comme l'aliment de notre salut. »

¹ Act., II, 42.

² *Le Prêtre de l'Eucharistie*, page 136. Paris, librairie Poussielgue.

³ Super Psalm. xcviij.

Dans le même sens parlaient saint Ambroise, saint Anselme, saint Bernardin, Richard de Saint-Laurent et les théologiens Suarez, Kick, Schurlog, Zelada, Vega, Cornélius a Lapide et d'autres.

L'Eglise, dans sa liturgie de la Fête-Dieu, redit en ce jour la préface de la Nativité de Notre-Seigneur, qui parle de la chair donnée par Marie au Verbe incarné : *Quia per incarnati Verbi mysterium* ; et la doxologie des hymnes de l'office divin de cette fête, après avoir chanté les gloires et l'amour de Jésus sacramentel, fait remonter à la Vierge la cause du don que nous recevons à l'autel : *Jesu tibi sit gloria, qui natus es de Virgine.*

Ces raisons, et d'autres que nous omettons pour abrégé notre récit, sont celles qui autorisent le nouveau titre donné à Marie par le P. Fymard ; nous les avons trouvées exposées avec une érudition remarquable dans un des ouvrages de la *Bibliothèque* publiée par les religieux du Très Saint Sacrement[†].

Nosseigneurs les Evêques d'Angers et d'Arras ont accordé chacun 40 jours d'indulgence aux fidèles de leurs diocèses, et Nous, de grand cœur, nous en accordons autant à ceux qui réciteront l'invocation suivante :

Notre-Dame du Très Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous !

Salamanque, le quatrième jour et premier samedi
du mois de mai, consacré à Marie, l'an 1872.

L'Evêque de Salamanque.

D.-J.-L. »

[†] Voyez l'Appendice à la fin de ce volume.



Mois de Notre-Dame

DU

TRÈS SAINT SACREMENT



MÉDITATION PRÉPARATOIRE

Le mois de Notre-Dame
du Très Saint Sacrement.



Le mois de Marie est le mois des bénédictions et des grâces : car toutes les grâces nous viennent par Marie, ainsi que l'assure saint Bernard, et avec lui tous les Saints. C'est une fête de trente jours à la gloire de la Mère de Dieu, qui nous préparera bien au beau mois du Saint Sacrement qui suivra.

I. — Il ne faut pas que, parce que nous faisons profession spéciale d'honorer l'Eucharistie, nous ayons moins de dévotion envers la sainte Vierge. Loin de là ! Il commettrait un blasphème, celui qui dirait : Pour moi le Très Saint Sacrement me suffit, je n'ai pas besoin de Marie. — Mais où trouve-t-on Jésus sur la terre sinon dans les bras de Marie ? N'est-ce pas elle qui nous a donné l'Eucharistie ? C'est son acquiescement à

l'Incarnation du Verbe dans son sein, qui a commencé le grand mystère de réparation envers Dieu et d'union avec nous que Jésus accomplit pendant sa vie mortelle et qu'il continue au Sacrement.

Sans Marie nous n'irions point à Jésus. Car elle le possède en son cœur : il y fait ses délices, et ceux qui veulent connaître ses vertus intimes, son amour secret et privilégié doivent les chercher dans le cœur de Marie : ceux qui aiment cette bonne Mère trouvent Jésus en son cœur si pur.

Il ne faut jamais séparer Marie de Jésus : on ne saurait aller à Lui sans passer par Elle.

Je dis même que plus nous aimons l'Eucharistie, plus nous devons aimer Marie : on aime tout ce qu'aime un ami ; or est-il une créature plus aimée de Dieu, une mère plus tendrement affectionnée par son fils, que ne le fut Marie par Jésus ?

Oh ! oui, Notre-Seigneur serait bien peiné que nous, les serviteurs de son Eucharistie, nous n'honorassions pas beaucoup Marie, parce qu'elle est sa mère ; Notre-Seigneur lui doit tout dans l'ordre de son Incarnation, de sa nature humaine ; c'est par la chair qu'elle lui a donnée, qu'il a tant glorifié son Père, qu'il nous a sauvés et qu'il continue de nourrir et de sauver le monde au Saint Sacrement.

Notre-Seigneur veut qu'on l'honore d'autant plus maintenant, que durant sa vie mortelle il semble avoir plus négligé de le faire. Notre-Seigneur sans doute a bien honoré sa mère

dans la vie privée; mais en public, il l'a laissée dans l'ombre; il avait avant tout à affirmer et à soutenir sa dignité de fils de Dieu.

Mais aujourd'hui Notre-Seigneur veut en quelque sorte que nous dédommions la très sainte Vierge de tout ce qu'il n'a pas pu faire extérieurement pour elle : et nous sommes obligés, il y va de notre salut, de l'honorer comme la Mère de Dieu et comme notre propre Mère.

II. — Mais puisque nous nous sommes voués plus spécialement au service de l'Eucharistie, que nous sommes adorateurs, c'est en cette qualité que nous devons un culte particulier à Marie. Religieux du Très Saint Sacrement, servantes du Saint Sacrement, agrégés du Saint Sacrement, nous sommes par notre état des adorateurs de l'Eucharistie : c'est notre beau titre, béni par Pie IX. Adorateurs, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que nous sommes attachés à la personne adorable de Notre-Seigneur vivant en l'Eucharistie. — Mais si nous sommes au Fils, nous sommes à la Mère ; si nous adorons le Fils, nous devons honorer la Mère, et nous sommes obligés, pour demeurer dans la grâce de notre vocation, et pour y entrer pleinement, de rendre à la sainte Vierge un culte tout spécial, comme à NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT.

Cette dévotion n'est pas répandue et ce culte ne lui est pas encore rendu explicitement dans l'Eglise. C'est que le culte de Marie suit

le culte de Jésus ; il en suit les phases et le développements.

Quand on honore Notre-Seigneur sur la croix, on prie Notre-Dame des Sept-Douleurs ; quand on honore sa vie soumise et retirée à Nazareth, c'est Notre-Dame de la Vie cachée que l'on prend pour modèle ; la sainte Vierge suit tous les états de son Fils.

On ne l'avait encore jamais saluée de ce beau nom de Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Mais voici que le culte de l'Eucharistie se répand ; jamais il ne fut plus grand, plus universel que de notre temps ; il se répand partout. C'est la grâce qu'apporte au monde l'Immaculée Conception. La dévotion au Saint Sacrement n'est pas nouvelle sans doute ; mais il se fait une manifestation nouvelle de l'Eucharistie : le Dieu caché sort de son tabernacle, on l'expose partout, et la nuit et le jour : l'Eucharistie va devenir une source de salut pour ce siècle : le culte de l'Eucharistie sera la gloire de ce siècle ; il fera sa grandeur.

Eh bien ! la dévotion à Notre-Dame du Très Saint Sacrement grandira avec le culte de l'Eucharistie.

Je n'ai trouvé cette dévotion exposée dans aucun livre ; je n'en ai jamais entendu parler, si ce n'est dans les révélations de la Mère Marie de Jésus, où j'ai lu quelque chose de la communion de Marie, et dans les Actes des Apôtres, où nous voyons Marie au Cénacle.

III. Qu'a fait la sainte Vierge au Cénacle ?

Elle a adoré, elle a été la reine et la mère des adorateurs; elle a été, en un mot, Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Votre occupation pendant ce mois sera de l'honorer sous ce beau titre, de méditer ce qu'elle faisait, de rechercher comment Notre-Seigneur recevait ses adorations; vous découvrirez l'union si parfaite de ces deux cœurs, celui de Jésus et celui de Marie, perdus en un seul amour et une seule vie. Il faut que votre piété soulève le voile mystérieux qui cache la vie adoratrice de Marie.

On est étonné que les Actes des Apôtres n'en disent rien, et se contentent de laisser Marie au Cénacle. Ah! c'est que toute la vie de Marie au Cénacle ne fut qu'une vie d'amour et d'adoration.

Comment redire l'amour et l'adoration? comment exprimer ce règne de Dieu en l'âme et cette vie de l'âme en Dieu: on n'explique pas, la langue n'a pas de termes pour expliquer les délices du ciel: il en est de même de la vie de Marie au Cénacle. Saint Luc nous dit seulement qu'elle vivait et priait au Cénacle. — A la prière, à l'amour d'étudier l'intérieur de cette vie. Nous pouvons supposer tout ce qu'il y a de puissance dans l'amour, tout ce qu'il y a de sainteté et de perfection dans les vertus et l'attribuer à Marie; mais parce que Marie a vécu là d'union au Saint Sacrement pendant plus de vingt ans, toutes ses vertus ont pris le caractère eucharistique: elles étaient nourries de la communion, de l'adoration, de l'union

constante à Jésus-Eucharistie. Les vertus de Marie ont acquis au Cénacle leur dernière perfection, une perfection presque sans limites et qui n'est dépassée que par la perfection des vertus de Jésus-Christ.

Demandez à Notre-Seigneur de vous révéler ce qui se passait au Cénacle entre lui et sa Mère ; il vous dira quelques-unes de ces merveilles : pas toutes, vous ne sauriez les porter ; mais un peu, et cela fera votre bonheur.

Oh ! je serais bien heureux si je pouvais faire un mois de *Marie adoratrice* ; il faut pour cela méditer, prier beaucoup, il faut comprendre l'action de grâces de l'amour de Marie ; je le désire bien ; mais il faut pour cela une plus longue préparation ¹.

IV. — Du reste tous les mystères de la vie de Marie revivent au Cénacle. Si vous méditez sur la naissance de son Fils à Bethléem, complétez l'Évangile et voyez la naissance eucharistique de ce même Fils sur l'autel. La fuite en Égypte ? Ne voyez-vous pas que Notre-Seigneur est en-

¹ Le Vénérable mit la main à l'œuvre ; nous avons de lui quelques méditations sur la vie adoratrice de Marie ; il entre dans l'intérieur de la sainte Vierge ; il essaie de montrer les sentiments de son cœur, l'étendue de son amour. On trouvera ces méditations dans ce volume. Pour avoir une méditation pour chaque jour du mois de mai, nous avons réuni les instructions du Vénérable sur la sainte Vierge. Dans toutes, le Vénérable nous montre Marie unie à Jésus-Christ, et recevant de lui ou lui rapportant toutes ses grâces, toutes ses perfections : et parce que l'Eucharistie n'est autre chose que Jésus-Christ lui-même, là encore Marie est Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

~~~~~

core au milieu des barbares et des étrangers, dans ces villes et dans ces campagnes où l'on ferme les églises et où personne ne va le voir ? Et sa vie cachée de Nazareth ? Ne le voyez-vous pas encore plus caché ici ? Complétez par l'Eucharistie tous les mystères et méditez la part qu'y prend Marie.

L'essentiel est de chercher à pratiquer une des vertus de la sainte Vierge ; prenez tout de suite parmi les plus basses, les plus petites ; vous les connaissez, vous monterez ensuite et peu à peu jusqu'à ses vertus intérieures, jusqu'à son amour.

Puis chaque jour offrez un sacrifice ; prévoyez ce qui vous coûtera ; il y a des sacrifices que l'on sait d'avance : telle personne à voir, telle chose à faire. Offrez ce sacrifice ; la sainte Vierge en sera contente ; ce sera une fleur de plus à la couronne qu'elle veut offrir en votre nom à son Fils au jour de sa fête, à la belle Fête-Dieu.

Si vous ne prévoyez pas de sacrifices particuliers, tenez-vous dans une volonté généreuse d'accepter tous ceux que le bon Dieu vous enverra ; soyez attentifs à prendre à la volée cet oiseau du ciel ; il y a des messagers de Dieu qui nous apportent une grâce et une couronne d'épines. Il faut leur faire bon accueil. Un sacrifice prévu fait raisonner ; le raisonnement en diminue la valeur ; les sacrifices qu'on fait tout d'un coup, généreusement, sans regarder, valent mieux ; le bon Dieu veut nous surprendre, il nous dit seulement : Tenez-vous

prêts ! et l'âme fidèle est disposée à tout ce que voudra le bon Dieu. L'amour aime à surprendre. Ne perdez jamais ces sacrifices-là. Il suffit pour cela d'être généreux. Une âme généreuse, ah ! que c'est beau ! Dieu en est glorifié, et il dit d'elle comme de Job, avec un sentiment de bonheur et d'admiration : As-tu vu mon serviteur Job?... L'âme qui aime ne laisse passer aucun de ces sacrifices : elle a, pour ainsi dire, l'œil au vent ; elle sent qu'une croix vient et elle se dispose à la bien recevoir.

Allons, honorez la sainte Vierge par un sacrifice chaque jour ; allez par elle à Notre-Seigneur ; abritez-vous derrière elle ; mettez-vous sous son manteau ; revêtez-vous de ses vertus ; ne soyez qu'une ombre de Marie ; offrez toutes ses actions, tous ses mérites, toutes ses vertus à Notre-Seigneur : vous n'avez qu'à puiser en Marie et à dire à Jésus : Je vous offre les richesses que m'a acquises ma bonne Mère. — Et Notre-Seigneur sera très content de vous !

### *Le chapelain de Notre-Dame du Très Saint Sacrement.*

Il nous faut un modèle, un patron, un guide dans notre dévotion à Notre-Dame du Très Saint Sacrement. C'est saint Jean l'Évangéliste que nous choisirons. Jésus lui avait confié sa Mère, et saint Jean célébrait chaque jour la sainte messe en présence de Marie ; c'est lui qui, prenant sur l'autel le Pain

divin, le déposait sur les lèvres de Marie : « Mère, voici votre fils ! » *Ecce filius tuus!* O Dieu ! quelle parole et quel moment ! Saint Jean fut témoin des adorations de Marie ; il fut le confident de son amour ; et s'il a parlé si divinement de l'Eucharistie, s'il a chanté ce beau cantique d'action de grâces que renferme son Evangile, c'est qu'après l'avoir recueilli de la bouche de Jésus, il l'avait entendu redire par Marie. « Le Sauveur donna saint Jean à Marie, dit M. Olier, non seulement pour qu'il lui tint lieu de fils en sa place, mais encore pour qu'il lui donnât, par les saints mystères qu'il célébrait pour elle, et selon ses intentions, le moyen de satisfaire aux désirs ardents de son cœur pour l'établissement de l'Eglise ; comme aussi de se consoler de l'absence de son Fils par le bonheur qu'elle avait de s'en nourrir tous les jours. » (*Vie de M. Olier*, t. II, part. III, p. 207.)

Vous nous apprendrez donc, ô glorieux Chapelain du Cénacle, à connaître les mystères de la vie de Notre-Dame du Très Saint Sacrement : vous nous ferez entrer dans ses dispositions toutes les fois que nous recevrons comme elle ou que nous adorerons le Dieu de l'Eucharistie.

*Pratique.* — Remplir tous nos devoirs eucharistiques en union avec Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

*Aspiration.* — Salut, ô Marie, vous de qui est né Jésus-Eucharistie.





## PREMIER JOUR

Marie, Mère des adorateurs de l'Eucharistie.

I. — Si notre vie n'était mise sous la protection de Marie, on pourrait douter de notre persévérance et de notre salut. Notre vocation, qui nous lie d'une manière spéciale au service du divin Roi des rois, nous fait un devoir plus pressant de nous adresser à Marie. Dans l'Eucharistie, Jésus est roi, et il veut à son service des serviteurs exercés et qui aient fait leur apprentissage : on apprend à servir avant de se présenter au roi. Eh bien ! Jésus nous a laissé sa divine Mère pour être la mère et le modèle des adorateurs. Il l'a laissée, selon le sentiment le plus commun, vingt-cinq ans sur la terre afin qu'elle nous apprît à l'adorer parfaitement. — Quelle belle vie que ces vingt-cinq ans passés en adoration ! Quand on examine l'amour de Notre-Seigneur pour sa Mère, on est tout étonné qu'il consente à se séparer d'elle. Est-ce que la sainte Vierge n'était pas assez sainte ? Est-ce qu'elle n'avait pas assez souffert, elle qui avait souffert sur le Calvaire plus que toutes les créatures ? Oui, sans doute. Mais les intérêts de l'Eucharistie réclamaient la présence de Marie ; Jésus ne voulait pas rester seul au Sacrement sans sa Mère ; il ne



---

voulait pas que la première heure de l'adoration eucharistique fût confiée à de pauvres adorateurs qui ne sauraient pas l'adorer d'une manière digne de lui. Les apôtres, obligés de voler au salut des âmes, ne pouvaient consacrer assez de temps à l'adoration eucharistique : malgré leur amour qui les eût attachés au pied du Tabernacle, leur mission d'apôtres les appelait ailleurs : pour les chrétiens, semblables à des enfants qui sont encore au berceau, il leur fallait une mère qui fit leur éducation, un modèle qu'ils pussent copier, et c'est sa très sainte Mère que Jésus-Christ leur laisse.

II. — Toute la vie de Marie, à la bien prendre, se résume en ce mot : adoration ; car l'adoration c'est le service parfait de Dieu, et elle embrasse tous les devoirs d'une créature envers son Créateur.

C'est Marie qui la première a adoré le Verbe incarné ; il était dans son sein et personne ne le savait sur terre. Oh ! que Notre-Seigneur dans le sein de Marie fut bien servi ! Jamais il n'a trouvé un ciboire, un vase d'or plus précieux et plus pur que le sein de Marie ! Cette adoration de Marie le réjouissait plus que celle de tous les anges. « Le Seigneur a placé son tabernacle dans le soleil », dit le Psalmiste ; ce soleil c'est le cœur de Marie.

A Bethléem, Marie adore la première son divin Fils couché dans la crèche. Elle l'adore avec un amour parfait de Vierge Mère, un amour de dilection, selon le mot de l'Esprit-

~~~~~

Saint ; après elle, viennent adorer saint Joseph, les bergers, les Mages : c'est Marie qui a ouvert ce sillon de feu qui couvrira le monde. Comme Marie devait dire de belles choses, des choses divines, puisqu'elle était dans un état d'amour que nous ne pouvons mesurer ni sonder !

Elle continue d'adorer Notre-Seigneur dans sa vie cachée à Nazareth, puis dans sa vie apostolique et sur le Calvaire, où son adoration fut la souffrance. Remarquez la nature de l'adoration de Marie. Elle adore Notre-Seigneur selon ses divers états : elle adapte son adoration à l'état de Jésus ; l'état de Jésus fait le caractère de son adoration : elle n'est pas restée dans une adoration immobile ; elle a eu l'adoration du Dieu anéanti dans son sein, puis pauvre à Bethléem, travaillant à Nazareth, et plus tard évangélisant et convertissant les pécheurs ; elle l'a adoré dans ses souffrances sur le Calvaire en souffrant avec lui ; son adoration suit tous les sentiments de son divin Fils, qui lui étaient connus et dévoilés ; son amour la faisait entrer en une parfaite conformité de pensées et de vie avec lui.

III. — A vous adoreurs, on vous dit aussi : Adorez toujours Jésus-Eucharistie, mais variez vos adorations comme la sainte Vierge variait les siennes. Faites venir et revivre tous les mystères dans l'Eucharistie. Sans cela vous tomberez dans la routine ; si l'esprit de votre amour n'était pas alimenté par une forme, une

pensée nouvelle, vous deviendriez imbéciles dans la prière. Il faut donc célébrer tous les mystères dans l'Eucharistie.

C'est ainsi que faisait Marie au Cénacle.

Quand revenaient les anniversaires des grands mystères accomplis sous ses yeux, croyez-vous qu'elle n'en renouvelait pas en elle les circonstances, les paroles et les grâces ? Quand la Noël revenait, par exemple, croyez-vous que Marie ne redisait pas à son Fils, alors caché sous les voiles eucharistiques, et l'amour de sa naissance, et son sourire et ses adorations ainsi que celles de saint Joseph, des bergers et des Mages ? Elle voulait par là réjouir le cœur de Jésus en lui rappelant son amour. Il en était de même pour tous les mystères.

Eh ! que fait-on avec un ami ? Lui parle-t-on toujours du présent ? Non, certes : on rappelle tous les souvenirs du passé, on les ravive. Quand on veut faire un compliment à un père et à une mère, on rappelle l'amour si grand, le dévouement si constant, si généreux qu'ils nous ont témoigné dans notre enfance. Eh bien ! Marie redisait à Jésus, dans ses adorations du Cénacle, tout ce qu'il avait fait pour la gloire de son Père ; elle lui rappelait ses grands sacrifices, et par là elle se mettait dans la grâce de l'Eucharistie. L'Eucharistie est le mémorial de tous les mystères, elle en renouvelle l'amour et la grâce. Il vous faut, comme Marie, correspondre à cette grâce en ravivant toutes les actions de Notre-Seigneur, en adorant tous ses états, et en vous y unissant.

La sainte Vierge avait un attrait si puissant à l'Eucharistie, qu'elle ne pouvait s'en séparer; elle vivait dans le Saint Sacrement, elle vivait de lui. Elle passait les jours et les nuits aux pieds de son divin Fils; sans doute elle se prêtait à la piété des apôtres et des fidèles qui voulaient la voir et l'entretenir; mais son amour pour son Dieu caché transpirait sur son visage et communiquait ses ardeurs à tous ceux qui l'entouraient.

O Marie, enseignez-nous la vie d'adoration! Apprenez-nous à trouver comme vous tous les mystères et toutes les grâces en l'Eucharistie; à faire revivre l'Evangile, à le lire dans la vie eucharistique de Jésus. Rappelez-vous, ô Notre-Dame du Très Saint Sacrement, que vous êtes la mère des adorateurs de l'Eucharistie!

Nos modèles.

Parmi les saints personnages qui illustrèrent le xvii^e siècle, plusieurs nous montrent comment nous pouvons allier le culte de l'Eucharistie à la dévotion envers Marie et soutenir l'un par l'autre.

Le vénérable cardinal de Bérulle, qui mérita du pape Urbain VIII le titre d'*apôtre du Verbe incarné*, et dont les vues sur la très sainte Vierge passent pour être plutôt angéliques qu'humaines, et le P. de Condren, qui recut, au témoignage des plus habiles docteurs de son temps, des lumières sublimes sur les mystères, avaient la coutume d'offrir chaque samedi la sainte Messe à l'intention de la très sainte Vierge. M. Olier, le saint fondateur de Saint-Sulpice et le réformateur du clergé à la même époque, recut

d'eux cette pieuse pratique : chaque jour il faisait célébrer trois messes, dont le fruit était remis entre les mains de la sainte Vierge, afin qu'elle obtînt, en l'offrant à son Fils pour l'Église, des trésors infinis de grâces.

Il y eut même un pieux missionnaire jésuite, à Québec, qui proposa au Bienheureux Jean Eudes, fondateur de la congrégation qui porte son nom, un projet d'association de prêtres, qu'il appelait les *chapelains de Notre-Dame*, et qui devaient s'unir entre eux pour offrir le saint sacrifice dans les intentions de cette auguste Reine du Ciel, afin, disait-il, que le Fils de Dieu montât vers son Père en qualité d'hostie par les mains très pures de Celle dont il s'était servi pour descendre vers nous en se faisant homme. (*Vie de M. Olier*, t. II, *passim*.)

Pratique. — Offrir nos adorations à Jésus-Eucharistie par les mains de Marie.

Aspiration. — Vous êtes bénie entre toutes les femmes, ô Marie, et Jésus-Eucharistie, le fruit de vos entrailles, est béni !

DEUXIÈME JOUR

L'Immaculée Conception et la Communion.

I. — L'Immaculée Conception de Marie a été prédite dès le paradis terrestre. La sainte Vierge est cette femme bénie qui écrasa de son talon la tête du serpent infernal. Dieu, en créant

Marie immaculée, remporte la plus grande victoire sur le démon : il rétablit son empire sur la terre ; il rentre en maître dans sa création, et c'est pour sa gloire d'abord qu'il préserve Marie de la tache originelle : car Dieu regarde d'abord en toutes ses œuvres les intérêts de sa gloire.

Toute créature naissant coupable et souillée, Dieu n'en était pas pleinement maître ; il ne pouvait l'occuper tout entière ; Satan s'emparait de l'âme dès sa création. Dieu créait et Satan s'emparait de son œuvre. La gloire de Dieu était humiliée dans ses créatures, et quand le Seigneur avait chassé Adam et Eve du paradis terrestre, Satan avait triomphé de Dieu : c'était là sa victoire.

Mais voici Marie, Dieu la garde ; il la préserve par un privilège tout spécial ; elle passe par la conception naturelle, comme tous les hommes depuis Adam. Mais Dieu se doit à lui-même de la garder pure. Eve, la première mère, est souillée ; Marie, la vraie mère des vivants, sera immaculée. Dieu l'entoure de son ombre ; elle est son jardin fermé, sa fontaine scellée ; le Roi seul boira de ses eaux. Satan n'osera approcher de Marie : elle naît des bras de l'amour de Dieu : *Dominus possedit me in initio viarum suarum* ; vraie fille de Dieu. *Primogenita ante omnem creaturam*. Il fallait que le Verbe n'eût pas à rougir de sa Mère. Aussi lui a-t-il tout donné : en voyant Marie, Dieu voyait son honneur et sa gloire. La sainte Trinité tout entière concourt à l'Im-

maculée Conception de Marie : elle le doit à sa gloire ; si Satan précède Dieu, Satan est vainqueur : quelles que soient les réhabilitations, celui qui naît esclave en garde toujours quelque chose.

Ainsi la gloire de Dieu est rétablie dans l'humanité : l'image de Dieu est refaite et restaurée ; Dieu pourra descendre et mettre le pied en Marie sans crainte : elle est un tabernacle plus pur que le soleil. Marie est par sa pureté le ciel de Dieu ; avec elle il renouvellera le monde. Voyez ce que l'Immaculée Conception nous a donné : Jésus-Christ d'abord : elle est l'aurore de ce beau soleil de justice : puis tous les saints, brillantes étoiles du firmament de l'Eglise ; tous ont été formés par Marie : tout nous vient de ce paradis du Seigneur. L'Immaculée Conception est le germe de toutes les grâces que nous avons reçues depuis ; semblable à ce petit nuage qu'aperçut Elie, elle n'est par elle-même qu'un point ; mais elle s'étend, elle se dilate, et ses divines influences couvrent la terre entière.

II. — Mais, pour nous, adorateurs, il y a encore autre chose dans le mystère de l'Immaculée Conception. Si Dieu préserve ainsi Marie, c'est qu'il veut habiter en elle ; il veut descendre dans une demeure sainte, pure et parfaite ; le Père céleste, le Saint-Esprit, ne purifient Marie que pour en faire le digne tabernacle du Verbe-Dieu : il fallait créer de nouveaux cieux, tout purs ; pour recevoir le

Verbe en elle, Marie devait être immaculée ; l'Immaculée Conception est la préparation à la Communion. Oh ! avec quel bonheur le Verbe contemplait cette demeure qu'il se préparait ! Aussi il s'y précipite à pas de géant : *Exultavit ut gigas.*

Il faudrait que Jésus fit à notre égard la même chose pour la sainte Communion ; qu'il soupirât après le moment où nous le ferions sortir de son tabernacle, qu'il vînt avec plaisir en nous, comme s'il venait encore en Marie. Il en sera ainsi si nous sommes purs. Il attend de nous cette préparation de pureté ; il ne nous demande même que cela. Une grande pureté pour la Communion, tel doit être pour nous le fruit de l'Immaculée Conception : sans la pureté toutes nos vertus ne seraient rien ; Notre-Seigneur viendrait en nous avec répugnance ; notre cœur serait pour lui une prison : « Ah ! devrait-il dire à son prêtre, où me portez-vous ? Dans un cœur qui n'est pas à moi, que mon ennemi occupe ? Laissez-moi, laissez-moi dans mon tabernacle ! »

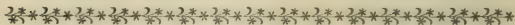
O Marie, vous nous prêterez votre manteau de pureté, vous nous revêtirez de la blancheur, de l'éclat de votre Conception Immaculée ; c'est à la mère de revêtir son enfant pour les grands jours : revêtu de vous, ô Marie, Jésus me recevra bien ; il viendra en moi avec plaisir ; il vous verra en moi, et il fera ses délices d'habiter en mon cœur !

**Sentiments de la sainte Vierge au sujet
de la Communion.**

Parmi les belles instructions que dicta la sainte Vierge à sa servante Marie d'Agreda, il en est une bien touchante sur la Communion. La sainte Vierge s'exprime ainsi : « O ma fille, si ceux qui professent la sainte foi catholique ouvraient leurs cœurs endurcis et pesants pour recevoir la véritable intelligence du sacré mystère et du bienfait inestimable de l'Eucharistie ; ou si, affranchis des affections terrestres et de la tyrannie de leurs passions, ils s'appliquaient à découvrir à la divine lumière leur félicité, et à considérer qu'ils possèdent au milieu d'eux, dans le Très Saint Sacrement, le Dieu éternel ; qu'ils peuvent le recevoir, le fréquenter, et participer aux effets de cette manne céleste ! s'ils appréciaient le prix et la grandeur de ce don ! s'ils estimaient ce trésor ! s'ils goûtaient sa douceur ! s'ils savaient y trouver la vertu cachée de leur Dieu tout-puissant, ah ! ils n'auraient rien à désirer ni à craindre dans leur exil !... » Et plus loin elle ajoute : « Voulez-vous apprendre ce que je pensais de moi lorsque, étant voyageuse sur la terre, je devais recevoir mon Fils et mon Seigneur dans le Sacrement ? Repassez dans votre mémoire ce que vous savez de mes dons, de ma grâce, de mes œuvres et des mérites de ma vie. Eh bien, je crus avoir obtenu une magnifique récompense de tous ces mérites en recevant une seule fois le sacré Corps de mon Fils dans l'Eucharistie ; encore ne me jugeais-je pas digne d'une si grande faveur ! Considérez maintenant, ma fille, ce que vous et les autres enfants d'Adam devez penser en recevant cet admirable Sacrement ! » (*Cité mystique*, part. II, I. VI. c. XI.)

Pratique. — Se préparer avec grand soin et en union avec Marie à la sainte Communion.

Aspiration. — Jésus-Hostie hérit la demeure sacrée du sein de Marie plus que tous les tabernacles de Jacob.



TROISIÈME JOUR

La dot de Marie Immaculée.

I. — Marie a reçu au jour de sa Conception Immaculée une dotation magnifique, en proportion avec ses devoirs sublimes et sa dignité incomparable de Mère de Dieu; elle a reçu là ce trésor de grâces qui devait faire d'elle la co-rédemptrice du genre humain. l'associer à l'œuvre de notre salut.

Je ne doute pas que la grâce de l'Immaculée Conception ne l'emporte sur toutes les grâces conférées à Marie, même sur celle de sa maternité divine. Elle est d'une moindre dignité, mais elle est plus importante devant Dieu et pour Marie; bien plus, elle est le fondement et la source de toutes les dignités, de tous les privilèges qui lui furent accordés dans la suite.

C'eût été peu de chose d'être Mère de Dieu et pécheresse en même temps : ce qui fait la grandeur devant Dieu, ce n'est pas la dignité

qu'il confère, mais la sainteté et la pureté avec laquelle on la porte. Jetez sur un mendiant un manteau royal, il reste toujours un mendiant. L'Immaculée Conception ayant fait la pureté et la sainteté de Marie, voilà donc la plus grande de ses grâces. Aussi, dès l'instant de sa création, Marie plaît davantage à Dieu que toutes les créatures ensemble ; un acte d'amour de cette frêle créature encore cachée dans le sein maternel, est plus méritoire et plus glorieux à Dieu que tout l'amour des saints et des anges ensemble. Les intérêts sont en raison du capital ; Marie possède un fonds de grâces incommensurable qui produit le centuple.

II. — L'Immaculée Conception est le point de départ de toutes les vertus de Marie ; elle est sa vertu souveraine, dans ce sens qu'elle a toujours travaillé et fait fructifier le fonds de grâces qu'elle reçut alors. On pose en principe qu'elle n'a jamais été infidèle à la plus petite inspiration du Saint-Esprit, et qu'elle a fait fructifier toutes les grâces qui lui ont été accordées, selon toute leur puissance. Aucun saint n'est arrivé là ; on reste toujours au-dessous de ses grâces. Aussi l'Ange la salue pleine de grâces. — Le Seigneur est avec vous, lui dit-il. Avec vous toujours, en tout ; il n'y a en vous nul vide que la grâce ne remplisse. Ah ! Marie fut fidèle à tous ses devoirs, fidèle à tous les désirs du Seigneur ! Jamais elle n'a laissé de côté une parcelle du bien à faire ; elle reçoit tous les rayons de la sainteté de Dieu ;

elle les absorbe en elle sans les laisser se perdre autour d'elle.

Et cette fidélité à toutes les grâces l'a fait progresser sans cesse en toutes les vertus. Marie veillait sur son fonds de grâces comme si elle avait pu le perdre. Grande leçon pour nous ! Quelles que soient nos grâces, gardons-nous bien ! Marie, qui était impeccable, non par nature, mais par suite de son union avec Dieu ; elle dont la tentation n'approcha jamais, Marie veille sur elle-même, travaille sans cesse à l'œuvre de sa sainteté ; elle marche et avance toujours : elle se retire au temple dès l'âge de trois ans pour fuir les scandales du monde ; elle tremble devant un ange, un pur esprit, qui ne lui parle que de Dieu ! Marie ne croit jamais faire assez. Plus tard elle souffrira un véritable martyre et sans consolation ; elle brode la robe de son Immaculée Conception ; elle l'enrichit, l'orne des plus belles fleurs des vertus ; c'est toujours cette grâce première qu'elle développe et qu'elle embellit de ses vertus et de ses sacrifices.

III. — L'Immaculée Conception est encore la mesure de sa puissance et de sa gloire. On n'est puissant auprès de Dieu que par la pureté, que par la sainteté ; Dieu ne fait de grandes choses que par les âmes pures ; il n'exauce que les voix innocentes ou purifiées. Et la pureté de Marie n'a jamais été ternie de la moindre tache. Quelle sera donc sa puissance ? On dit qu'une mère est toute-puissante sur le cœur d'un fils.

— Oh ! si elle s'est déshonorée, elle n'a guère de puissance. Mais à une mère pure, que peut-on refuser ? Salomon disait à sa mère après qu'elle eut fait pénitence : Je ne puis rien vous refuser. — Que sera-ce de Marie ? Aussi toutes les grâces passent par ses mains ; elle en est le réservoir ; Jésus lui a remis sa toute-puissance dans l'ordre du salut !

Et la gloire de Marie ? Sa pureté lui a valu d'être la Mère du Roi, et aujourd'hui elle est assise sur un trône à la droite de son Fils : moins l'adoration, Marie reçoit tous les honneurs et tous les hommages : elle est si belle, si glorieuse, qu'à elle seule elle ferait le bonheur du paradis !

IV. — Ainsi toutes les grâces de Marie, toutes ses vertus, sa puissance et sa gloire lui viennent de son Immaculée Conception, en sont comme la magnifique dotation. Le baptême nous purifie, nous rend immaculés, sans tache ; aussitôt que l'enfant l'a reçu, il devient le temple de Dieu, un paradis ; avec quelle vigilance devons-nous garder cette pureté baptismale ! Et si nous l'avons perdue nous pouvons nous purifier par la pénitence ; il faut être pur. Je ne parle pas seulement de la pureté des sens ; mais il faut avoir une grande pureté dans toutes nos actions, une grande pureté dans notre volonté, dans toutes nos intentions : posséder la pureté de vie ; tout est là. Sans la pureté nous ne pouvons plaire au Dieu de l'Eucharistie ; il est tout pureté : les cœurs

purs seuls le voient, percent les voiles qui le cachent; il ne se manifeste qu'au cœur pur; car la pureté, c'est l'amour, la délicatesse de l'amitié qui ne veut pas déplaire. Aussi la tâche de Notre-Seigneur en venant en notre âme est de nous purifier toujours davantage; en nous purifiant, il nous sanctifie; en nous sanctifiant, il nous unit plus intimement à lui, et quand nous sommes assez purs, il nous attire à lui au Ciel et nous couronne.

La Communion de Marie le jour de l'institution de l'Eucharistie.

Le P. Bernardin de Paris, auteur, au xvii^e siècle, d'un traité fort savant et fort pieux sur la Communion de Marie, tient que la sainte Vierge communia le jour de la Cène; c'est aussi le sentiment de l'auteur de *Marie réparatrice et l'Eucharistie*. On comprend bien, en effet, l'impatience des désirs de Marie et de Jésus de se voir unis encore en un même corps et en une même âme. Marie d'Agreda et Catherine Emmerich affirment le même fait dans leurs révélations, bien qu'elles diffèrent sur les circonstances de l'événement ¹. Nous suivrons le récit de la religieuse espagnole : « Notre auguste Reine, plongée dans une divine contemplation, regardait, de la chambre où elle s'était retirée, tout ce que Jésus-Christ faisait dans le Cénacle. Lorsqu'il prononça les paroles de la Consécration, Marie se prosterna, et adora son Fils dans l'Eucharistie avec un respect infini.

¹ Drexelius, de la Société de Jésus, appuie le même sentiment de l'autorité de D. Vega, Barradius et Walterius. Il rapporte en outre le fait tel que le raconte Siméon Métaphraste. — Part. II, c. vii.

« Elle vit Jésus diviser une partie du pain consacré et le remettre à l'Archange Gabriel afin qu'il vint la communier.

« Marie attendait, les yeux baignés de larmes, la sainte Communion ; l'Archange entra, accompagné d'une légion innombrable d'autres Anges, et elle la reçut des mains de ce prince céleste la première après son adorable Fils, qu'elle imita dans son humilité et sa sainte crainte.

« C'est ainsi que le Très Saint Sacrement fut mis en dépôt dans le sein de la très pure Marie, comme dans le véritable sanctuaire et le plus décent tabernacle du Très-Haut. » (*Cité mystique*, part. II, l. VI, c. XI.)

Pratique. — Demander par Marie dans toutes nos Communions la pureté d'une vie parfaite.

Aspiration. — Nous chanterons vos gloires, ô Marie, glorieuse cité du Dieu-Eucharistie !



QUATRIÈME JOUR

La Nativité de la sainte Vierge.

Réjouissons-nous et saluons avec bonheur le berceau de Marie : cette naissance de notre Mère et de notre Reine fait la joie du Ciel, la consolation de la terre et la terreur de l'enfer. Voici enfin la femme forte, la Mère prédestinée du Messie.

On ne parle ni du lieu ni des circonstances de sa naissance ; mais il est à supposer qu'elle naquit dans la pauvreté comme son divin Fils, et à Jérusalem. Sainte Anne et saint Joachim étaient pauvres, et vivaient de la dîme du temple, comme appartenant à la famille lévitique. Mais Marie naît avec des grandeurs qui surpassent toutes les richesses des filles de ce monde.

I. — Marie a toutes les grandeurs humaines. Elle naît fille, sœur et héritière des rois de Juda. Le Verbe veut naître d'une mère royale ; il veut être, selon la chair, le frère des rois, afin d'attester sensiblement que c'est de lui que découle toute royauté ; aussi les rois viendront l'adorer comme leur maître et le souverain dominateur. Sa Mère est donc reine. Il est vrai que comme son Fils sera roi sans royaume terrestre, sans richesses, sans armées, elle est pauvre et inconnue : tout cela ne fait pas la royauté, mais seulement l'éclat de la royauté ; le droit demeure alors même qu'il est méconnu. Du reste, un jour viendra où la royauté de Marie, comme celle de son Fils, sera proclamée et honorée : l'Eglise la saluera comme sa Reine, la Reine du Ciel et de la terre : *Salve, Regina* ; l'Ange l'avait annoncé : *Dabit illi sedem David patris ejus* : Le Seigneur, ô Marie, rendra à votre Fils le trône de David son père. Mais auparavant il faut le reconquérir par le combat de l'humilité, de la pauvreté et de la souffrance.

II. — Marie a toutes les grandeurs surnaturelles. La grandeur surnaturelle n'est autre chose que le reflet de Dieu sur une créature qu'il associe à sa puissance et à sa gloire. Or, qu'est-ce que Dieu fait pour Marie ? Il l'associe à son grand mystère ; le Père l'appelle sa fille ; le Fils l'aime comme sa mère ; le Saint-Esprit la garde comme son épouse : elle est appelée à participer aux grandes œuvres de la puissance divine ; elle est associée à l'empire de Dieu lui-même. Aussi contemplez-la en ce beau jour de sa naissance ; voyez-la avec saint Jean, revêtue du soleil, *amicta sole* : venant de Dieu et resplendissante de sa clarté divine ; Marie est comme pénétrée des rayons de la Divinité ; semblable à un cristal très pur que le soleil envahit de toutes parts. — Et la lune est sous ses pieds, c'est-à-dire que sa puissance est inébranlable, qu'elle défie l'inconstance ; elle a vaincu et pour toujours le dragon infernal. — Sa tête est ceinte d'un diadème de douze étoiles : ces étoiles sont les grâces et les vertus de tous les élus ; Marie est comme le centre de la création : Jésus lui a remis entre les mains tous les moyens de la Rédemption ; elle est couronnée de tous les saints, qui sont l'ouvrage de son amour et de sa protection.

III. — Marie naît avec toutes les grandeurs personnelles. Elle est enrichie des dons de Dieu ; mais c'est peu ; au jour de sa naissance, elle est déjà riche de ses propres mérites ; elle a acquis déjà des trésors de mérites pendant

les neuf mois d'adoration silencieuse et ininterrompue qu'elle a passés dans le sein de sa mère ; elle a été, avant même de naître, pénétrée de la lumière divine ; elle s'est donnée à Dieu pleinement ; elle l'a aimé d'un amour dont nous ne saurions nous faire une juste idée, et elle naît avec les trésors qu'elle a conquis, avec les richesses qu'elle a négociées. Oh ! si nous avions pu voir spirituellement naître Marie, contempler ce soleil sortant de l'océan de l'amour de Dieu ! En son esprit la lumière la plus pure ; en son cœur l'amour le plus ardent ; en sa volonté le dévouement le plus absolu : jamais créature n'a eu pareille naissance.

Aussi dans son berceau fait-elle les complaisances de la sainte Trinité, l'admiration des Anges. Quelle est cette créature privilégiée, disent-ils entre eux, qui, au premier jour de sa vie, est riche de tant de vertus, ornée de tant de gloire ? *Quæ est ista ?...*

Et les démons tremblent ; ils la voient s'avancer contre eux forte comme une armée rangée en bataille ; ils sentent l'humiliation de la défaite de leur chef, et ils prévoient déjà la terrible guerre que leur fera cette enfant d'un jour : *Sicut acies ordinata...*

Mais le monde est dans la joie ; nous voyons venir notre libératrice : sa naissance nous annonce la naissance de notre Sauveur ; oh ! oui, réjouissons-nous : *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.*

Pour nous, nous devons nous réjouir de ce

que Marie nous apporte notre Pain de vie, et dès ce jour nous la saluons comme l'aurore de l'Eucharistie : car nous savons que le Seigneur prendra en elle la substance du corps et du sang qu'il doit nous donner dans le Sacrement de son amour.

La première Messe de saint Pierre.

« Aussitôt après la Pentecôte, dit le savant cardinal Bona dans son incomparable *Traité de la Liturgie*, saint Pierre, comme chef de l'Eglise, célébra les saints Mystères à Jérusalem, dans le Cénacle, en présence des Apôtres et des fidèles que sa prédication avait convertis. L'auguste Mère de Dieu y assistait sans aucun doute, et la *Cité mystique* nous dit d'admirables choses sur cette première messe des Apôtres. Dès la veille, la très auguste Vierge, accompagnée d'anges et de saintes femmes, alla disposer et orner la salle où son très saint Fils avait célébré la Cène : elle-même la balaya et l'arrangea, afin qu'on y pût consacrer le jour suivant le Corps et le Sang de notre adorable Sauveur. Elle prépara aussi le pain azyme et le vin qu'il fallait pour la Consécration, ainsi que le plat et le calice dans lesquels le Sauveur avait lui-même consacré. Après ces mesures, elle passa toute la nuit en prière et dans les actes les plus fervents d'amour, d'humilité et de reconnaissance. Saint Pierre célébra le saint Sacrifice ; Marie y assistait, retirée dans un coin du Cénacle, et toute perdue en Dieu. Après que Pierre eut communiqué, ainsi que les Apôtres qui l'entouraient, il porta la Communion à la sainte Vierge, qui la reçut entourée d'esprits bienheureux plongés dans l'admiration et le respect. Il est

impossible d'exprimer les effets que produisit en cette incomparable créature la Communion de la très sainte Eucharistie ; car elle fut tout absorbée et toute transformée en ce divin embrasement de l'amour de son adorable Fils. » (*Cité mystique*, part. III, l. VII, c. VII.)

Pratique. — Offrir à Dieu les fruits du Sacrifice de la Messe par les mains de Marie.

Aspiration. — Nous vous saluons, ô Marie, qui nous apportez de si loin notre pain de vie, la divine Hostie !



CINQUIÈME JOUR

La Présentation de Marie au Temple.

I. — Marie n'a pas eu d'enfance, selon le sens ordinaire de ce mot : elle n'a pas eu les jeux, les goûts légers, l'inconstance et l'ignorance de l'enfance. Dès sa conception elle eut l'intelligence de Dieu et elle méritait : toutes ses facultés étaient élevées vers Dieu et fixées en lui : il était sa vie. Son corps seul a eu la faiblesse et la petitesse de l'enfance. Dès que Marie put marcher seule, elle demanda à ses parents à se retirer au Temple : elle avait trois ans. Elle fut reçue au milieu des jeunes filles consacrées au Seigneur ; elle y resta douze ans. On ne sait rien de sa vie en ce lieu, sinon qu'elle y menait

une vie cachée aux hommes et qu'elle y pratiquait toutes les vertus. De pieux écrivains, de saints docteurs, tels que Cédreus, saint Jean Damascène, disent qu'elle fréquentait de préférence les enfants qui souffraient, les soignant dans leurs maladies, les consolant dans leurs petits chagrins : quand il s'élevait quelque dispute, la petite Marie était toujours appelée pour concilier les parties et pour leur rendre la paix qu'elle portait avec elle partout où elle se trouvait. Elle vivait avec simplicité, ne se faisant remarquer en rien : elle se faisait la servante et la plus petite de toutes, ne se rebutant de rien et allant au-devant des désirs de ses petites compagnes. Elle était gardée par les anges et environnée d'esprits célestes : le démon ne pouvait approcher d'elle, défendue qu'elle était par ces gardiens fidèles ; elle était ce jardin fermé que personne ne peut ouvrir que l'Époux bien-aimé.

II. — C'est dans cette vie cachée au Temple que Marie doit être notre modèle. Dieu prépare Marie dans le secret, dans le silence, et sans qu'elle s'en doute, à la grande mission qu'elle doit accomplir. Plus tard, Notre-Seigneur se disposera aussi à sa mission évangélique par trente ans de silence à Nazareth ; il préparera pendant trois ans ses disciples au mystère de l'Eucharistie, et ce n'est que la veille de sa mort qu'il leur en révélera tout l'amour.

Le secret, le silence sont l'âme des grandes choses. Notre-Seigneur cacha à Satan qu'il fût

le Fils de Dieu : si le démon l'avait su positivement, il n'eût jamais poussé les Juifs à le faire mourir. Il ignora que cette jeune fille dût être un jour la Mère de Dieu. — Tant qu'une œuvre demeure cachée, inconnue au monde, elle croît en sûreté : dès que le démon l'a découverte et fait connaître au monde, il se déchaîne contre elle et la combat de toutes ses forces. Si le grain jeté en terre est trop souvent remué, il ne germera pas : il faut le laisser en repos caché sous terre. Ainsi pour vous, si vous voulez grandir, cachez-vous et demeurez inconnus au monde : sans cela le démon vous suscitera bien des misères, et le vent de l'amour-propre vous perdra.

III. — Notre-Seigneur nous a préparés longtemps ; il nous a environnés de grâces depuis notre enfance, pour nous introduire dans le Cénacle de son Eucharistie : remercions-l'en bien ; et, bien que nous ne nous soyons pas donnés à lui aussi jeunes que Marie, nous sommes cependant dans l'enfance de la vie eucharistique : la manifestation eucharistique ne fait que commencer ; Notre-Seigneur nous appelle des premiers à y concourir.

Marie dans le Temple adorait Dieu en esprit et en vérité ; elle appelait par ses prières et devançait par l'ardeur de ses désirs la venue du Messie Sauveur ; pour nous, nous l'adorons réellement présent sur nos autels ; nous ne l'appelons pas de loin comme Marie : il est avec nous, au milieu de nous ; nous le possédons

~~~~~

toujours. Imitiez ce silence, ce secret, cette vie cachée en Dieu de la sainte Vierge ; qu'elle soit le modèle de votre vie cachée en l'Eucharistie.

Aujourd'hui on ne cherche qu'à paraître ; on veut arriver et jouir tout de suite ; on ne sait pas attendre ; on force la plante : elle donne beaucoup tout d'abord ; mais elle s'épuise et meurt au bout de peu de temps.

Aimez donc la vie simple et cachée, les emplois modestes de votre position ; soyez heureux de n'être pas connus : cachez sous le boisseau la petite flamme de votre lampe ; le moindre vent l'éteindrait.

Marie se donne à Dieu promptement, entièrement et pour toujours ; elle se donne tout entière, son esprit, son cœur, sa liberté : elle ne se réserve rien : oh ! donnons tout à Jésus-Eucharistie, qui, lui aussi, se donne tout à nous ! Il est facile de dire : Mon Dieu, je me donne tout entier à vous ; mais il est difficile de le faire réellement ; comptons sur sa grâce, sur la prière de notre Mère, et, à l'occasion, rappelons-nous son don si parfait : son exemple sera notre encouragement et notre force.

### *Ne séparons jamais Marie de Jésus !*

Saint Hyacinthe, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, apprenant que les Tartares allaient fondre sur la ville de Kiew, qu'il habitait, court à l'église du couvent et s'empare du saint ciboire, pour soustraire son divin Maître à l'impiété de ces barbares infidèles.



Comme il sortait de l'église, emportant son trésor, une statue de Marie fort grande et fort pesante, qui était près de la porte, l'appelle par trois fois. Hyacinthe, étonné, demande à la sainte Vierge ce qu'elle attend de lui ; et Marie de lui répondre : « Mon bien-aimé Hyacinthe, c'est donc ainsi que tu veux soustraire le Fils aux outrages des barbares, et abandonner la Mère à leurs insultes ? » Et, le Saint prétextant sa faiblesse pour porter une statue si lourde, Marie repartit : « Oh ! si tu avais un peu d'amour, il te serait facile de m'emporter ; prie mon Fils, il te rendra ce fardeau léger. » Aussitôt le Saint prend la statue, et la porte avec autant d'aisance que si c'eût été une petite fleur.

Le Saint Sacrement sur la poitrine, la statue de Marie entre les bras, il traversa sans être inquiété les lignes ennemies, et se dirigea vers Cracovie, où il arriva heureusement. (ROSSIGNOLI.)

*Pratique.* — Répéter sans cesse : Marie et Jésus ! Jésus et Marie !

*Aspiration.* — Ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère, et, se prosternant, il l'adorèrent.

\*\*\*\*\*

## SIXIÈME JOUR

### L'Annonciation.

En méditant les circonstances du mystère de l'Annonciation, on découvre en Marie les qualités les plus sublimes. Quelle gloire pour elle d'avoir été appelée à prendre part à cette



œuvre de l'Incarnation du Verbe, la plus grande des œuvres divines ! Et que de vertus son exemple nous enseigne !

Un archange est député par Dieu : l'archange de la force divine ; il vient traiter de sa part avec une créature. C'est la plus importante mission qu'ait jamais remplie aucun messenger céleste. Cet ange descend des cieux plein de gloire, beau comme un astre, inondé des rayons de la divinité.

A qui va-t-il ? Ah ! sans doute, le monde, instruit du départ de ce messenger céleste, eût cherché parmi les riches et les puissants du siècle l'heureux mortel à qui il porte la grande nouvelle, parce que le monde croit volontiers que la perfection se trouve dans la grandeur. Mais l'Ange va vers une vierge, une humble inconnue, âgée de quinze ans, mariée légalement à un pauvre artisan, et qui demeure dans une pauvre maison, dans une ville méprisée et ignorée. Il va vers Marie ! — Comment, tant d'appareil pour cette jeune inconnue ! — Oui. — Le prestige tombe bien vite, n'est-ce pas ? Cela confond l'orgueil humain ; vous ne voyez que ce qui brille : vous n'estimez que l'or et les diamants ; mais qu'est-ce que cela ? Au jugement universel on les foulera aux pieds comme de vils cailloux, et l'enfer en sera pavé !

L'Ange va donc vers une vierge. — Dieu ne descend à l'intimité qu'avec les âmes bien pures ; il pardonne au pécheur, mais ne s'unit qu'à la pureté.

L'Ange salue Marie le premier. — Il est en

effet le moins digne ; Marie est souveraine ici, et depuis qu'elle est l'objet des volontés divines, elle tient en ses mains le sort du monde. Qu'elle est puissante alors cette humble Vierge !

Salut, pleine de grâces ! — Seule Marie est pleine de grâces parmi les filles d'Eve ; nous, nous sommes pleins des misères du péché originel ; Marie est pure comme le soleil ; Dieu l'a pétrie d'une terre particulière et façonnée avec des attentions singulières.

Le Seigneur est avec vous. — Oui, car il habite la pureté de votre cœur comme un paradis de délices : et vos vertus sont autant de fleurs qui font monter vers lui les plus suaves parfums. — A quelle heure apparut l'Ange ? l'Évangile ne le dit pas ; les commentateurs croient que ce fut vers minuit, à cet instant où un jour finit et où en commence un autre ; Marie est l'aurore qui sépare les ténèbres de la lumière. — Elle priait dans ce moment ; elle soupirait après la venue du Messie : on peut du moins le supposer sans crainte de se tromper : car Dieu donne ordinairement aux âmes une oraison conforme à la grâce qu'il leur veut faire ensuite, et qui les y prépare. Et vous, à cette heure solennelle de la conception, et plus tard de la naissance du Fils de Dieu fait chair, priez avec Marie, et adorez en union avec elle le Dieu qui s'incarne pour nous.

Marie se trouble. — C'est le propre des vierges, dit saint Ambroise, de se troubler à l'approche de l'homme et de craindre ses

~~~~~

paroles. Marie se trouble aussi des éloges qu'on lui adresse : elle les méritait bien cependant ; mais la vraie vertu ne sait pas se voir.

L'Ange rassure Marie. — C'est le caractère des visions divines de troubler d'abord, puis de donner la paix : tandis que les visions diaboliques commencent par la paix et finissent par la guerre.

Vous concevrez un Fils que vous nommerez Jésus. — Nom céleste, nom divin que ne pouvait donner aucun homme, et qui devait être apporté du Ciel par un Ange. — Ce Fils sera puissant ; on l'appellera l'Ange du grand conseil, le Fort, l'Admirable. — La sainte Vierge a un tel amour de la virginité qu'elle a vouée à Dieu, qu'elle ne cède pas tout d'abord : « Comment, dit-elle, s'accomplira ce mystère ? Je suis et je veux rester vierge. » — Quel moment ! Marie tient le Ciel et la terre en suspens ; Dieu attend le consentement de cette humble fille ! Il ne pouvait passer outre : Marie en cet instant est plus puissante que Dieu lui-même. Comment le Seigneur a-t-il pu accepter cette espèce d'infériorité vis-à-vis de Marie ? Ah ! c'est qu'il préférerait la virginité de sa Mère à tout !

L'Ange cède donc au nom de Dieu. Marie triomphe et entend ces paroles : La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et vous resterez vierge en devenant mère.

Et Marie répond : *Ecce ancilla Domini* : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. O parole profonde !

parole admirable et pleine d'humilité ! Mais qu'il y a de choses dans ce mot *Ecce !* Quand l'Eglise vous présente la sainte Hostie avant la Communion, elle dit : *Ecce agnus Dei* ; quand saint Jean veut faire connaître Notre-Seigneur à ses disciples, il leur dit aussi *Ecce*. C'est que dans ce mot se trouve tout le don de soi-même ! Me voici, toute prête, toute à la disposition du Seigneur. Il y a là l'acte de foi parfait.

Marie ne dit pas : Voici la Mère du Seigneur, bien qu'elle le fût à l'heure même ; les saints sont d'autant plus humbles que Dieu les élève davantage. Aussi c'est avec raison que saint Bernard a pu dire de Marie : *Virginitate placuit ; humilitate concepit* : Elle a plu au Seigneur par sa virginité ; elle l'a conçu par son humilité.

Remarquez combien Marie fut sobre de paroles : elle ne dit que le strict nécessaire, rien de plus ; le silence et la modestie sont la sauvegarde de la pureté.

Le Saint-Esprit opère alors en Marie son œuvre divine. Le consentement de cette pauvre fille a changé la face du monde : Dieu rentre dans son domaine : il va recommencer cette conversation avec les hommes bien plus parfaite et bien plus durable qu'au paradis terrestre.

Ce mystère nous ennoblit : il ramène Dieu sur la terre. C'est en même temps un mystère tout intérieur, un mystère de communion. Dans la Communion, Jésus-Eucharistie s'incarne en quelque sorte en nous, et la Commu-

nion est la fin de son Incarnation. En communiant dignement, nous entrons dans le plan divin, nous l'achevons : l'Incarnation prépare et annonce la Transsubstantiation. Marie ne reçoit pas le Verbe pour elle seule ; elle se réjouit que nous participions à son bonheur. Unissons-nous donc à elle quand nous recevons Jésus-Christ, chantons son *Magnificat* ; le Seigneur a fait en elle de grandes choses en ce mystère : il en a fait de grandes encore en venant en nous. Puissions-nous imiter ses vertus, afin que Jésus-Christ trouve en nous, comme en sa sainte Mère, une habitation digne de lui !

*Saint André Corsini récompensé par Marie
de sa dévotion envers l'Eucharistie.*

Saint André Corsini, déjà illustre par ses vertus et sa sainteté, fut promu aux Ordres sacrés, malgré les résistances de son humilité, sur la demande réitérée de tout le peuple. Le jour de sa première Messe arrivé, ses parents voulaient qu'il la célébrât dans l'église de la ville avec toute la pompe possible. Mais le Saint obtint de son Supérieur de se retirer, à l'insu de tout le monde, dans un couvent solitaire et perdu au milieu des bois. Là il offrit son premier sacrifice, tout abîmé en l'amour de l'Hostie sainte qu'il immolait. La démarche courageuse du Saint fut si agréable à Marie, que, lui apparaissant aussitôt après la Communion, elle lui dit : « André, vous êtes mon serviteur : je vous ai choisi, et je me glorifierai en vous. »

Cette bonne Mère nous manifestait, par cette faveur, que rien ne lui plaît tant que l'amour et le

respect que nous témoignons à son divin Fils présent au Saint Sacrement par amour pour nous. (*Bolland.*, 5 février.)

Pratique. — S'interdire toute parole, tout bruit toute dissipation en présence du Saint Sacrement.

Aspiration. — Le fruit de mon sein. Jésus-Hostie. est plus précieux que tout l'or et tout l'argent du monde. *Et fructus meus pretiosior auro et argento.* (*Eccles.*)

SEPTIÈME JOUR

La première Adoratrice du Verbe Incarné ¹.

Voilà, voilà mon modèle, ma mère : Marie première adoratrice du Verbe incarné dans son sein ! Oh ! que cette première adoration de la Vierge mère dut être parfaite en elle-même, agréable à Dieu et riche en grâces !

Quelle dut être la perfection de l'adoration de Marie au premier instant de l'Incarnation ?

1^o Une adoration d'humilité, d'anéantissement devant la souveraine majesté du Verbe à la vue du choix qu'il avait voulu faire de sa pauvre servante, sous le poids de tant de bonté

¹ Nous avons déjà publié en partie cette Méditation dans la 2^e Série de la Bibliothèque Eucharistique. Nous la reproduisons en la complétant : c'est ici son vrai lieu.

et d'amour pour elle et pour les hommes. Tel doit être le premier acte, le premier sentiment de mon adoration après la sainte Communion. Tel fut le sentiment d'Elisabeth recevant la Mère de Dieu qui lui portait le Sauveur encore caché dans son sein : *Unde hoc mihi ?* D'où peut me venir ce bonheur que je mérite si peu ? C'est la parole aussi du centurion, chez qui Jésus choisit son séjour : Seigneur, je ne suis pas digne !

2° Le second acte de l'adoration de Marie dut être naturellement un acte de joyeuse reconnaissance envers son ineffable et infinie bonté pour les hommes ; un acte d'humble reconnaissance de ce qu'il avait choisi son indigne mais trop heureuse servante pour lui faire cette grâce insigne. La reconnaissance de la très sainte Vierge s'exhale en actes d'amour, de louange, de bénédiction : elle exalte la divine bonté. Car la reconnaissance est tout cela ; elle est l'expansion en la personne bienfaitrice ; expansion grande, aimante : c'est le cœur de l'amour que la reconnaissance !

3° Le troisième acte de l'adoration de la sainte Vierge dut être un acte de dévouement : l'offrande, le don d'elle-même, de toute sa vie au service de Dieu : *Ecce ancilla Domini* ; un acte de regret d'être si peu, d'avoir si peu, de pouvoir si peu pour le servir d'une manière digne de lui.

Elle s'offre à le servir tout comme il voudra, par tous les sacrifices qu'il lui plaira d'exiger : trop heureuse de lui plaire à ce prix, et de


~~~~~

correspondre ainsi à son amour pour les hommes en son Incarnation.

4° Le dernier acte de l'adoration de Marie fut sans doute un acte de compassion pour les pauvres pécheurs, pour le salut desquels le Verbe s'incarnait. Elle sut intéresser son infinie miséricorde en leur faveur ; elle s'offrit à réparer à leur place, à faire pénitence pour eux, afin d'obtenir leur pardon, leur retour à Dieu. Elle demanda qu'ils eussent le bonheur de connaître leur Créateur et leur Sauveur, de l'aimer et de le servir, et de rendre ainsi à la très sainte Trinité l'honneur et la gloire qui lui sont dus par toute créature, mais surtout par l'homme, le tendre objet des miséricordes et de l'amour de ce Dieu si grand et si bon. Oh ! que je voudrais adorer Notre-Seigneur comme l'adorait cette bonne Mère ! car je le possède comme elle à la communion.

O mon Dieu, je vous fais une demande bien grande et bien importante : donnez-moi la très sainte Vierge adoratrice comme ma vraie Mère ; faites-moi part de sa grâce, de cet état d'adoration continuelle où elle fut pendant tout le temps qu'elle vous porta dans son sein si pur, en ce ciel des vertus et de l'amour.

Je sens, ô mon Dieu, que ce serait une des grandes grâces de ma vie ; je veux désormais faire toutes mes adorations en union avec cette Mère des adorateurs, cette Reine du Cénacle.



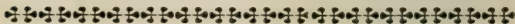
*La chasuble de Marie.*

Saint Bonnet, évêque de Clermont, fort dévot serviteur de Jésus et de Marie, s'était retiré la veille de l'Assomption dans l'église Saint-Michel, pour y passer la nuit en prières et se préparer à la grande fête de sa Souveraine bien-aimée. Tandis qu'il se répandait en soupirs et en ardents désirs, il entend comme venir du ciel les accords d'une douce mélodie : tout à coup le temple est illuminé, et ses voûtes résonnent comme aux jours solennels quand des flots de peuple s'y pressent. Stupéfait et hors de lui, le Saint regarde, et voit la très sainte Vierge, entourée d'une troupe d'anges et de vierges, s'avancer en procession jusqu'au pied de l'autel. Les vierges et les anges chantaient les louanges de leur Reine et de son Fils. Les anges demandèrent alors qui célébrerait les saints Mystères, et Marie leur dit : « Ce sera mon serviteur Bonnet, qui prie en secret dans cette église. » Les anges vont aussitôt chercher le Saint, qui s'était caché par frayeur et enfoncé dans l'angle le plus reculé de l'église. Ils le revêtent d'ornements magnifiques, et l'assistent pendant qu'il célèbre la Messe en présence de Marie.

Le saint Sacrifice achevé, la sainte Vierge bénit son serviteur, et, comme gage de sa visite pleine d'amour, elle lui laisse la belle chasuble qu'elle avait elle-même apportée du ciel. Ce vêtement miraculeux se conservait à Clermont avant la Révolution ; il est si fin, si beau, qu'on n'a jamais pu savoir de quelle matière il était fait : il ne pèse presque pas : il est très doux au toucher, et d'une broderie si délicate, que seuls les doigts d'un ange ou plutôt de la Reine des anges, ont pu le travailler. (*Bolland.*, 15 janvier.)

*Pratique.* — Faire l'action de grâces à la communion très fidèlement et en union avec Marie.

*Aspiration.* — O Marie, j'ai reçu votre Fils bien-aimé : je ne le laisserai point aller.



## HUITIÈME JOUR

### Grandeur de la maternité de Marie.

Marie, mère de Jésus Fils de Dieu, *Maria de qua natus est Jesus* : voilà le sublime éloge que l'Évangile fait de Marie. Le Saint-Esprit ne loue ni ses dons ni ses vertus ; il se contente d'en montrer le principe divin, la loi de convenance, c'est-à-dire sa maternité divine. Parce qu'elle doit être mère de Dieu, Marie reçoit toutes les grâces, tous les honneurs : on a tout dit d'elle, on a raconté toutes ses grandeurs quand on a dit : la Mère de Dieu.

I. — Elle vient relever le genre humain, rendre à la mère cette couronne d'honneur et de noblesse qu'Eve perdit par son péché. Satan avait découronné notre première mère : Marie la réhabilite. Elle vient figurée par ces nobles femmes de l'ancienne loi, Judith, Esther, Débora, comme la reine, la libératrice. Aussi quand l'Ange se présente à Marie il la salue avec un souverain respect, n'osant prononcer

---

son nom : *Ave, gratia plena*. Voyez la différence déjà entre le langage de l'Ange à la vraie mère des vivants, et celui du séraphin déchu à notre malheureuse Eve.

Marie est enceinte de Dieu : elle porte le Sauveur du monde, le foyer de l'amour, Celui qui vient apporter la paix aux hommes ; tandis que le premier-né d'Eve est un pécheur, un fratricide, Caïn.

Marie est honorée des bergers et des rois, des pauvres et des riches ; sa qualité de mère du Messie l'établit souveraine sur le monde entier. Et le Fils de Dieu honore Marie comme sa vraie mère, lui rend tous les devoirs d'un fils ; nous donnant l'exemple du parfait accomplissement de ce précepte : « Père et mère honoreras. »

II. — Eve, par sa faute, perd sa liberté et sa puissance, *sub potestate viri eris* : Tu seras, lui dit Dieu, sous le pouvoir de l'homme, et depuis, la femme fut esclave ou sous la tutelle de l'homme.

Voici la femme forte, la mère par excellence. Une mère doit avoir droit sur son fils, fût-il roi, fût-il Dieu, et Marie commande à Jésus : Celui devant qui tremblent les puissances célestes, obéit à Marie, Seule elle lui commande, lui parle en public, revendique ses droits de mère : *Fili, quid fecisti nobis sic?* Voyez-vous la puissance de Marie ? C'est elle qui, à Cana, déliera le pouvoir de Jésus, qui lui donnera en quelque sorte sa majorité. —

Couronne de puissance, tel est donc le second privilège de la maternité divine.

III. — Elle donne encore à Marie une couronne de gloire. Eve, par son ambition, perd toute gloire : elle est chassée honteusement du paradis, et elle enfantera dans la douleur et l'ignominie.

Marie enfante le Sauveur dans la joie ; elle ne connaît pas les douleurs de la maternité : le Sauveur en passant par son sein y laisse sa gloire, et Marie sera Reine parce qu'elle a mis au monde Jésus roi. Elle sera la reine des Anges, la reine de l'Eglise : les rois mettront à ses pieds leurs empires ; les peuples lui confieront leur salut, et partout où Jésus aura un trône, Marie aura aussi le sien : l'autel de Marie sera toujours à côté de l'autel de Jésus.

Voilà l'honneur, la puissance et la gloire de la maternité divine : Marie est honorée, puissante et glorieuse en Jésus et par Jésus : elle est sa divine mère !

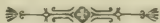
### *Une Messe au ciel avec Marie.*

L'empereur saint Henri, qui, pour imiter le chaste mariage de Marie et de Joseph, garda avec son épouse, sainte Cunégonde, une inviolable chasteté, reçut de Marie, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome, une signalée faveur. Pendant une nuit qu'il s'y était retiré pour vaquer plus librement à la contemplation, le Sauveur du monde daigna lui apparaître en personne avec sa glorieuse Mère et un nombreux cortège de bienheureux. Jésus-Christ,

revêtu des ornements sacrés, célébra lui-même la Messe, ayant pour diacre saint Laurent et pour sous-diacre saint Vincent, martyr de Saragosse. Les esprits bienheureux commencèrent avec un admirable concert l'*Introit* de la Messe : *Suscepimus, Deus* ; puis, continuant, ils dirent : *Iustitia plena est dextera tua* : « Votre droite est pleine de justice. » A ces mots, Notre-Seigneur, la Vierge-Mère et tous les saints jetèrent les yeux sur le pieux monarque, comme pour lui faire remarquer que la justice doit être la vertu principale des souverains. Après l'Évangile, le sous-diacre fit baiser le texte sacré à Notre-Seigneur, ensuite à la sainte Vierge ; puis, sur l'ordre formel de Marie, à l'Empereur lui-même, en disant : « Présentez le baiser de paix à celui dont la virginité me plaît tant. » Après cette cérémonie, la vision disparut, laissant l'âme de saint Henri pénétrée d'une indicible consolation et animée d'un plus vif désir encore que par le passé, de correspondre, par ses œuvres saintes, à de telles faveurs. (ROSSIGNOLI.)

*Pratique.* — Recevoir souvent le Dieu de l'Eucharistie, comme remède à la concupiscence et comme la sauvegarde de la pureté.

*Aspiration.* — Salut, ô Marie ! paradis spirituel de Dieu où a fleuri le lis immaculé et odoriférant, Jésus-Eucharistie !



## NEUVIÈME JOUR

### La vie intérieure de Marie.

I. — Marie ornée de tous les dons, enrichie de toutes les vertus, parfaite en toutes ses grâces, n'apparaît au monde que sous les dehors les plus ordinaires. Ses actions n'ont rien d'éclatant; ses vertus semblent communes; sa vie se passe dans le silence, l'obscurité, et l'histoire évangélique n'en parle pas. C'est que Marie doit être le modèle de cette vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, que nous devons honorer et retracer fidèlement dans notre conduite. Car je voudrais vous montrer que la loi de sainteté que Dieu suit en nos âmes est la même qu'il a suivie en Marie.

Or, l'Eglise chante de Marie : Toute la gloire de la fille du roi est à l'intérieur. Tel est le caractère de la sainteté de Marie : rien d'extérieur ni de connu; tout à Dieu seul et connu de lui seul. Et cependant Marie a été la plus sainte et la plus parfaite des créatures. Plus aimée de Dieu qu'aucune créature, la sainte Vierge a dû recevoir de sa bonté les grâces les plus riches et les meilleures, les dons les plus excellents : le Père éternel lui a communiqué toutes les vertus de mère, le Fils toutes les grâces de la Rédemption, le Saint-Esprit toutes

les grâces d'amour. Mais Marie n'a mené qu'une vie tout ordinaire, toute cachée et tout inconnue ; qu'en conclure, sinon que cet état de vie retirée et intérieure est le plus parfait ? Sans aucun doute. — La vie extérieure même dévouée à Dieu est moins parfaite. C'est ainsi que Notre-Seigneur s'est beaucoup plus caché qu'il ne s'est montré. Tous les saints passeront par ce moule : pour être ami de Dieu, il faut être pulvérisé, réduit à rien ; s'anéantir comme Jésus et Marie.

II. — D'où je vous dis : Voulez-vous être saints ? devenez intérieurs. Vous y êtes obligés par votre vocation adoratrice ; sans cet esprit intérieur, comment voulez-vous prier ? Si en face de Notre-Seigneur vous ne savez pas vous passer de livres un seul instant, si vous ne savez rien dire de votre cœur, que venez-vous faire à l'adoration ? Quoi ! jamais vous ne parlerez vous-mêmes, mais toujours vous emprunterez les pensées et les paroles des étrangers ! — Non, travaillez à devenir intérieurs. Tout le monde ne peut pas l'être comme Jésus et Marie : chacun peut l'être selon sa grâce et sa vertu. Sans cela vous ne recevrez jamais de consolations, d'encouragements dans la prière : vous serez trop malheureux aux pieds de Notre-Seigneur. Pour être adorateur, il faut être intérieur ; il faut causer sur le prie-Dieu, interroger Notre-Seigneur, attendre sa réponse : il faut jouir de Dieu. Il faut être heureux en sa compagnie, heureux à son service ; on a besoin



de jouir de sa familiarité si douce, si encourageante ; mais pour trouver le cœur et l'amour de Jésus, il faut être intérieur. Après tout, qu'est-ce donc qu'être intérieur ? C'est aimer assez pour pouvoir causer et vivre avec Jésus. Mais Jésus ne se fait pas entendre aux oreilles, ni voir aux yeux du corps, il parle seulement à l'âme recueillie. Jésus est tout intérieur au Saint Sacrement : il n'entre plus dans le cœur par la vue comme pendant sa vie mortelle, il veut aller à l'âme directement, lui parler à elle seule. Quand votre âme ne s'épanouit pas en sa présence, c'est qu'il n'agit pas sur elle ; il y a un obstacle entre elle et lui. — Ah ! ne faites pas mentir Notre-Seigneur : il a dit que son joug est doux et son fardeau léger ; mais c'est pour celui qui le porte dans la prière et la vie intérieure. Sans cela il vous sera lourd et ennuyeux à porter. Quand nous ne sommes pas intérieurs, tout cloche en notre vie. Oh ! que je voudrais voir s'accomplir en vous cette parole si bien réalisée en la très sainte Vierge : Le royaume de Dieu est au dedans de vous ! royaume de vertus, d'amour et de grâces intérieures. Alors vous commencerez à être des adorateurs et des saints. L'herbe des champs meurt tous les ans parce qu'elle n'a point de profondes racines ; mais le chêne, l'olivier et le cèdre demeurent éternellement, parce que leurs racines s'enfoncent jusqu'au sein de la terre. Pour demeurer, être fort, il faut donc creuser, descendre jusqu'au fond, jusqu'au néant de soi-même, c'est là que se trouve



Jésus : il s'est anéanti : *erinanivit* ; c'est là que Marie l'a trouvé. Oh ! puisse cette mère parfaite de la vie intérieure vous faire vivre comme elle en Jésus ! puissiez-vous comme elle y demeurer toujours et n'en sortir jamais !

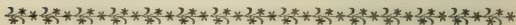
*Marie médiatrice auprès de Jésus-Eucharistie.*

Un bon Frère de l'Ordre de Saint-François, très dévot, fut assailli, vers le temps où il allait prononcer ses vœux, d'une violente tentation de retourner dans le siècle. Il redoutait de s'engager pour toujours : et la crainte d'être infidèle à ses vœux, quand il les aurait prononcés, le décida à quitter l'habit la veille même de sa profession. Mais avant de partir il entre dans l'église du couvent, et, s'étant prosterné devant le Tabernacle que surmontait une statue de la sainte Vierge, il demanda fort ingénument à Jésus et à sa Mère la permission de partir. Mais, ô prodige ! voilà la sainte Vierge qui descend de son trône, ouvre le saint Ciboire, et il en sort un bel et radieux Enfant ! Marie se jette aux genoux de son Fils et lui dit d'une voix suppliante : « Mon très doux Fils, ayez pitié de notre pauvre serviteur ! » — Et le Seigneur : « Ma Mère, que voulez-vous que je fasse, puisqu'il ne veut pas demeurer avec moi ? » — Et la très miséricordieuse Vierge de repartir : « Mon Fils, justement, ayez pitié de lui et lui accordez la grâce de rester avec vous. » Alors l'Enfant-Dieu, levant la main, bénit le Frère et promit à Marie, en vue de ses prières, de n'abandonner jamais ce pauvre religieux.

Cette parole dite, le Seigneur rentre dans son Ciboire, et, disparaissant, laisse le bon Frère rempli de force et de consolation. (NICOLAO LAGHI DA LUGANO, *Miracoli del Santissimo Sacramento*, trat. I. c. LXXI.)

*Pratique.* — Vivre de recueillement et d'union à Jésus présent en nous, à l'imitation de notre Mère.

*Aspiration.* — O Marie, vraie fille du grand Roi, toute votre gloire est dans votre intérieur, parce que Jésus y demeure !



## DIXIÈME JOUR

La modestie, caractère de la vie de Marie.

La vie cachée de Marie a un caractère qui la distingue de celle de Jésus. En elle ce n'est pas cette humilité qui étonne et confond, ce mélange de puissance et de faiblesse, de grandeur et d'obéissance que l'on admire en la vie de Jésus. La vie de Marie est toujours égale, toujours simple et cachée, c'est le règne de l'humble et douce modestie. La modestie fait le caractère de sa piété, de ses vertus et de toutes ses actions.

1° Marie est modeste dans son extérieur. — Elle ne se distingue ni par la sévérité de son maintien, ni par une négligence affectée. Humble et douce comme l'esprit de Jésus ; tout ce qui est à son usage porte le caractère de sa condition médiocre et la confond avec les femmes du commun. — Ainsi devons-nous porter les

---

insignes de la médiocrité : ni trop ni trop peu, si nous voulons nous rapprocher de la vie de notre Mère.

2° Modeste dans le monde. — Marie fera avec empressement le sacrifice de sa retraite, de la douceur de sa contemplation, pour aller au loin vers sa cousine Elisabeth, la féliciter et la servir. Elle sera pendant trois mois sa compagne, son humble servante et fera le bonheur de cette maison privilégiée. Quand la gloire de son Fils le demandera, Marie paraîtra en public. Elle assistera aux noces de Cana. Elle ne dira rien à sa propre louange, ne s'appuiera ni sur son titre de mère du Messie, ni sur la puissance et la gloire de son Fils, pour s'élever aux yeux des hommes : sa modestie fait qu'elle se prête à la charité et s'arrête quand il le faut.

3° Modeste en ses devoirs. — Marie les remplit avec douceur, sans empressement, toujours contente de ce qui lui arrive, toujours prête à un devoir nouveau. Elle les remplit tous avec cette égalité de caractère qui ne laisse voir aucune peine et ne demande aucune consolation ; qui n'attire les regards de personne parce que tout est naturel et dans la mesure ordinaire. Beau modèle pour celui qui veut vivre de la vie de Jésus-Eucharistie, et pour un adorateur consacré à son service : toute sa vie ne se compose que de petits actes, de petits sacrifices que Dieu seul doit connaître et récompenser ; il n'a pour tout honneur et pour toute consolation de son dévouement filial que l'humilité de son devoir, et il n'en veut

pas d'autre que de plaire à son Maître par un sacrifice continuél de lui-même.

4<sup>o</sup> Modeste dans sa piété. — Marie, élevée au plus haut degré d'oraison que puisse atteindre une créature, vivant dans l'exercice habituel de l'amour parfait, exaltée au-dessus de tous les anges et faisant par sa dignité de Mère de Dieu un ordre à part dans les merveilles de Dieu, Marie cependant sert son Seigneur dans la forme ordinaire et commune de la piété; elle suit les prescriptions de la loi; elle assiste aux fêtes légales; elle prie parmi le commun des fidèles : rien ne la distingue, pas même sa modestie qu'elle sait cacher; rien ne révèle à l'extérieur la perfection de sa piété, pas même une ferveur extraordinaire !

Telle doit être notre piété : commune dans ses pratiques, simple dans ses moyens, modeste dans l'action; évitant avec soin la singularité, fruit subtil de l'amour-propre; évitant l'extraordinaire comme trop sujet à la vanité et à l'illusion.

5<sup>o</sup> Modeste dans ses vertus. — Marie les possède toutes au suprême degré, les pratique toutes dans leur souveraine perfection, mais sous une forme simple et commune; son humilité ne voit que la bonté de Dieu et ne laisse paraître, pour toutes les faveurs qu'elle en reçoit, qu'une humble reconnaissance : la reconnaissance du pauvre, sans éclat et sans gloire, que le monde ne remarque même pas. Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? Et l'on ne fait pas attention à Marie.

---

Voilà le grand secret de la perfection : savoir la trouver dans ce qui est le plus simple, savoir l'alimenter de ce qui est le plus commun, savoir la conserver au milieu de l'oubli et de l'indifférence. Une vertu publique est bien exposée, une vertu louée et préconisée est bien près de sa chute : la fleur que tout le monde veut admirer est vite fanée !

Aimons donc les petites vertus de Nazareth, celles qui naissent au pied de la croix, à l'ombre de Jésus et de Marie : on ne craint pas alors les tempêtes qui brisent les cédres, ni la foudre qui tombe sur la cime des montagnes.

6<sup>o</sup> Modeste en ses sacrifices. — Marie se dévoue en silence et suavement à l'exil : pas de récrimination ; elle ne s'estime nullement elle-même parce qu'elle est appelée à de grands sacrifices ; ne fait aucune plainte non plus, aucune prière pour en adoucir la rigueur.

Elle est modeste en face de la peine de son saint époux : plutôt que de lui révéler le grand mystère qui s'est opéré en elle et qui la relèverait tant à ses yeux, elle subit ses doutes : elle laisse à Dieu ce soin et se tient calme aux mains de sa Providence.

Elle accompagne, percée de douleur, son Fils portant la croix ; mais elle n'emplit pas Jérusalem de ses cris et de ses gémissements ; sur le Calvaire, plongée dans une douleur sans mesure, aussi grande que son amour, Marie souffre en silence, et, après avoir dit un dernier adieu silencieux à son Fils, elle se retire en mère désolée, mais résignée.

7° Enfin, modeste dans sa gloire. — C'est le plus beau triomphe de la modestie de Marie.

Comme Mère de Dieu, quels titres n'a-t-elle pas aux hommages de l'univers ? Marie n'en retient que la peine et le sacrifice ; jamais on ne la voit lorsque son Fils triomphe : elle n'est à sa suite que quand il y a une humiliation ou une croix à partager avec lui.

Si donc nous voulons être les enfants de cette aimable mère, il faut nous revêtir de sa modestie, en faire le sujet ordinaire de nos méditations ; c'est l'héritage que nous laisse Marie : que sa modestie soit la règle de nos vertus ; que cette simplicité qui s'oublie pour ne voir que Dieu, qui va au devoir plutôt qu'à la jouissance, à Dieu plutôt qu'à ses douceurs, à l'amour pour l'amour, soit notre partage, le but de nos efforts et le cachet de notre vie.

La modestie est la vertu royale d'un adorateur, parce qu'elle est la vertu, la livrée des serviteurs des rois, et la vertu des anges devant la majesté divine : c'est elle qui nous compose en la présence de Dieu ; qui lui fait hommage de tous nos sens, de toutes nos facultés : elle est l'étiquette de son royal service. Il faut être modeste comme Marie au service de Jésus !

### *Les divines épousailles.*

Marie n'a pas de plus ardent désir que de nous lier à son divin Fils, au Sacrement, par des liens indissolubles. Un jour que la vénérable Mère Cathe-

rine de Jésus, Carmélite d'Espagne, avait reçu la communion, et qu'elle se livrait envers son divin Sauveur aux sentiments de l'amour le plus tendre. Marie lui apparut tenant l'Enfant-Jésus entre ses bras. Prenant alors la main de son divin Fils, elle la mit dans celle de Catherine, comme pour la fiancer à son Epoux céleste. — Aussitôt la sainte fille entra dans des sentiments dignes de cette divine alliance, en demandant à Jésus quelque part à ses douleurs : et le Sauveur lui offrit une couronne d'épines dont elle ceignit son front et qu'elle ne quitta plus pendant les vingt-trois ans qu'elle vécut encore ; plus fière de ce diadème que les reines de leurs couronnes de diamants !

*Pratique.* — Reproduire dans notre vie la modestie de Jésus et de sa sainte Mère.

*Aspiration.* — Nous vous bénissons, ô chaste Colombe qui nous apportez le rameau de l'olivier et nous annoncez Jésus-Hostie qui nous sauvera du déluge spirituel !



## ONZIÈME JOUR

### Marie à Bethléem.

Le mystère de Bethléem est plein de douceur et d'amour. Jésus s'y montre, peut-on dire, plus aimable que sur le Calvaire. Entrez bien dans les dispositions de la très sainte Vierge.



I. — Avant la naissance de son fils, dans les heures qui précèdent cet heureux moment, unissez-vous à son attente : redoublez comme elle de ferveur et d'amour ; unissez-vous à son recueillement, et retirez de ses dispositions cet enseignement : qu'il faut servir Notre-Seigneur comme il veut qu'on le serve, et non pas comme on voudrait le faire soi-même. — En effet, Marie savait par les prophéties tout ce que devait souffrir son Fils ; elle se disposait à le servir comme il voudrait et à le suivre partout : imitez ce vrai dévouement, ce véritable amour. Il devait paraître tout naturel à Marie que Jésus naquît dans un beau palais, ou à tout le moins, comme la plupart des enfants, dans un certain bien-être. Eh bien ! non, il naîtra dans une grotte, dans le trou d'un rocher. Marie et Joseph, repoussés de partout, sont contraints de s'y retirer. La douleur de saint Joseph dut être bien grande sans doute : c'est à lui, chef de la famille, qu'incombe le souci de trouver un abri pour sa sainte épouse, et nous pouvons supposer quelle fut son anxiété, sa peine, quand, refusé partout, il dut conduire Marie, au moment d'enfanter, dans ce pauvre réduit. Pour Marie, elle était heureuse même au milieu de ces rebuts : elle possédait Jésus en son sein, et elle savait que c'était lui-même qui permettait qu'ils fussent rejetés et méconnus, et qui les conduisait dans l'étable où il avait résolu de naître.

C'est ainsi que Dieu arrive à ses fins :



L'homme s'agite, cherche des secours humains, et quand il a tout épuisé en vain, Dieu le mène où il veut le mener. Dieu permet que l'on cherche inutilement le secours de l'homme, afin qu'on s'abandonne à lui et que l'on se laisse conduire comme Marie et Joseph. C'est dans ces états d'abandon que l'on sent davantage la bonté de Dieu : il a soin de nous alors, nous venons auprès de lui comme des enfants autour de leur père, sans inquiétude. Lorsque le succès aura couronné nos efforts, que la Providence se sera montrée plus sensiblement, notre amour ne sera plus le même, nous compterons peut-être trop sur nos ressources, et pas assez sur Dieu. Les Israélites recevaient plus de faveurs dans le désert que dans la terre promise, et Dieu était plus près d'eux ; et Jésus était plus aimable dans sa crèche de Bethléem ou dans la pauvre maison de Nazareth, que dans sa vie publique, au milieu de toutes les merveilles qu'il opérât.

II. — Et quand Jésus est né, oh ! comprenez. si vous le pouvez, les adorations, les hommages, les attentions de Marie. Adorez Jésus dans ses bras ou dormant sur son sein. Quel bel ostensor ! Il a été travaillé avec art par le Saint-Esprit. Quoi de plus beau que Marie, même extérieurement ? Elle est le lis, le lis de la vallée, pure comme lui, et qui a germé dans une terre immaculée. Marie, c'est le Paradis de Dieu ! Aussi, voyez quelle fleur y fleurit : Jésus la fleur de Jessé ! voyez quelle

moisson il produit : Jésus le froment des élus ! Et entrez dans l'âme de Marie : contemplez-en la beauté ; mais il y a dans l'âme de Marie une beauté capable de faire notre bonheur éternel quand nous la connaissons bien ! Dieu s'est épuisé pour embellir Marie. Voilà l'ostensoir du Verbe naissant ! voilà par quel canal nous vient Jésus !

Oh ! oui, l'Eucharistie commence à Bethléem et dans les bras de Marie : c'est elle qui a apporté à l'humanité le pain dont elle est affamée et qui peut seul la nourrir. Elle nous le gardera ce bon pain ! Divine Brebis, elle va nourrir cet Agneau dont nous mangerons la chair vivifiante. Elle le nourrit de son lait virginal ; elle le nourrit pour le sacrifice, car elle connaît déjà sa destinée ; elle sait déjà, et dans quelques jours elle saura mieux encore, qu'il n'est que pour l'immolation ; elle accepte cette volonté de Dieu sur elle, et porte dans ses bras, nous prépare la victime du Calvaire et de l'autel. Au jour du sacrifice, elle conduira son divin Agneau à Jérusalem ; elle le livrera à la divine Justice pour le salut du monde. Eh quoi ! Bethléem parle déjà du Calvaire ! — Certainement Marie a entendu cette première parole de son Fils : Père, vous ne voulez plus des sacrifices de la loi : me voici ! Et elle s'unit à son offrande et à son immolation anticipée.

III. — Mais il y a aussi des joies à Bethléem, de douces joies. Les bergers, âmes

---

simples, viennent adorer l'Enfant-Dieu : Marie est heureuse de voir les hommages simples et offerts de si bon cœur qu'ils rendent à son Jésus.

Quelques jours après, ce sont les Mages qui apportent et le tribut de leurs adorations et leurs présents royaux : Marie le présente à leur amour ; c'est dans ses bras qu'ils le trouvent.

Oh ! que de fois vous avez dû jouir du bonheur des Mages ! Comme l'âme aimante est heureuse quand elle a trouvé Jésus avec Marie sa mère ! Ceux qui connaissent le Tabernacle où il réside, ceux qui le reçoivent en leur âme, savent que sa conversation est pleine d'une suavité divine ; sa consolation ravissante, sa paix surabondante, et la familiarité de son amour et de son cœur ineffable !

Trouver Jésus entre les bras de Marie, s'unir aux sentiments de Marie quand elle le presse sur son cœur, ô délicieux moment ! qui passe toujours trop vite, comme la joie du Thabor ! moment où l'on oublie tout, où l'on ne désire plus rien, pas même le ciel : on le possède, on a Jésus et Marie !

*Les sanctuaires de l'Eucharistie multipliés  
par les soins de Marie.*

Si la sainte Vierge inspire à tant de ses dévots serviteurs de lui dédier des pèlerinages et de lui construire des temples, n'en doutons pas, elle ne le fait que pour multiplier les tabernacles de son Fils,

le Dieu de l'Eucharistie. Nous en avons un précieux témoignage dans l'histoire de la construction de la chapelle de Notre-Dame-du-Laus, située au milieu des Alpes. S'adressant à une pieuse bergère dont elle voulait faire l'instrument de ses grâces, Marie lui dit : « Je veux faire bâtir ici une église en l'honneur de mon très cher Fils, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses viendront se convertir. » L'église fut construite avec l'obole du pauvre ; et Marie, s'adressant une autre fois à la même enfant : « Mon fils, dit-elle, m'a donné ce lieu pour la conversion des pécheurs. » — Et jamais, l'histoire du Laus en fait foi, pécheur n'est sorti de ce béni sanctuaire que réconcilié avec le divin Fils de la très douce Mère, qui l'attendait dans son Tabernacle, vrai trône de grâce et de miséricorde. (*Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus.*)

*Pratique.* — Demander sans cesse à Marie de nous donner Jésus.

*Aspiration.* — Salut, ô Marie, sainte montagne où l'Agneau eucharistique a trouvé de gras pâturages !



## DOUZIÈME JOUR

Jésus présenté au Temple par Marie.

I. — Notre Seigneur ne veut pas tarder de se donner publiquement à son Père : quarante jours après sa naissance, il inspire à sa Mère

---

de le conduire au temple. Marie porte son enfant dans ses bras ; elle va le donner à son Père et le racheter par deux tourterelles : Jésus voulait être racheté par ces petits animaux, qui nous manifestent sa pureté et sa simplicité. Il va se passer là un grand mystère. Le bonheur de la très sainte Vierge, ses joies vont finir en ce jour. Ecoutez les paroles du vieillard choisi de Dieu : « Ce Fils sera posé en signe de contradiction, pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre ; pour vous, ô Mère, un glaive de douleur transpercera votre âme ! » — Comment la sainte Trinité, comment Dieu si bon, si tendre, peut-il ainsi découvrir un tel mystère de douleur à une pauvre Mère de quinze ans, encore tout enivrée des joies de la naissance de son Fils ? C'est sa première sortie, et elle apprend quelle sera la mort de son enfant bien-aimé ! Oh ! elle comprend tout ! Dès ce jour, le Calvaire est partout où est Jésus, à Nazareth, en Egypte : Marie voit sans cesse son Fils crucifié. Ah ! quand on n'a pas de vertu, Dieu nous laisse dormir dans une sorte de sécurité ; mais quand il voit une âme aimante, il s'empresse de la crucifier pour trouver sa gloire en elle : l'amour est dans la douleur. Marie l'accepte. Désormais elle ne s'entretiendra plus avec son Fils que du Calvaire, de ses souffrances et de sa mort : elle a assez de force pour souffrir un Calvaire qui va durer trente-trois ans ! Comprend-on ce que ce mot a de crucifiant : Un glaive de douleur transper-

~~~~~

cera votre âme ! — Dès ce moment, Marie voit les plus petits détails des souffrances de son Fils ; elle y pense sans cesse : c'est à partir de ce jour qu'elle est la Reine des martyrs.

II. — Que faut-il retirer de ce mystère de la Présentation de Jésus par Marie ? — C'est qu'il ne faut pas se donner à Dieu pour jouir, pour avoir des consolations, pour posséder une tranquillité et une paix inaltérables. Jésus a dit, sans doute : Prenez mon joug, il est doux, et mon fardeau est léger ; mais il a dit aussi : Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours à ma suite, n'est pas digne de moi.

Que devons-nous faire ? — Nous offrir en union avec Marie notre Mère, nous donner à Dieu, et accepter les peines, les souffrances et toutes les croix qu'il voudra nous envoyer. Dans les commencements, quand on vient de se donner à Dieu, l'âme reçoit des consolations, le service de Dieu est accompagné de douceurs sensibles. Il y a beaucoup d'âmes qui, dégoûtées du monde où elles n'ont éprouvé que déceptions, reviennent à la piété pour y trouver la paix et la consolation ; elles n'y cherchent que cela, elles ne veulent voir que cela dans le service de Dieu. Elles le servent tant que le Seigneur leur fait ces divines douceurs ; quand il se cache et veut substituer une nourriture plus forte à ce pain des enfants, elles s'inquiètent, se découragent, tombent dans le scrupule ; elles mettent leur imagination à la torture, pour savoir ce qui a pu leur

attirer cette punition ; elles croient que leurs confessions n'ont pas été sincères, qu'elles ont fait de mauvaises communions : elles veulent trouver en elles la cause de ce changement : ne la trouvant pas, elles se découragent et finissent par abandonner leurs exercices de piété.

Oh ! sans doute, ne dédaignons pas les consolations de Dieu : soyons heureux de les recevoir quand il les envoie ; mais ne les recherchons pas uniquement : les douceurs, les grâces sensibles passent, Jésus seul reste toujours. Il y a des saints qui ont été favorisés de grandes douceurs de Dieu, d'extases, de ravissements ; mais qu'ils ont souffert ! Dieu les leur donnait de loin en loin : elles étaient la récompense de leurs souffrances, et un encouragement à souffrir encore davantage pour son amour. C'est par la souffrance qu'on se sanctifie ; c'est par la croix, les épreuves, que l'âme se fortifie, qu'elle se dégage d'elle-même : alors elle ne cherche plus sa satisfaction dans le service de Dieu, mais lui seul.

Tel est l'enseignement du mystère de la Purification de Marie et de la Présentation de Jésus au Temple : mettons-le en pratique, si nous voulons être dignes de la victime auguste que nous contemplons sans cesse au Saint Sacrement, et de sa Mère qui l'a offerte si généreusement !

La Chandeleur au ciel.

On lit dans le *Rosaire de saint Dominique*, au rapport de Nicolao Laghi, qu'une jeune femme nommée Lucie, fort dévote à Marie, dont elle récitait chaque jour le Rosaire, vit, le jour de la Purification, un ange sous la forme d'un splendide jeune homme qui lui dit : « Viens, Lucie, je te mènerai en ce jour de fête dans une église magnifique où tu verras des choses ravissantes. » Elle fut, en effet, transportée dans un temple si beau qu'elle ne pouvait en comprendre la magnificence. Sainte Anne et sainte Madeleine vinrent la prendre par la main et l'introduisirent au milieu du chœur, au pied du trône de la très sainte Vierge ; et cette très douce Reine lui dit : « Puisque, en récitant fidèlement mon Rosaire, tu m'as si souvent présentée à mon Fils, je veux te présenter à Lui à mon tour. » Et, en effet, Lucie vit venir Jésus-Christ, revêtu des insignes de souverain Prêtre, qui célébra en sa présence les saints Mystères. Lorsque le moment de la communion fut venu, toute la troupe céleste se disposait autour de la table sainte, et Lucie n'osait s'approcher, s'estimant indigne d'être assise, au Banquet divin, à côté de tels convives. — Et Marie (ô miséricordieuse condescendance d'une mère !) vint prendre Lucie et la plaça au premier rang, ne communiant elle-même que la seconde. — La vision s'évanouit alors ; et la pieuse servante de Marie en retint un tel souvenir, qu'elle passa tout le reste de sa vie dans tous les exercices de la perfection chrétienne.

Pratique. — S'offrir à Jésus, Victime d'amour sur nos autels, pour tout ce qu'il voudra de nous, en union avec Marie.

Aspiration. — O Marie ! Vigne féconde qui nous avez donné le Vin eucharistique, soyez bénie !

TREIZIÈME JOUR

Vie de la sainte Famille.

Méditons sur la vie de la sainte Famille, c'est-à-dire sur la vie de Marie et Joseph en Jésus.

I. — Jésus était le centre d'amour de Marie et de Joseph : là où est le corps, les aigles se rassemblent ; là où est le trésor, là est le cœur. De sorte qu'avoir Jésus était tout le centre de ces heureux parents ; on ne tenait ni à Bethléem, ni à Nazareth, ni à l'Égypte : avoir Jésus c'était tout ; il était la maison de leur cœur.

Comme saint Joseph, quand il avait dû s'absenter, revenait vite, avec joie, avec bonheur, à la maison où était le divin Enfant ! Oh ! qu'il ne perdait pas le temps loin de lui ! Il savait que Jésus était l'amour divin incarné !...

Ainsi, ma maison, ma famille, mon centre, c'est l'Eucharistie, le Tabernacle auprès duquel j'habite : je dois, comme Marie et Joseph, n'être bien que là.

II. — Jésus était la fin de la vie de Marie et de Joseph ; on ne vivait que pour lui, on ne

travaillait que pour lui. Oh ! avec quel plaisir le bon saint Joseph travaillait pour lui gagner le pain de chaque jour, ainsi qu'à sa divine Mère ! Comme il apportait avec bonheur le petit salaire de son travail ! Et quand il avait un peu plus de peine, comme sa peine lui était agréable, parce qu'elle avait pour fin Jésus !

Ainsi Jésus-Eucharistie doit-il être la fin de ma vie, la joie de ma vie, la joie et le bonheur de mon travail ; et quelle vie plus belle que celle que l'on passe en compagnie de Jésus au Très Saint Sacrement ?

III. — Jésus était l'aliment continuel de la vie d'union et de l'amour de Marie et de Joseph. — Ils étaient si heureux de le regarder, de l'entendre, de le voir travailler, obéir, prier : il faisait tout si bien !

Mais ils étaient surtout heureux de voir son intérieur, d'étudier ses intentions, de connaître ses sentiments, les motifs de ses vertus. Ils le voyaient sans cesse chercher et choisir de préférence les occasions de pauvreté, d'obéissance, de pénitence ; ils contemplaient ses abaissements et ses anéantissements. Ils admiraient sa fidélité à tout renvoyer à la gloire de son Père, à ne vouloir, comme homme, être la fin d'aucune louange, d'aucune gloire, et à tout rapporter à la Divinité.

Jésus, Marie et Joseph n'avaient qu'un but dans toute leur vie, ne voulaient qu'une chose : glorifier le Père céleste.

Voilà ce que j'ai à faire. Il faut pour cela

que j'entre en l'union de Marie et de Joseph, que je partage leur vie, cette vie de famille, cette vie intime dont Dieu seul a le secret.

Oh ! que l'âme est heureuse quand elle contemple l'intérieur de la sainte Famille, tout ce qui s'y disait et s'y faisait : l'évangile de famille de Jésus ! Les belles soirées de conversations célestes et de prières de Nazareth ! — Assurément Jésus expliquait à Marie et à Joseph tout ce que les Ecritures disent de lui ; il leur révélait le Calvaire et toutes les scènes d'humiliations et de douleurs par où il devait passer ; il devait leur montrer dans ses mains la place qu'occuperaient les clous, et cela afin de commencer en sa Mère et en son saint gardien les vertus du Calvaire. Il devait leur parler de l'Eglise, des apôtres, des ordres religieux qui se consacraient à sa gloire et à la leur, de moi, de ma misère, et de l'immense amour qu'il me portait.

Nazareth était devenu le ciel de l'amour et le paradis du second Adam et de la nouvelle Eve ; le ciel des vertus les plus pures, de l'amour le plus saint. Quel délicieux parfum montait vers le Seigneur de ce parterre délicieux, où fleurissaient le Verbe incarné, Marie, le juste Joseph ! Le Père céleste y trouvait ses délices ; les anges l'admiraient ; pour moi, je veux y prendre l'amour de la vie pieuse, recueillie en Jésus, Marie, Joseph !

*Le saint Viatique procuré et accompagné
par Marie.*

Une pieuse fille, très dévote à Marie, privée des biens de ce monde, riche seulement de sa foi, était sur le point de mourir sans recevoir, à son grand regret, le Corps de son bien-aimé Sauveur. La Mère de bonté vint à son secours, et, apparaissant, environnée d'un nombreux cortège d'anges, au bienheureux Odéric de Port-Mahon, qui traversait seul une forêt : « J'ai, lui dit-elle, près d'ici une fidèle servante qui se meurt et qui désire ardemment recevoir le saint Viatique. Le prêtre de sa paroisse est absent; je veux que vous le remplaciez. Je vais donc vous conduire moi-même à l'église, et ensuite chez cette malade : car je veux être présente à sa dernière communion. »

Le Bienheureux obéit, et prend le Saint Sacrement, qu'il porte dévotement. Marie l'accompagnait, le visage radieux et empreint d'une douce majesté. Qui dira les hommages de respect et d'amour qu'elle rendait à son Fils caché sous les espèces sacramentelles !

La malade reçoit le Corps sacré de Jésus en présence de la sainte Vierge : je laisse à penser de quelles consolations elle fut inondée, et si elle ne se trouva pas bien récompensée d'avoir demandé à cette bonne Mère son très cher Jésus, qu'elle ne refuse jamais à ceux qui s'adressent à elle. (ROSSIGNOLI.)

Pratique. — Accompagner, en union avec Marie, le Saint Sacrement quand on le porte aux malades.

Aspiration. — O reine de bonté ! nous vous contemplons au côté du Roi des rois, Jésus-Eucharistie !

QUATORZIÈME JOUR

Compassion de la Très Sainte Vierge.

I. — Marie n'avait à expier aucun péché, ni originel ni actuel ; elle n'avait pas été, comme Jésus, chargée par Dieu du poids de nos iniquités ; comment se fait-il qu'elle ait tant souffert pendant toute sa vie, où la vie de la mort future de son Fils la poursuit sans cesse, et surtout, plus tard, sur le Calvaire ?

C'est que la souffrance est la loi de l'amour : c'est l'amour de Marie qui a fait son martyre ; et parce qu'elle aimait plus qu'aucune créature, elle a subi un martyre incomparable. — C'est encore que la souffrance est la glorification actuelle de Jésus-Christ en nous : par la souffrance, nous le continuons, nous achevons son sacrifice. — C'est encore, et surtout, parce que toute maternité se doit acheter par la souffrance. -- En mettant au monde son Fils immaculé, Marie a échappé à cette loi ; mais lorsqu'elle devra devenir notre mère, nous enfanter à la grâce, elle en sentira toute la rigueur. Qu'est-ce que Jésus-Christ n'a pas souffert pour nous recréer en lui ? Marie, elle aussi, sera au pied de la croix et subira dans son cœur tous les tourments de la passion, afin de devenir notre mère d'adoption.

Etudions la participation de Marie à la passion de Jésus ; comprenons, si nous le pouvons, la part qu'elle y prit.

II. — Marie voyait par une lumière surnaturelle Jésus au jardin des Olives ; elle partageait sa prière, sa tristesse, son agonie : il y avait tant de sympathie de vie et d'amour entre ces deux cœurs !

Elle le voit ensuite trahi par Judas, abandonné de tous, renié par saint Pierre, seul devant ses juges, sans un défenseur, souffleté indignement, traité comme un bouffon : pauvre Mère ! Que cet abandon absolu doit lui être cruel ! Eh quoi ! personne, même parmi les amis de Jésus, ne prendra sa défense ! Personne n'osera même le reconnaître !

Et lorsque saint Jean vient lui raconter les scènes du jugement chez Pilate, l'inique condamnation à mort, mais son cœur dut se fendre de douleur ! Elle est venue sur la place du Prétoire : elle entend les coups de la flagellation ; elle voit Jésus mis à côté de Barabbas sur l'ambon, et présenté comme l'égal de ce malfaiteur ; elle entend l'*Ecce Homo*, et les cris féroces de cette multitude impie : *Tolle, tolle, crucifige* : Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié... Et pour le ravir à ses bourreaux, pauvre mère, elle n'a que ses larmes !

III. — Elle le suit au Calvaire ; elle le rencontre sur cette voie douloureuse qu'il inonde de son sang : leurs yeux, leur cœur, leur

douleur s'unissent en un même sacrifice, en une même et entière résignation.

Voilà Jésus sur le Calvaire. Marie le voit dépouiller inhumainement et cruellement de ses habits : elle le voit étendu sur la croix ; elle entend les coups de marteau qui crucifient ses mains et ses pieds. Quel spectacle pour une mère ! Elle aussi est crucifiée ; les contre-coups font stigmate sur Marie.

Elle le voit quand on l'élève de terre : elle le suit des yeux ; et à peine la croix est plantée, que cette mère courageuse, bravant tous les obstacles, s'approche jusqu'au pied de la croix de son Jésus. Là elle le contemple, abîmée dans l'océan de sa douleur : elle ressent chacune des souffrances de son Fils : son âme est figée dans les plaies de Jésus ; elle est plus forte que la mort, mais plus crucifiée par son union à Jésus que par toutes les morts et tous les martyres.

Elle écoute chacune des paroles de son Fils ; elle les recueille pour nous les redire. Elle voit son sang couler, sa vie s'épuiser ; elle entend, sans pouvoir le soulager, Jésus demander à boire : quelle douleur pour une mère ! Et enfin elle entend Jésus se plaindre d'être abandonné, même par son Père céleste ! Son Fils bien-aimé a rendu le dernier soupir. Que fera Marie ? Elle agonisera de douleur et d'amour. Elle recevra son corps sacré, elle l'embrassera avec la tendresse d'une Mère, elle l'adorera avec la foi d'une chrétienne ; elle l'ensevelira, comme la veuve désolée son fils unique. — Et

puis elle pleurera ; la vie de Marie se passera à rappeler à sa mémoire les douleurs de la passion, afin de renouveler son martyre et la gloire que ses souffrances rendent à Dieu. Elle parcourra encore la voie douloureuse, nous enseignant la première cette dévotion si pieuse, si puissante auprès de Jésus et si utile à l'âme, du Chemin de la croix.

Le Calvaire perpétuel.

Marie pleurait et souffrait au pied de la Croix. Quels sont ses sentiments de douleur quand elle voit sur nos autels son Fils outragé de nouveau et traité encore avec plus de mépris que sur le Calvaire ?

La Sœur Marie du Crucifix, de Palma en Sicile, entendit, au moment où un prêtre sacrilège allait dire la Messe, une trompette, semblable au tonnerre, qui faisait entendre ces mots : « *Ultio, pœna, dolor !* Vengeance, châtiment, torture ! » Et elle vit des anges, tenant un glaive, prêts à frapper ce malheureux. Lorsqu'il proféra les paroles de la consécration, il lui sembla que Jésus, comme un doux agneau, se laissait déchirer aux dents de ce loup cruel. Mais, quand il en vint à la communion, le ciel s'obscurcit, les anges pleurèrent autour de l'autel ; et la très sainte Vierge se tenait auprès de son Fils, pleurant et comme absorbée dans la douleur immense que lui causait la mort de son Jésus innocent, en même temps que la perte spirituelle de ce fils ingrat qui osait l'immoler avec tant de cruauté. (S. Lig. *Selva.*)

Pratique. — Réparer par tous les moyens possibles, en union avec Marie, les sacrilèges qui se commettent contre l'Eucharistie.

Aspiration. — O Mère d'amour ! faites-nous ressentir l'immensité de votre douleur à la vue de votre Jésus outragé dans le Sacrement.

QUINZIÈME JOUR

Marie après la Résurrection.

I. — Comme Marie avait souffert en union avec son Fils mourant sur la croix, ainsi vivait-elle de son bonheur et de sa joie après qu'il fut ressuscité : la vie de Marie se conformait toujours à la vie de Jésus et la reflétait fidèlement.

Pour qui fut la première visite de Jésus ressuscité ? Assurément pour sa Mère : il était bien juste qu'ayant participé plus que personne aux sacrifices de sa mort, elle eût la première nouvelle, la première grâce, la première joie de la résurrection. Aussi, à peine sorti du tombeau, Notre-Seigneur vint la visiter, glorieux et triomphant. Il l'avait quittée dans les larmes : il revient dans la joie. Quel moment pour Marie que celui où Jésus ressuscité l'embrassa avec tout l'amour et tout le respect qu'elle méritait ! Que se passa-t-il dans cette heureuse entrevue ? Nous ne le savons pas par l'Écriture ; mais nous pouvons imaginer les

choses les plus aimables. Quelle glorieuse réception dans la petite cellule de Marie ! La contemplation de l'amour peut seule nous retracer ce qui s'y passa. Jésus se montra sans doute à sa Mère dans toute sa beauté ressuscitée : aucun des apôtres ne le vit aussi beau que Marie : le regard de l'âme est à raison de sa sainteté ; et Marie pénétrait sa beauté intérieure, la perfection de son amour, son bonheur ; elle dut voir la gloire de sa divinité à cet heureux moment, puisque les théologiens affirment qu'elle était quelquefois élevée à voir Dieu face à face. Notre-Seigneur s'entretint avec elle ; il lui montra ses membres percés de clous que Marie avait baisés avec tant de larmes à la descente de croix, et qui maintenant étaient rayonnants : des trous des clous aux mains et aux pieds sortaient des flots de lumière : plus ses membres avaient souffert, plus ils étaient glorifiés ; Marie dut les baiser avec des transports d'amour, et elle sentit l'influence des flots de grâce qui s'en échappaient. Marie dut voir à travers la plaie du côté le cœur sacré de Jésus : Notre-Seigneur lui montra son cœur maintenant animé, battant du mouvement de la vie : il en jaillissait des flammes d'amour. Oh ! Marie y porta sans doute ses lèvres avec une sainte tendresse ; et si saint Jean, pour avoir posé la tête sur ce cœur divin caché dans le corps et sous les vêtements, en retira cependant tant de grâces, que sera-ce de Marie qui l'embrasse, le baise palpitant à nu sous ses lèvres ? Et Marie com-

prit alors encore plus parfaitement combien ces deux choses, la souffrance et la gloire, la mort et la vie ne sont qu'une seule et même chose devant Dieu !

II. — Mais Notre-Seigneur ne vint pas seul visiter Marie : il était suivi du cortège de tous les saints qui étaient ressuscités avec lui, de tous les patriarches depuis Adam jusqu'à saint Joseph et au bon larron : tous vinrent, à la suite de leur Roi triomphant, saluer leur Reine. Adam et Eve, à qui Dieu avait promis cette fille, cette Mère du Messie Sauveur, durent se prosterner à ses pieds : c'était à elle, après Notre-Seigneur, qu'ils devaient d'avoir reçu leur pardon ; c'était elle qui leur avait donné leur Libérateur. Et à toutes les félicitations des saints de la loi, qui la remerciaient de leur avoir donné un Sauveur, Marie répondait sans doute : *Magnificat* : Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Et saint Joseph, et saint Joachim, et sainte Anne ne vinrent-ils pas faire à cette fille, à cette épouse céleste, leur visite de respect et d'amour ? La vue de la sainte Vierge dut combler ces saints de joie : elle était un si pur reflet de la lumière de Jésus !

Enfin Notre-Seigneur laissa sa Mère toute consolée, tout embaumée de sa divine présence, pour aller vers Madeleine et ses Apôtres. Sans doute il revint souvent la voir avant son Ascension, et repasser avec elle tous les événements, les joies et les souffrances de sa vie mortelle.

III. — Mais, du silence des Evangélistes sur cette apparition et sur tout le reste de la vie de Marie, il y a un précieux encouragement à retirer. — Marie, après avoir donné Jésus au monde, devait s'éclipser : il fallait qu'elle restât dans l'ombre pour être le modèle des âmes intérieures et la patronne de la vie humble et cachée. La mission de Marie, après la résurrection de son Fils, n'est qu'une mission d'amour et de prière : Notre-Seigneur semble avoir voulu garder pour lui seul le secret de la vie de sa Mère : il l'a voulue tout entière pour lui.

Il y a une autre raison : Jésus se cachait au Sacrement, se voilait plus encore que pendant sa vie mortelle : Marie devait imiter cet état, partager cet anéantissement ; cette vie cachée est la plus parfaite ; comme Jésus se privait de parole, de mouvement, d'action sensible au Sacrement, Marie ne devait plus parler, plus paraître dans le monde ; parce que Jésus se faisait prisonnier, silencieux, Marie se consacrait à le garder dans le secret d'une vie toute de prière. Sans cet état de Marie, nous ne pourrions pas, nous adorateurs de l'Eucharistie, trouver en Marie notre modèle. Mais Marie, gardienne et servante ignorée du Saint Sacrement, est notre Mère, et sa vie notre grâce.

Comme la lumière et la chaleur du soleil vont toujours en augmentant jusqu'à ce qu'il arrive en son plein midi, ainsi Marie devenait chaque jour plus parfaite : ses dernières an-

nées furent remplies par un amour d'une largeur, d'une étendue, d'une profondeur si grandes, que nous ne pouvons pas en avoir la plus petite idée.

La résurrection de son Fils produisit en Marie ce prodige, qu'elle l'ensevelit, la transforma en la vie ressuscitée de Jésus, vie tout intérieure, invisible, séparée de tout ce qui est créé et unie sans interruption à Dieu. Imitiez en cela votre Mère : rappelez-vous que plus la vie est intérieure, plus elle est parfaite ; que le feu concentré se conserve, et que le feu découvert s'éteint bientôt. Il y en a peu qui veuillent de cette vie anéantie, parce qu'elle est la dernière immolation de l'amour-propre ; mais elle est le partage des âmes qui, comme Marie, ne veulent plus aimer que Notre-Seigneur, être connues que de Lui.

Le paradis pour une Messe en l'honneur de Marie.

Un fameux voleur n'avait jamais en sa vie fait d'autre bien que de jeûner un samedi et de faire dire en ce même jour une Messe en l'honneur de Marie, afin d'obtenir sa conversion à l'heure de sa mort. — Or, voyez jusqu'où s'étend la miséricorde de cette bonne Mère ! Elle apparut à ce misérable et lui dit qu'ayant prié Jésus pour son salut, elle lui avait obtenu qu'il pût prononcer cinq paroles de repentir qui le sauveraient. Peu de temps après, il fut pris par la justice et condamné au gibet. Marie veillait sur lui et se souvenait de la Messe qu'il avait fait dire en son honneur. Aussi, pendant qu'on

le conduisait au supplice, elle obtint de Notre Seigneur qu'il lui mît au cœur tant de contrition que, venant à prononcer avec un véritable repentir ces cinq paroles : « *Domine, propitius esto mihi peccatori* : Seigneur, soyez propice à ce pauvre pécheur », il mérita d'obtenir l'entier pardon de ses crimes et le salut éternel de son âme. (NICOLAIO LAGHI, trat. VI, c. LXXVIII.)

Pratique. — Vivre, en union avec Marie, de la vie ressuscitée que mène Jésus au Très Saint Sacrement.

Aspiration. — Salut, ô Marie ! urne d'or très pur, qui contenez la douceur même, Jésus-Hostie, la manne de nos âmes !



SEIZIÈME JOUR

Marie notre Mère au Cénacle.

I. — Notre belle part est d'honorer d'un culte tout particulier la vie de Marie au Cénacle, toute dévouée au service et à la gloire de l'adorable Eucharistie ; il faut que nous nous inspirions de son esprit et de son amour, pour rendre à notre divin Sauveur, présent parmi nous, un culte d'adoration plus agréable et plus parfait, en union avec celui que lui rendait sa très sainte Mère. Car, pour devenir de bons serviteurs de l'Eucharistie, il faut être des enfants dociles et dévoués de Marie. Ce

n'est pas un vain titre que Jésus sur la croix nous a donné sur le cœur de sa Mère ; par ce testament d'amour, nous prenons sa place dans le cœur de Marie : cette bonne Mère nous aime désormais comme ses véritables enfants.

Inspirez-vous donc de l'esprit de Marie ; son esprit est le même que celui de Jésus ; elle l'a pris à sa source divine : elle est pleine de sa grâce, afin de vous la communiquer ; elle est la seule vraie et parfaite copie de ses vertus ; elle a travaillé pendant trente-trois ans, ayant devant les yeux l'original divin. Elle a tous les secrets de l'amour du Sauveur pour les hommes ; elle partage son immense amour pour nous. Oh ! comme Marie nous aime avec tendresse et dévouement ! Elle nous aime comme une Mère si bonne et si puissante peut le faire.

II. — Sa grande mission est de former Jésus en nous ; c'est la mission qu'il lui donne au Calvaire.

Alors que Marie eût voulu mourir avec Jésus au pied de la Croix ; alors que la flamme d'amour de son cœur virginal entourait le corps de son divin Fils, Notre-Seigneur semble lui dire, en lui confiant saint Jean : « Par mon sacrifice, je deviens sauveur et Père de la grande famille humaine ; mais il faut une mère à ces pauvres enfants si jeunes encore ; soyez leur Mère, ô femme forte ; aimez-les comme vous m'avez aimé, comme je les aime ; c'est par amour pour eux que je me suis fait

homme. et que mon Père céleste vous a faite ma Mère ; c'est pour eux que je donne mon sang et ma vie. Je les aime plus que moi-même, et je transporte sur eux tous les droits que j'ai à votre amour maternel ; tout ce que vous ferez pour eux, sera fait pour moi ; je vous remets entre les mains le fruit de ma Rédemption, le salut des hommes, le soin de mon Eglise, le service de mon Sacrement d'amour. Formez-moi de vrais adorateurs en esprit et en vérité ; qu'ils m'adorent comme vous m'avez adoré ; qu'ils me servent comme vous m'avez servi ; qu'ils m'aiment comme vous m'avez aimé ! »

Ce fut là le dernier legs de Jésus, signé de son sang et ratifié par le Cœur de Marie, sa divine Mère.

Elle était montée avec Jésus sur le Calvaire, pour y mourir avec lui ; elle en redescend avec le disciple son fils d'adoption, avec les saintes femmes ses filles, et vient au Cénacle de l'Eucharistie pour y commencer sa maternité chrétienne au pied du divin Sacrement.

Et c'est elle qui formera à Jésus-Eucharistie sa cour d'honneur ; c'est elle qui lui formera des serviteurs.

Oh ! n'en doutez pas, si vous êtes entrés au Cénacle, si vous avez le bonheur de connaître, d'aimer et de servir le Très Saint Sacrement, c'est à Marie que vous le devez ; c'est elle qui vous a demandés au Père céleste pour la garde d'amour du Dieu de l'Eucharistie ; c'est elle qui vous a conservés purs au milieu du monde ;

elle qui vous a conduits comme par la main au pied du trône eucharistique.

Oh ! remerciez-la bien cette bonne Mère ! vous lui devez toutes les grâces de votre vie, et la plus grande de toutes, celle d'aimer et de servir, en lui consacrant votre vie tout entière, le Roi des rois sur son trône d'amour !

Elle est ma Mère.

On sait quel tendre amour saint Stanislas Kostka avait voué à la très sainte Vierge. Quand on lui demandait la raison de son affection si vive, il répondait, le regard en feu, la voix émue : « Elle est ma Mère ! » Or, avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il tomba gravement malade ; et, étant logé chez des hérétiques, il ne pouvait recevoir le Saint Sacrement. C'était à son cœur plein d'amour pour l'Eucharistie un tourment plus cruel que la maladie même qui minait son corps. Il eut recours à sainte Barbe, patronne des agonisants, et sa prière ne tarda pas d'être exaucée. Cette sainte, lui apparaissant environnée d'anges, lui apporta elle-même l'objet de ses désirs, la sainte communion. Mais Marie veillait sur cet enfant privilégié de son cœur : elle voulut lui manifester sous une forme sensible quel était Celui qu'il venait de recevoir sous les voiles du Sacrement. Elle se montra donc à lui tenant son très cher Jésus dans ses bras ; puis elle mit ce trésor inestimable sur son lit. On ne peut concevoir l'ardeur, le respect, la tendresse et la consolation que ressentit le saint jeune homme en voyant son lit orné d'une fleur si précieuse. Sa maladie commença dès ce moment à baisser ; et elle le laissa, au bout de peu de temps, parfaitement

guéri. ne pouvant résister au contact de l'Auteur de la vie. (*Vie des saints*. 15 août.)

Pratique. — Rendre à Notre-Dame du Très Saint Sacrement les respects, les devoirs et l'amour d'un véritable enfant.

Aspiration. — C'est vous, ô Marie tout aimable ! qui nourrissez vos enfants du Pain de l'immortalité.

DIX-SEPTIÈME JOUR

Marie notre Maîtresse au Cénacle.

I. — « Disciple, voici votre Mère. » Quand Marie entendit de la bouche de Jésus cette parole si consolante pour nous, elle eût dû mourir de douleur. Eh quoi ! le disciple à la place du Maître, Jean à la place de Jésus, la créature à la place du Fils de Dieu ! Mais cette divine Mère accepte par amour cette substitution ; elle nous couvre du sang et des mérites de Jésus et nous aime d'un amour sans bornes, au point d'être heureuse de rester vingt-quatre ans encore ici-bas pour nous allaiter de son amour et de ses grâces incomparables, malgré le désir immense qu'elle a d'être unie au plus tôt à son Fils dans la gloire.

La mission de Marie sera de faire notre

éducation chrétienne. Jésus a acquis tous les trésors de la grâce : Marie n'aura qu'à y puiser, qu'à distribuer le Pain qu'il nous laisse, à faire suivre la loi qu'il nous a dictée. Jésus ne peut demeurer parmi nous dans son état glorieux, nous aurions peur de lui ; il reste bien au Sacrement, mais son amour l'y prive de toute action extérieure et l'enchaîne pour le rendre plus aimable, plus accessible à tous. Mais voici notre Mère qui est la sienne aussi ; elle a le secret de son cœur et de sa vie : elle va abaisser les vertus de Jésus jusqu'à nous, nous les montrer sous cet aspect aimable et facile à imiter que sait seul présenter une mère : si j'osais dire, elle va *materniser* Jésus, le rendre aussi doux, aussi facile à aborder et à imiter que l'est une mère à son petit enfant.

Oh ! que les paroles de Jésus seront belles et touchantes, répétées par la bouche de Marie ! Comme ces vertus, si sublimes en elles-mêmes, vont devenir aimables et faciles à imiter, appliquées par Marie ! Comme Jésus sera beau, aimable, peint par Marie ! Que l'éducation sera facile sous une si bonne maîtresse !

II. — Elle concevra, formera et perfectionnera Jésus en nous. — Elle conçoit Jésus en nous, elle nous le donne. Le Père lui a remis son Fils pour nous le transmettre : le monde était indigne de recevoir le Verbe directement de Dieu : Marie a été notre médiatrice en l'Incarnation ; elle continue cette fonction : personne ne vient à la connaissance de Jésus-

Christ et n'embrasse sa loi sainte, personne n'obtient la foi qui sauve que par les prières de Marie : sa mission, et elle y est fidèle, est de donner Jésus ; il faut le recevoir de ses mains, et c'est en vain qu'on le chercherait ailleurs. — De plus Jésus ne grandira en nous que par Marie : toutes les grâces de progrès spirituel ne nous viendront que par elle ; c'est sous sa direction maternelle à Nazareth qu'il a grandi : il veut que nous suivions la même loi ; aussi voyez dans le saint Evangile que toutes ses grâces principales il les fait par Marie, avec elle : il sanctifie par elle saint Jean-Baptiste ; il glorifie son Père et se fait notre modèle à Nazareth, sous ses yeux ; il affermit, à sa prière, la foi de ses disciples à Cana ; enfin sur la croix il la charge solennellement de notre formation. — C'est par Marie enfin qu'il se perfectionnera en nous. La perfection de Jésus en nous est l'œuvre propre du Saint-Esprit ; mais de même que cet Esprit d'amour voulut faire son chef-d'œuvre, l'humanité sainte de Jésus avec Marie, de même encore, pour établir en nous la parfaite ressemblance du Sauveur, pour nous transformer en d'autres Jésus-Christ, il demande la coopération de Marie. Plus il trouve Marie dans une âme, plus il opère puissamment : demandez à toutes ces saintes âmes en qui règne souverainement l'amour de Jésus, où elles l'ont puisé : elles vous répondront que c'est en Marie. N'est-elle pas le secret de l'esprit de Jésus ? Elle en a la plénitude : elle est la

parfaite image du Sauveur, comme le Verbe est l'image accomplie du Père.

A elle de nous donner l'esprit de famille : pour cela elle prend toutes les qualités de Jésus, toutes ses vertus, et les faisant passer à travers son cœur maternel elle nous les rend plus suaves et plus faciles et nous encourage à les imiter. Par l'amour de Marie nous allons jusqu'à la sainteté de Jésus ; en vivant de la sainteté de Marie, nous vivons de la sainteté de Jésus.

III. — Qu'il serait beau de rechercher comment elle apprivoise l'enfant avec l'idée de Jésus ; comment elle rend le jeune homme généreux pour Jésus ; comment elle l'a amené, l'a disposé à la première Communion, et le prépare à un choix de vie convenable et saint ! Cette éducation du jeune homme par Marie a une influence permanente sur toute la vie ; faite par le sentiment si doux, si enchanteur de son amour et de sa piété, elle laisse une impression que le désordre même n'efface pas, une habitude de respect, même d'amour pour elle qui dure jusque dans l'oubli de Dieu. La grande et douce figure de Marie nous accompagne partout dans la vie. Heureux qui a reçu d'elle cette première éducation ; Marie sera pour lui un levier pour sortir du mal ; son nom produira toujours dans son cœur une vibration d'amour !

C'est Marie encore qui fait l'éducation de la vierge chrétienne ; qui dès l'enfance lui inspire

sa piété, son amour pour Jésus : elle blesse son cœur d'un noble feu ; elle y excite une divine ambition : elle lui montre son lis immaculé, lui en fait une couronne ; et la pressant sur son sein, et la baisant d'un chaste et maternel baiser, elle lui dit : O ma fille, sois un lis, sois l'épouse de mon divin Fils ; donne-lui ton cœur et reçois son anneau virginal : regarde ma couronne, hérite de mon amour pour la virginité, et sois doublement ma fille !

Ainsi Marie forme les vierges, les garde et les défend : *Adducentur virgines post eam* ; Marie est leur reine.

Voilà l'éducation de Marie : elle rend la piété douce et facile. Ce qu'elle fit aux premiers jours de l'Eglise, elle le continue. Comme nous, les apôtres avaient l'Eucharistie ; mais la première éducation ne se fait pas par le père : une éducation qui a manqué des tendresses maternelles s'en ressent toujours. La sainteté formée par Jésus seul est plus austère : celle que forment Jésus et Marie est plus aimable : témoin saint Jean et saint Paul. Que Marie nous mène à Jésus, qu'elle nous le fasse connaître et aimer comme elle le connut et l'aima : en cela est la sainteté et le bonheur !

Marie aime Jésus en nous.

C'est surtout quand nous possédons Notre-Seigneur dans notre cœur que Marie nous entoure de sa plus maternelle tendresse, parce qu'elle voit alors en nous son très cher Fils.

Sainte Opportune, abbesse, étant sur le point de mourir, demanda le Corps sacré de Notre-Seigneur : et telle fut sa dévotion à le recevoir, que non seulement Jésus lui témoigna les plus grandes marques d'amour, mais qu'elle vit encore Marie descendre près de son lit, et la consoler et la soutenir dans ce dernier combat. La bonne abbesse lui recommanda avec instance ses filles et les intérêts de son monastère. Mettant ensuite les bras hors du lit et les étendant vers Marie comme pour l'embrasser, elle remit entre ses mains son âme avec son dernier soupir. (NICOLAÛ LAGHI, trat. II, c. XLVII.)

Pratique. — Priez Marie pour que tous les agonisants reçoivent le saint Viatique.

Aspiration. — Salut, ô Marie ! nuée céleste qui répandez l'Eucharistie sur le monde comme une bienfaisante rosée !

DIX-HUITIÈME JOUR

La Vierge Marie au Cénacle.

Suivons notre Mère au Cénacle, écoutons les leçons qu'elle nous donne ; elle les reçoit de son divin Fils, avec qui elle converse jour et nuit : elle est l'écho fidèle et aimable de son cœur et de son amour. Aimons tendrement Marie ; travaillons sous son regard, prions avec elle ; soyons pour elle des enfants tendre-

ment dévoués ; par là nous honorerons Jésus, qui nous l'a donnée pour notre Mère, afin qu'elle nous élève en son amour et en sa propre vie.

Mettez-vous donc bien sous la direction de Marie ; prenez sa pensée, parlez sa parole, imitez son maintien, faites ses actions, dites son amour, partagez ses souffrances : et tout, en elle, vous dira Jésus, le plus grand service de Jésus, la plus grande gloire de Dieu !

Honorez en Marie, au pied de l'Eucharistie, tous les mystères de sa vie : tous n'étaient que des stations qui la menaient au Cénacle.

Trouvez dans sa vie au Cénacle le modèle et la consolation de votre vie. Il est vrai qu'au Cénacle, cette auguste Reine est à genoux comme adoratrice et servante du Saint Sacrement ; mettez-vous à genoux à côté de votre Mère, vous adorerez et vous prierez avec elle, et vous continuerez ainsi sa vie eucharistique sur la terre.

Quand vous irez à la sainte communion, vous vous revêtirez des vertus, des mérites de Marie votre mère et vous communiez avec sa foi et avec son cœur. Oh ! comme Jésus sera heureux de retrouver en vous l'image, la reproduction de son aimable et si sainte Mère !

Quand vous travaillerez pour le culte eucharistique, vous vous unirez à l'intention et à la joie de Marie travaillant pour Jésus sacramentel, et vous serez heureux !

Oh ! comme Marie vous aimera si vous servez bien son Jésus ! Comme elle vous protégera

si vous ne travaillez que pour la gloire de Jésus ! Comme elle vous enrichira si vous ne vivez que de l'amour de Jésus ! Vous la rendrez plus Mère encore, puisque vous la mettrez plus parfaitement dans sa grâce et dans sa mission de Mère des adorateurs de Jésus.

Mais soyez modestes comme elle ; rappelez-vous sa modestie devant l'ange, et méditez avec quelle modestie elle servait son Fils au Sacrement.

Soyez purs comme elle ; rappelez-vous qu'elle eût refusé même la gloire de la maternité divine pour garder la fleur de sa virginité,

Soyez humbles comme elle, toute perdue en son néant, et toute livrée à la grâce de Dieu.

Soyez aimables et doux comme elle ; Marie était la douce expression du Cœur de Jésus.

Soyez dévoués comme elle : Marie aima jusqu'au Calvaire ; elle aima jusqu'à la mort, c'est sur le Calvaire qu'elle devint mère d'amour ; c'est là que vous deviendrez de vrais adorateurs, dignes du Cénacle, dignes de Marie et de Jésus !

L'image et la réalité.

Il n'est pas douteux que le respect que l'on témoigne aux images de Notre-Seigneur, et le soin que l'on met à les orner, ne soient très agréables à Marie, et cette dévotion a souvent été récompensée par des prodiges. Cependant les figures, parce qu'elles se voient, ne doivent pas nous faire oublier

l'adorable réalité, qui ne se montre qu'à la foi d'un cœur aimant.

La vénérable servante de Dieu Thérèse Mexia, de l'Ordre de Saint-Dominique, avait une très grande dévotion à une statue de l'Enfant-Jésus porté dans les bras de sa Mère : elle la parait de fleurs, elle la revêtait d'étoffes précieuses et l'entourait de toutes les attentions que lui suggérait son tendre amour. Or voici la merveilleuse leçon que la sainte Vierge lui donna. Un jour que, présentant à l'Enfant-Jésus une robe travaillée avec grand soin, elle lui disait : « Venez, mon bien-aimé, recevez cette robe que vous offre votre indigne servante », l'Enfant quitta les bras de sa Mère et descendit sur l'autel pour se rendre aux désirs de Thérèse. Celle-ci le revêt de sa belle robe sans s'occuper aucunement de l'autel et du Tabernacle où résidait en personne Notre-Seigneur. Mais une voix se fait entendre qui lui dit : « Thérèse, tu es tout occupée de l'image. D'où vient que tu oublies le réel et le vivant ? »

La sainte fille comprit la leçon : et, sans cesser de s'occuper de sa chère statue de l'Enfant-Dieu, elle consacra ses soins à orner l'autel et le Tabernacle eucharistique : elle parvint même à recueillir, à force de soins, assez d'or et d'argent pour faire confectionner un des plus riches et des plus beaux tabernacles qui se voient en Espagne.

Pratique. — Travailler avec zèle à l'ornementation des autels eucharistiques, surtout pour les églises pauvres.

Aspiration. — Le Seigneur, ô Marie ! vous a ornée comme le Tabernacle de son choix, et Jésus-Hostie a fait ses délices de demeurer en vous !

DIX-NEUVIÈME JOUR

La vie d'adoration en union avec Marie.

I. — En considérant attentivement les raisons qui ont amené Notre-Seigneur à nous laisser sa Mère et à se séparer d'elle, il me semble qu'il l'a fait parce qu'il se défiait de notre faiblesse et de notre inconstance. Notre-Seigneur redoutait que les hommes, ne sachant comment le trouver et l'adorer en son Sacrement, ne se rebutassent et ne l'oubliassent : l'enfant, vous le savez, ne cherche pas longtemps ; s'il ne trouve aussitôt ce qu'il souhaite, il change de désir et court à autre chose. C'est ce que Notre-Seigneur craignait de nous. Aussi nous laisse-t-il sa Mère, qui aura la mission de nous prendre par la main, pour nous conduire à son Tabernacle. La sainte Vierge devient donc notre mère pour l'Eucharistie ; elle est chargée de nous faire trouver notre Pain de vie, de nous le faire apprécier et désirer ; elle reçoit mission de nous former à l'adoration. Elle réunit à Jérusalem une pieuse communauté de femmes ; elle se tient au milieu d'elles, distribuant à chacune son trésor et sa grâce d'amour. Son action s'étendait aux disciples, aux premiers fidèles ; comme une vraie mère elle élevait ses

enfants, les formait à la vertu et à leurs devoirs d'état. Ce que Marie fit alors elle le fera encore pour nous; elle nous instruira, nous montrant Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, nous faisant part de sa piété pour lui, de son dévouement à son service; car tout ce qu'une mère est à ses enfants; c'est pour eux qu'elle amasse. Marie est mère, elle fera donc notre éducation. Quand l'enfant se dérange de son travail, la mère est là pour le rappeler au devoir; s'il est malade, elle le soigne; elle ne quitte pas son enfant; il faut qu'elle remplisse sa mission d'éducatrice. C'est donc Marie qui vous formera; elle vous inspirera sa manière d'adorer; elle fera votre adoration en vous; elle seule peut vous inspirer la vraie, la bonne adoration; il n'y a qu'un cœur de mère qui puisse bien se faire comprendre à son enfant. Il faut que la sainte Vierge vous dise: Venez adorer avec moi. Notre-Seigneur a mis Marie sur notre chemin, pour être le trait d'union entre lui et nous. Marie fait la première attraction vers Jésus. L'enfant va d'abord à la mère par instinct; la mère le conduit ensuite à son père; mais il ne court pas de lui-même vers son père; il suit d'abord sa mère. Notre-Seigneur nous a donc donné Marie pour mère, afin qu'elle soit pour nous un premier centre d'attraction facile; avant de connaître l'Eucharistie nous connaissions déjà le nom de notre Mère, nous l'aimions déjà. Marie nous a attirés à elle; elle nous a formés aux vertus nécessaires à la vie eucharistique; il faut qu'il en

soit ainsi ; et il est évident pour moi qu'il n'y aura de bonnes vocations au Saint Sacrement, de vraie dévotion à l'Eucharistie que celles qu'aura formées Marie. Non, non ; l'enfant ne se forme que dans les bras de sa mère et sur son sein. Il faut que toutes les vocations passent par les mains de Marie pour être agréables au Cœur de Notre-Seigneur.

II. — Etudiez votre vie passée. N'aviez-vous pas une grande dévotion à la sainte Vierge avant de vous dévouer à l'Eucharistie ? Vous soupiriez après sa pureté, son amour ; sans connaître la vie eucharistique de Marie, vous disiez : Oh ! si j'avais ses vertus pour servir Jésus ! — C'était là une première attraction. Vous faisiez comme le petit enfant ; quand il ne peut prendre sa mère par la main, il saisit son tablier, le bas de sa robe ; s'il se sépare d'elle un instant, il se croit perdu. Une mère est un centre ; elle est toujours un centre ; on a besoin de vivre avec elle, de demeurer avec elle. La sainte Vierge n'est pas comme les saints, qui donnent certaines grâces en passant ; elle donne toutes les grâces : on a toujours besoin d'elle. C'est la mère encore qui dicte à l'enfant la parole qui plaît au père ; elle qui compose le compliment que récitera l'enfant ; elle qui prépare le festin selon le goût préféré du père. — Voyez-vous où je veux en venir ? Je veux vous dire : Adorez Notre-Seigneur en la société de la sainte Vierge. Je ne dis pas : Demeurez en elle : non, Jésus est

là devant vous pour que vous vous adressiez directement à lui; mais faites-le avec Marie; vivez avec elle, vivez chez elle; puisque Notre-Seigneur vous l'a donnée comme directrice, n'adorez jamais sans elle. Dites-lui : Bonne Mère, accompagnez-moi; une mère accompagne toujours son enfant; sans vous je ne saurais rien dire.

Figurez-vous Marie à genoux au Cénacle; voyez-la adorant son Fils caché dans l'Eucharistie; oh! que ce qu'elle lui disait lui était agréable! Qu'elle savait bien toucher le cœur de son Fils! Mettez-vous donc à genoux à côté de Marie; ne cherchez pas à marcher tout seul; ne marchez pas devant; mais tenez-vous à côté de Marie, ne faisant avec elle qu'une même adoration, présentant un même hommage. O Jésus. je ne sais pas adorer, moi; mais je vous offre les paroles, les élans du cœur de votre Mère, qui est la mienne aussi; je ne sais pas adorer; mais je vous répéterai son adoration pour les pécheurs, pour la conversion du monde et tous les besoins de l'Eglise.

Et vous réjouirez le cœur de Marie; elle vous montrera à Jésus, lui disant : Voyez, ô mon Fils, comme je revis en cette âme; comme je vous adore encore en elle et par elle.

Oh! oui, si quelqu'un doit honorer, aimer et servir Marie, c'est bien celui qui fait profession de vivre pour l'Eucharistie; il a besoin de Marie pour adorer; il faut qu'il ne fasse qu'un avec elle dans son adoration.

Ah ! laissez la sainte Vierge gouverner votre vie ; laissez-la vous mener à Jésus ! Elle ne veut qu'une chose, la gloire de son divin Fils et votre bonheur !

Marie encourage à communier.

La sainte Vierge est si désireuse que nous recevions souvent son divin Fils, source de tout bien et de toute grâce, qu'elle voulut elle-même exhorter à communier un bon religieux qu'une crainte exagérée de sa bassesse éloignait du divin banquet. Ce bon Frère se préparait à recevoir le Sacrement de vie, en assistant dévotement à la Messe, lorsqu'il aperçut dans les mains du prêtre, au lieu de l'Hostie, Jésus comme attaché à la croix et répandant par la plaie des pieds une grande abondance de sang. Il en fut si effrayé qu'il n'osa approcher de la sainte Table. La Messe achevée, il demeurait en prière sous le coup de sa frayeur, et l'immaculée Vierge Marie lui apparut et lui demanda pourquoi il n'avait pas reçu le Corps de son très cher Fils. — Le bon Frère répondit qu'il s'en était jugé indigne. — « Mais quand donc, reprit la Mère de Dieu, seras-tu digne de recevoir un tel Sacrement ? Prie mon Fils de te rendre lui-même comme il te veut, et à l'avenir ne t'abstiens plus jamais de communier de ton propre mouvement. » (NICOLAO LAGHI, trat. III, c. I.)

Pratique. — Se préparer, autant que possible, à la communion par l'assistance à la sainte Messe.

Aspiration. — Le divin Passereau du Tabernacle a trouvé en vous son nid, ô bienheureuse Vierge ! et il y est demeuré avec amour.

VINGTIÈME JOUR

Adoration de foi et de respect de Marie.

I. — Qu'il y aurait de choses à dire sur la vie d'adoration de Marie au Cénacle ! Vingt-quatre ans passés dans ce saint lieu où Jésus institua l'Eucharistie, où il avait fixé son premier Tabernacle ! Marie était tout occupée à l'adorer, à l'honorer dans sa vie eucharistique ; elle passait la plus grande partie des jours et des nuits au pied de ce divin Tabernacle ; là était son Jésus, son Fils et son Dieu !

Quand elle partait de sa pauvre cellule pour se rendre à l'oratoire du Cénacle, elle commençait déjà son adoration ; elle marchait recueillie, les yeux baissés, d'un pas grave et modeste ; elle se préparait ainsi à se présenter au Dieu de l'Eucharistie.

Arrivée devant le Tabernacle, elle se prosternait avec une grande dévotion et un profond respect, puis composait ses sens dans un simple et pieux recueillement : le corps droit, les mains jointes ou croisées sur la poitrine ; ou bien, quand elle était seule, les élevant suppliantes vers le Tabernacle : ses yeux y étaient le plus souvent fixés...

II. — Marie adorait ensuite avec la foi la plus soumise ; elle adorait son Fils caché, voilé sous une forme étrangère ; mais son amour passait à travers le nuage et allait jusqu'aux pieds sacrés de Jésus, qu'elle vénérât avec le plus tendre respect ; jusqu'à ses mains saintes et vénérables, qui avaient consacré et porté le Pain de vie ; elle bénissait la bouche sacrée qui avait prononcé ces paroles adorables : « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang. » Elle adorait ce Cœur tout embrasé d'amour, d'où était sortie la sainte Eucharistie ; Marie eût voulu s'abîmer, s'anéantir devant cette divine Majesté anéantie au Sacrement, afin de lui rendre tout l'honneur et tous les hommages qui lui sont dus.

III. — L'adoration de Marie était profonde, intérieure, intime. C'était le don d'elle-même. Elle s'offrait tout entière au service d'amour du Dieu de l'Eucharistie : car l'amour ne pose ni conditions ni réserves ; il ne pense plus à soi, ne vit plus pour soi ; il est étranger à lui-même, et ne vit que pour le Dieu qu'il aime. Tout en Marie allait vers le Saint Sacrement comme vers son centre et sa fin. Un courant de grâce et d'amour s'établissait entre le Cœur de Jésus-Hostie et le cœur de Marie adoratrice : c'étaient deux flammes qui se perdaient en une seule ; Dieu fut alors parfaitement adoré par sa créature !

IV. — Qu'à l'exemple de Marie, l'adorateur

se mette à genoux avec le respect le plus profond ; qu'il se recueille comme Marie, se mette en esprit à côté d'elle pour adorer ; qu'il vienne devant Notre-Seigneur avec cette modestie, ce recueillement intérieur et extérieur qui prépare merveilleusement l'âme à l'office angélique de l'adoration.

Qu'il adore Jésus sous les voiles eucharistiques qui dérobent à ses yeux son humanité sainte, avec la foi de Marie et de la sainte Eglise, ces deux mères que le Sauveur lui a données dans son amour ; qu'il adore son Dieu comme s'il le voyait, l'entendait ; car la foi vive voit, entend, touche avec plus de certitude que les sens eux-mêmes.

Belle leçon de respect donnée par Marie.

Sainte Véronique, religieuse de Sainte-Marthe de Milan, très dévote au Saint Sacrement, fut, le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, en 1489, ravie en esprit dans le ciel au moment où l'on faisait la procession dans son couvent. L'ange du Seigneur lui révéla comment, en ce séjour de gloire, on célébrait merveilleusement cette belle fête. Il lui dit, entre autres choses admirables, que ce jour-là tous les Esprits célestes, revêtus d'ornements blancs et rouges d'un éclat incomparable, entouraient le trône de l'Agneau : les uns chantaient des cantiques ravissants ; les autres faisaient monter vers lui la fumée d'un encens exquis dans des encensoirs d'or. Au milieu d'eux se tenait la glorieuse Vierge Marie. Tous les Saints vinrent deux à deux se prosterner trois fois devant le Christ-Jésus et lui rendre leurs hommages. Pendant ce temps, Marie s'était assise à la

droite de son Fils, sur un siège que lui présenta saint Jean-Baptiste. Après que Jésus-Christ eut été adoré par tous les Esprits bienheureux, ils se formèrent en couronne autour de son trône ; et alors la sainte Vierge vint à son tour devant lui, et, se prosternant par trois fois, elle l'adora profondément. Mais voici la belle leçon de respect qu'elle nous donne : lorsqu'elle se fut relevée pour se retirer, elle le fit sans tourner le dos au très majestueux Sauveur son Fils ; nous enseignant par là avec quel respect nous devons agir quand nous sommes en son auguste présence. (NICOLAÛ LAGHI, trat. III. c. xxx.)

Pratique. — Nous tenir avec un souverain respect en présence du Saint Sacrement.

Aspiration. — O Marie ! qui avez servi le Dieu de l'Eucharistie, soyez notre divine maîtresse en cet aimable service !

VINGT-UNIÈME JOUR

Adoration d'action de grâces de Marie.

I. — A l'acte de foi humble et simple, à l'adoration par l'anéantissement d'elle-même, Marie ajoutait l'action de grâces. Après être demeurée abîmée dans le sentiment de la grandeur et de la majesté divines, qui sont voilées sous le Sacrement, elle levait la tête vers ce thabor de l'amour, pour en contempler

la beauté et en savourer la bonté ineffable ; Marie rendait grâces à Jésus de son amour dans le don de l'Eucharistie, acte souverain de sa bonté infinie. Son action de grâces était parfaite, parce qu'elle connaissait la grandeur de ce don.

Oh ! qu'elle fut heureuse, Marie, quand, avant la Cène, Jésus lui révéla que l'heure du triomphe de son amour avait sonné ; qu'il allait instituer son adorable Sacrement, par lequel, se perpétuant et se survivant parmi nous, chaque fidèle pourrait partager le bonheur de Marie, le recevoir comme elle en son corps ; le voir en quelque sorte, et, dans son état sacramentel, jouir de toutes les grâces et retrouver les mystères de sa vie mortelle ! « Après ce don, dans lequel j'épuise ma puissance, je n'ai plus rien à donner à l'homme que le ciel. »

A cette heureuse nouvelle, Marie s'était prosternée aux pieds de Jésus, adorant dans l'effusion de la reconnaissance cet amour trop grand pour les hommes, trop grand pour elle, son indigne servante ; elle s'était offerte pour le servir en son adorable Sacrement ; elle avait consenti à voir retarder l'heure de sa récompense, afin de rester adoratrice sur la terre, chargée de garder, de servir l'Eucharistie, heureuse de mourir au pied du divin Tabernacle.

II. — Or, dans ses adorations au Cénacle, Marie renouvelait chaque jour cette action de grâces : « Que vous êtes bon, ô mon Sauveur !

s'écriait-elle ; que vous êtes bon, mon Seigneur et mon Fils ! Comment avez-vous pu aimer l'homme jusqu'à ce point : lui donner plus qu'il ne peut recevoir ; l'aimer plus qu'il ne peut le reconnaître ; inventer ce que jamais son cœur ne pourra comprendre ? Pour l'amour de lui, vous épuisez votre puissance et les trésors de votre Cœur ! »

Et alors Marie rendait grâces à chacune des puissances de l'âme de Jésus ; à chacun des membres du Sauveur qui avaient coopéré à l'institution de l'Eucharistie ; elle leur offrait toutes les flammes d'amour qui dévoraient son Cœur.

Oh ! que Jésus dut recevoir avec bonheur et complaisance ces premiers hommages de sa sainte Mère, les premiers qui fussent rendus à son Sacrement !

Oh ! que son cœur dut se réjouir d'avoir laissé à Marie, pour sa consolation, sa présence sacramentelle ! — Pour Marie seule, Jésus eût institué l'Eucharistie ! Et que cela ne nous étonne pas : les adorations, les actions de grâces de Marie avaient plus de prix aux yeux de Jésus que les hommages réunis de tous les saints.

L'action de grâces de Marie était encore très agréable à Jésus, parce que la reconnaissance, la gratitude est ce qui lui plaît par-dessus tout ; il n'attend que cela de nous : adorer par l'action de grâces, c'est bien adorer ; c'est reconnaître le premier de ses attributs, celui surtout qu'il est venu ici-bas manifester : la

bonté ; arrêtons-nous-y longtemps quand nous sommes à ses pieds.

Remercions par Marie ; un enfant reçoit, mais sa mère remercie pour lui ; confondue avec celle de Marie, notre action de grâces sera parfaite et bien reçue du Cœur de Jésus.

Un prêtre merveilleusement assisté par Marie.

Si c'est une chose merveilleuse de voir les anges rendre hommage au saint sacrifice de la Messe, quels seraient nos sentiments s'il nous était donné de voir la Reine des anges elle-même témoigner à cet auguste Mystère une révérence admirable ? — Marie a souvent apparu assistant à la Messe ; voici un fait qui est moins connu :

Un vénérable prêtre célébrant un jour la sainte Messe, le clerc qui le servait, après lui avoir présenté l'eau et le vin à l'Offertoire, rentra à la sacristie pour quelques instants, croyant bien être revenu à temps pour la Préface. Mais il n'arriva pas assez tôt. Le prêtre, qui ne s'était pas aperçu de son absence, commença la Préface, et, à la grande stupéfaction des assistants, la statue de la Vierge, placée au-dessus du Tabernacle, répondit d'une voix claire et sonore : *Amen* ; — *Et cum spiritu tuo* ; — *Habemus ad Dominum*, et le reste. — Le bon prêtre fut tellement surpris d'entendre ces réponses, qu'il eut grand'peine à continuer le sacrifice.

Aussi peut-on trouver au ciel et sur la terre un servent de Messe dont la sainteté approche de la dignité de Celle qui voulut bien témoigner ainsi son respect et sa vénération pour le sublime Mystère de l'autel ?

Pratique. — Prier sans cesse Marie pour les élèves des séminaires, les petits servants de paroisse

et tous les gens d'Eglise, afin qu'ils s'acquittent avec piété et révérence de leurs saintes fonctions.

Aspiration. — O Marie! nous vous bénissons, vous la parfaite servante de Jésus-Eucharistie!

VINGT-DEUXIÈME JOUR

Contemplation eucharistique de Marie.

I. — La contemplation suit naturellement l'adoration et l'action de grâces; et en même temps elle les alimente et les perfectionne. La contemplation eucharistique, c'est le regard que l'âme fixe sur Jésus sacramentel pour connaître en détail ses perfections, voir sa bonté dans l'institution de l'Eucharistie, en étudier les motifs, en examiner les sacrifices, en peser le don et en apprécier l'amour.

Le premier fruit de la contemplation eucharistique est de fixer, de recueillir l'âme en Notre-Seigneur, en lui découvrant le mystère de ses perfections et l'amour du don ineffable de l'Eucharistie; cette vue réfléchie et arrêtée sur l'amour excessif de Jésus préparant, instituant et perpétuant le Sacrement adorable, produit en nous l'admiration d'abord, puis la louange, puis l'expansion de l'amour; l'âme sort d'elle-même, pour s'unir, se coller à l'objet

divin de sa contemplation. D'où il résulte que la contemplation est la partie essentielle de l'adoration : elle en est le foyer.

II. — Or, Marie était devant l'Eucharistie, dans une contemplation qu'aucune langue humaine ni angélique ne saurait exprimer : Jésus-Christ seul, qui en était l'objet, en connut le prix. Marie avait la plus haute connaissance de l'amour que Jésus avait montré en instituant l'Eucharistie ; elle savait les combats qu'il avait eu à soutenir en son cœur, et les sacrifices qu'exigeait de lui l'établissement de ce Sacrement : combats de son amour contre l'incrédulité et l'indifférence de la plupart des hommes ; combats de sa sainteté contre les impiétés, les blasphèmes et les sacrilèges dont son Eucharistie serait l'objet, non seulement de la part des hérétiques, mais de la part de ses amis eux-mêmes ; combats de sa bonté contre l'ingratitude des chrétiens qui négligeraient de le recevoir dans la communion, refusant par là ses meilleures grâces, ses invitations les plus tendres. Mais l'amour de Jésus triompha de tous ces obstacles : J'aimerai les hommes quand même, et leur malice ne pourra pas décourager ni vaincre ma bonté !

Marie avait suivi ces combats ; elle avait partagé ces sacrifices, elle en vit la victoire ; elle les faisait revivre dans son adoration ; elle les rappelait au Sauveur et exaltait l'amour qui l'avait rendu vainqueur.

III. — Pour apprécier le don de l'Eucharistie, un adorateur doit, comme Marie et avec elle, remonter à sa source, aux sacrifices qu'il a demandés à l'amour de Notre-Seigneur. Si l'amour est beau sur le Calvaire, il est encore plus beau au Cénacle et sur l'autel : c'est l'amour toujours immolé. La vue de ces combats et de cette victoire dira à l'adorateur ce qu'il doit en retour à un Dieu si bon. Et alors avec Marie, sa divine Mère, il s'offrira à Jésus-Eucharistie de tout son cœur, pour le bénir, le remercier de tant d'amour ; il se consacrera à honorer les divers états de Jésus sacramentel, en pratiquant, dans sa vie, les vertus que le Sauveur y continue et y glorifie d'une manière admirable. Il honorera cette humilité si profonde du Sauveur, qui va jusqu'à l'anéantir tout entier sous les saintes espèces ; cette abnégation de sa gloire et de sa puissance qui le rend le prisonnier de l'homme ; cette obéissance qui fait de lui le serviteur de tous. Il prendra Marie comme la Mère de la vie eucharistique, pour l'aider dans cette étude pratique : il l'aimera et se confiera à elle comme à la *Mère des adorateurs*, qui est le titre le plus cher à son cœur et le plus glorieux à Jésus.

*Ce que vaut une Messe dite en l'honneur
de Marie.*

Une grande pécheresse avait conservé, au milieu de ses désordres, la coutume de réciter chaque jour un *Ave Maria* ; et un samedi elle fit dire une Messe

en son honneur, pour obtenir sa protection à l'heure de sa mort. Lorsque ce redoutable moment arriva, le démon se présente tout à coup, et, poussant des cris de rage, demande son âme. Mais Marie se souvenait de la Messe offerte en son honneur par la pauvre malheureuse : elle arrache des griffes du démon l'âme qu'il tenait déjà et qu'il se disposait à plonger avec lui dans l'abîme. « Ne sais-tu pas, monstre d'enfer, lui dit Marie, que cette âme m'a priée tous les jours, et qu'elle a fait dire, à tel jour, une Messe en mon honneur ? — C'est vrai, réplique le démon : mais quels crimes n'a-t-elle pas commis ! — Sache, lui dit Marie, que jamais celui qui se recommande à moi ne peut périr. » Et aussitôt le démon, foudroyé par cette réponse, s'enfuit en poussant des hurlements furieux ; et Marie, rayonnante de joie, emporta cette âme, sa glorieuse conquête, au Paradis. (LAGHI, c. LXXIX.)

Pratique. — Prier sans cesse Marie pour les intérêts de l'Eucharistie.

Aspiration. — O Marie, personne ne s'est approché de Jésus aussi intimement que vous !

VINGT-TROISIÈME JOUR

Adoration de propitiation de Marie.

I. — Marie adorait son très cher Fils dans sa qualité de *victime* perpétuelle, toujours immolée sur nos autels, demandant sans cesse

par sa mort grâce et miséricorde pour les pécheurs. Marie adorait le Sauveur sur ce nouveau calvaire où le crucifiait son amour : elle le présentait à Dieu pour le salut de sa nouvelle famille, et à la vue de Jésus en croix, avec ses plaies béantes, renouvelait en son âme le martyre de sa compassion. Il lui semblait voir encore à la sainte Messe son Jésus crucifié, répandant son sang à flots, au milieu des douleurs et des opprobres, abandonné des hommes et de son Père, et mourant dans l'acte suprême de son amour. Marie, adorant son Dieu présent sur l'autel par la consécration, versait d'abondantes larmes ; à la vue surtout des hommes qui ne faisaient aucun cas de ce sacrifice auguste et rendaient stérile ce mystère de leur Rédemption : à la vue encore de ceux qui osaient offenser, mépriser cette adorable Victime offerte sous leurs yeux et pour leur propre salut.

Marie aurait alors voulu offrir mille morts pour réparer tant d'outrages ; car les malheureux qui s'en rendaient coupables étaient ses enfants, ceux que lui avait confiés Jésus en mourant ! Pauvre Mère ! n'était-ce pas assez pour elle d'un Calvaire ? Pourquoi renouveler tous les jours ses douleurs et percer son cœur de ces nouveaux glaives d'impiété ? — Cependant, comme la meilleure des mères, au lieu de rejeter, de maudire les pécheurs, Marie prenait sur elle la dette de leurs crimes ; elle se faisait victime au pied de l'autel, demandant grâce et miséricorde pour ses enfants coupables.

II. — Marie adorait l'état de prisonnier que Jésus a pris en s'unissant inséparablement aux saintes espèces ; elle contemplait son corps glorieux, ses pieds, ses mains liés à leur immobilité matérielle ; sa langue sans parole, son âme sans expansion extérieure, son amour sans bras, sans ailes, mais lié, mais enchaîné et ne pouvant montrer à l'homme que ses aimables chaînes.

« O heureux liens qui retenez Jésus au milieu de nous, disait Marie, soyez bénis ! Vous êtes les chaînes de feu qui m'attachez à ce divin Tabernacle ! Silence de mon Dieu, que tu es éloquent sur mon cœur ! Membres sacrés de mon Sauveur, vous m'êtes plus chers encore que lorsque les clous vous fixaient à la croix ou que les plis du suaire vous entouraient : c'est l'amour qui vous lie ici, mais c'est pour toujours ; et cela afin que je puisse faire de Jésus mon bien, mon prisonnier d'amour, le compagnon de ma captivité ici-bas, le Dieu de mon cœur ! »

III. — Marie adorait l'état caché de la divinité et de l'humanité de Jésus en son Sacrement ; voilées afin que l'homme ne s'attachât pas à la gloire et à la beauté de son corps, mais allât librement jusqu'à la divinité du Verbe. Car Jésus ne se voile ainsi que pour spiritualiser la foi de l'homme, pour purifier son cœur, aiguillonner son amour et l'attirer vers l'infini, vers une beauté toujours croissante et toujours nouvelle.

Marie adorait donc Jésus voilé mais transparent par l'amour ; elle contemplant derrière le nuage la beauté de ce soleil, qui manifeste ses ardeurs par la lumière qu'il donne à notre esprit, et sa présence par sa douceur.

Marie honorait cette vie cachée de Jésus par une vie solitaire et retirée. Elle passait la plus grande partie de son temps en amende honorable pour les hommes ingrats. A la vue des anéantissements eucharistiques de Jésus, elle eût voulu elle aussi être anéantie, changée en une espèce sacramentelle, sans vie propre, et elle avait, en effet, perdu et transformé en Jésus sa vie naturelle, comme le pain se transforme en la substance de Jésus-Christ.

Aussi, voyant à ses pieds sa divine Mère, le Sauveur se consolait de l'abandon des hommes ; il aimait les sacrifices qu'il avait faits si généreusement, il préférait à sa gloire cet état d'anéantissement ; Marie, sa Mère et la mère de tous les adorateurs, le dédommageait de tout, et l'amour de Jésus trouvait une indicible satisfaction à recevoir sa prière et ses larmes répandues pour le salut du monde.

*Instruction de Marie sur le malheur
des mauvaises communions.*

Nous avons déjà rapporté quelques-unes des paroles que la sainte Vierge adressa à la vénérable Mère Marie de Jésus sur la communion. Voici ce qu'elle lui révéla un autre jour : « Si l'amour de Dieu envers le prochain eut en moi une telle force, jugez, ma fille, quelle devait être la véhémence de celui que je sentais pour le Seigneur lui-même

quand je le recevais à l'autel ! Je vous déclare ici un secret sur ce qui m'arriva la première fois que je le reçus de la main de saint Pierre : c'est que le Très-Haut laissa mon amour agir avec une telle violence, que mon cœur s'ouvrit réellement et donna lieu, comme je le souhaitais, à mon Fils consacré d'y entrer et d'y demeurer comme un roi sur son propre trône. Vous comprendrez par là, ma très chère fille, que si j'étais susceptible d'une douleur quelconque dans la gloire dont je jouis, ce qui m'en causerait une très sensible, ce serait de voir la témérité effroyable des hommes qui osent recevoir le Corps sacré de mon très saint Fils, les uns avec des souillures et des crimes abominables ; les autres, sans dévotion, sans respect : et presque tous sans considérer l'importance, sans peser la valeur de cette Hostie, qui n'est rien de moins que Dieu lui-même, germe de la vie ou de la mort éternelle. Craignez donc, ma fille, ce danger ; pleurez-le pour un si grand nombre d'enfants de l'Eglise ; demandez leur salut au Seigneur : et, profitant de l'instruction que je vous donne, rendez-vous digne de pénétrer profondément ce Mystère d'amour. Et quand vous y participerez, bannissez de votre entendement toutes les pensées des choses terrestres ; rappelez-vous seulement que vous allez recevoir Dieu lui-même ; faites tous vos efforts pour témoigner votre amour, votre humilité et votre gratitude, et soyez persuadée que vous resterez toujours fort au-dessous de ce que mérite un Mystère si vénérable. » (*Cité mystique*, p. III, l. VII, c. VII.)

Pratique. — Assister à la Messe pour réparer, en union avec Marie, le crime de ceux qui y manquent.

Aspiration. — O Marie ! vous êtes la vraie Table mystique où nous trouvons le mets délicieux de nos âmes, Jésus-Eucharistie !

VINGT-QUATRIÈME JOUR

Adoration de prière de Marie.

I. — Marie se dévouait tout entière à la gloire eucharistique de Jésus. Elle savait que le désir du Père céleste était de voir l'Eucharistie connue, aimée et servie par tous ; que le besoin du Cœur de Jésus était de communiquer aux hommes tous ses dons de grâce et de gloire ; que le Saint-Esprit avait pour mission d'étendre et de perfectionner dans les cœurs le règne de Jésus-Christ ; que l'Eglise n'avait été fondée que pour donner Jésus au monde ; tous les désirs de Marie étaient donc de le faire connaître en son Sacrement ; son amour si grand pour Jésus avait besoin de se dilater, de se dévouer, afin de se soulager, pour ainsi dire, de l'impuissance où elle se sentait à le glorifier par elle-même autant qu'elle l'eût voulu.

Depuis le Calvaire, les hommes étaient ses enfants, elle les aimait avec la tendresse d'une mère et voulait leur souverain bien autant que le sien propre : voilà pourquoi elle brûlait de faire connaître à tous Jésus au Saint Sacrement, d'embraser les cœurs de son amour, de les voir tous liés et enchainés à son aimable service.

Pour obtenir cette grâce, Marie faisait une mission perpétuelle de pénitence et de prière au pied de la très adorable Eucharistie ; elle y traitait du salut du monde : dans son zèle immense elle embrassait les besoins des fidèles de tous les lieux et de tous les temps à venir, qui devaient hériter de la sainte Eucharistie et la servir.

Mais la mission la plus chère à son âme était de prier continuellement pour le succès des prédications et des travaux des Apôtres et de tous les membres du sacerdoce de Jésus-Christ. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ces ouvriers apostoliques convertissent si facilement des royaumes entiers ; Marie se tenait au pied du trône de la miséricorde, suppliant pour eux la bonté du Sauveur. Sa prière convertissait les âmes, et, comme toute conversion est le fruit de la prière, et que la prière de Marie ne pouvait éprouver de refus, les apôtres avaient en cette Mère de bonté leur meilleur auxiliaire : « Bienheureux celui pour qui prie Marie ! »

II. — Les adorateurs partagent la vie et la mission de prière de Marie au pied du Très Saint Sacrement : c'est la plus belle de toutes les missions, et elle est sans danger. C'est la plus sainte aussi, car elle est l'exercice de toutes les vertus. C'est la plus nécessaire à l'Eglise, qui a encore plus besoin d'âmes de prière que de prédicateurs, d'hommes de pénitence que d'hommes d'éloquence. Aujourd'hui

plus que jamais, il faut des hommes qui désarment, par leur immolation propre, la colère de Dieu irrité contre les crimes toujours croissants des nations : il faut des âmes qui par leurs instances rouvrent les trésors de la grâce qu'a fermés l'indifférence générale ; il faut des adorateurs véritables, c'est-à-dire des hommes de feu et de sacrifice : quand ils seront nombreux autour de leur divin Chef, Dieu sera glorifié, Jésus aimé ; les sociétés redeviendront chrétiennes, conquises à Jésus-Christ par l'apostolat de la prière eucharistique.

III. — L'apostolat de Marie consistait encore dans la prédication muette, mais très persuasive, du respect. Cette prédication convient à tous, et une âme jalouse de faire connaître et aimer l'Eucharistie s'y appliquera avec grand soin, unie à Marie.

Comme cette parfaite adoratrice se tenait avec modestie et révérence devant le Très Saint Sacrement ! Elle s'y tenait comme les anges devant la Majesté divine ; toute pénétrée par la foi et absorbée en la divine présence de Jésus, elle ne faisait attention à personne autour d'elle. — Elle ne se présentait jamais devant Notre-Seigneur que convenablement et religieusement vêtue, comme à une visite d'honneur. — Une mise négligée, un désordre dans la tenue, annoncent peu de foi et un intérieur désordonné.

Marie restait à genoux le plus qu'elle pouvait aux pieds de son Dieu : c'est la tenue d'adora-

tion de la sainte Eglise, l'hommage du corps, l'humilité de la foi : à genoux aux pieds de Jésus, c'est la place de l'amour.

Le respect dans le lieu saint, surtout devant le Très Saint Sacrement, doit être la grande vertu publique des adorateurs. Ce respect est la profession solennelle de leur foi, et en même temps c'est pour eux la grâce de leur piété et de leur ferveur ; car toujours Dieu punit les irrévérences commises dans son sanctuaire par l'affaiblissement de la foi, la privation des grâces de dévotion. Celui qui est irrévérencieux ou inconvenant devant Notre-Seigneur aurait tort de s'étonner de sa froideur dans la prière ; c'est peu : il mériterait d'être chassé honteusement de sa présence comme un malhonnête ou un insensé.

Soyons donc très sévères sur le culte du respect ; ayons une tenue réservée, une attitude religieuse ; observons un silence rigoureux, un recueillement des sens absolu. Dans l'église il ne faut avoir d'égards qu'envers Jésus-Christ : il n'y a plus d'amis. Jésus y est tout : la cour n'a les yeux fixés que sur le roi, n'honore que le roi. — A la vue du respect profond et religieux des adorateurs, les mondains seront obligés de dire : Il y a ici quelque chose de grand ! Les faibles, les tièdes rougiront de leur tiédeur et reconnaîtront Jésus-Christ : l'exemple est la royale leçon de la sagesse, et l'apostolat le plus fécond.

Notre-Dame de la Première Communion.

Former les enfants à ce grand acte de la vie, préparer leur cœur à Jésus pour sa première visite, oh ! sans doute, c'est la mission la plus douce à la tendresse de Marie.

Un jour, une mère eut une douce vision : la Vierge Marie était debout près du berceau de son enfant ; elle lui souriait et couvrait sa petite couche de fleurs... Quand Alexandre Bertius put parler, ses premiers mots furent : Jésus et Marie. Il grandit à l'ombre du Crucifix. Mais déjà la lumière de son baptême lui laissait entrevoir, au fond de son cœur, quelques parcelles moins pures où pourrait germer le mauvais grain. Cet enfant de cinq ans se souvint des caresses et des promesses de Marie : il s'arma d'une discipline, et il punissait sur ses membres délicats les instincts qu'il sentait en lui pour le mal. — Marie le guidait et le préparait à sa première communion. Lorsque arriva ce moment solennel et à jamais précieux, Alexandre crut voir son cœur s'ouvrir et Jésus en prendre possession d'une manière sensible. Cette vision et ce souvenir l'enchaînèrent si puissamment au Tabernacle, qu'on avait peine à l'en éloigner, et qu'on le nommait par toute la ville *l'enfant du grand autel*. Marie eut pour lui des faveurs toutes maternelles : elle tournait les feuillets de son livre d'étude ; dans ses maladies, elle tempérait les ardeurs de la fièvre en environnant son lit de fleurs. Ainsi protégé par la présence toute d'amour de Marie, le pieux écolier ne prit jamais part à aucune joie mondaine, à aucun entretien dangereux, à aucune récréation dissipante.

C'est ainsi que l'enfance et l'adolescence, placées sous le regard de la Vierge de l'Eucharistie, fidèles

à son culte, se passeront purement, et prépareront à l'Eglise des enfants fidèles, et au ciel des citoyens ornés de toutes les vertus. (*Parterre de Notre-Dame de la Première Communion.*)

Pratique. — Prier pour toutes les premières communions et pour les catéchistes qui les préparent.

Aspiration. — Salut ! ô Marie ! qui, par l'apostolat de votre prière, avez vaincu toutes les hérésies qui se sont élevées contre l'Eucharistie !

VINGT-CINQUIÈME JOUR

Apostolat de Marie.

I. — L'âme qui vit de l'Eucharistie doit s'occuper avant tout des intérêts du Sacrement adorable. Or le premier, le plus cher à Jésus, c'est le sacerdoce. Par les prêtres, le Saint Sacrement nous est donné, vient en nous ; par eux, Jésus reçoit la vie sacramentelle qu'il consacre à la gloire de son Père ; par eux il est glorifié plus que ne le peuvent faire les fidèles même les plus pieux : il leur a donné tous ses droits, toute sa puissance.

Aussi, prier pour le sacerdoce, demander que les vocations se multiplient, obtenir pour les peuples de saints prêtres, des hommes de feu, c'était la prière de Marie, son apostolat

de prédilection. Et maintenant elle protège les vocations saintes, elle les demande à son Fils : le prêtre est l'enfant privilégié de Marie.

C'est elle qui le forme tout jeune à la piété et conserve sa vertu, qui alimente sa ferveur, qui le conduit par la main jusqu'au pied de l'autel, et qui le présente au Pontife comme elle présenta autrefois Jésus au temple. Elle l'encouragera dans les mille sacrifices de l'étude, des combats, des frayeurs du sacerdoce. Le prêtre formé par Marie, oh ! bon et saint prêtre, bien reçu de Jésus !

II. — Marie se retrouve dans le prêtre et continue par lui sa mission à l'égard des âmes et de Jésus-Christ. La première incarnation s'est faite en Marie et par Marie ; en elle le Verbe a pris chair ; dans les mains du prêtre et à sa parole, Jésus-Christ devient notre pain.

La dignité de Mère de Dieu est incomparable ; elle est la mère du roi, reine par conséquent des anges et des hommes. Le prêtre est le père de Jésus-Eucharistie, le roi spirituel des âmes ; un Dieu terrestre, *terrenus Deus*, qui a reçu tous les biens de Dieu, qui ouvre et ferme le ciel.

Marie élève Jésus, le nourrit, suit tous ses états. Au prêtre de faire grandir Jésus-Christ dans les âmes, de le suivre, de l'entretenir en elles jusqu'à ce qu'il y soit arrivé à l'âge parfait et qu'il ait transformé l'âme en lui-même.

Marie, comme Mère, a sur Notre-Seigneur tous les droits que confère la maternité. Le

prêtre a aussi un pouvoir direct sur la personne de Jésus-Christ. Marie n'est puissante que par Jésus : le prêtre aussi n'est puissant que par les grâces que Jésus met entre ses mains : il se met lui-même à sa disposition, afin de lui donner une plus grande puissance d'action.

Mais Marie peut envier les privilèges du prêtre sous certains rapports. Elle porte le Verbe incarné pendant neuf mois dans son sein, et puis c'est fini : le prêtre ne s'épuise jamais ; il incarne chaque jour Jésus-Christ : son pouvoir consécrateur est inhérent à son sacerdoce ; semblable au Père qui l'engendre sans s'épuiser jamais, semblable au soleil qui redonne chaque jour sa lumière et sa chaleur.

Marie enfante le Sauveur dans son état mortel, faible et pour la croix ; le prêtre le fait descendre sur l'autel, mais dans son état glorieux et ressuscité : sa gloire n'apparaît pas à nos yeux grossiers, mais les anges la voient : c'est un soleil radieux du côté du ciel, voilé du côté de la terre.

III. — La mission et les devoirs du prêtre et de Marie vis-à-vis de l'Eucharistie et vis-à-vis des âmes sont les mêmes.

La mission du prêtre est une mission d'adoration et d'apostolat. Le prêtre est d'abord adorateur, gardien du Saint Sacrement : avant tout c'est un homme de prière : *Nos autem, disent les Apôtres, orationi et ministerio verbi instantes erimus* ; nous nous livrerons à la

prière et à la prédication : il faut qu'il s'unisse à la prière de la Victime qu'il offre et qu'il prépare, qu'il commence au pied de l'autel son apostolat extérieur.

Marie au Cénacle, voilà sa divine Mère en ce premier devoir ; là elle est adoratrice d'office, elle adore en prenant soin du culte eucharistique ; elle répare la gloire de Dieu outragée par les pécheurs ; elle console l'amour de Jésus méconnu des siens. Au Père elle offre Jésus ; à Jésus elle montre son sein maternel ; au Saint-Esprit, les âmes, son héritage et ses temples, afin qu'il les renouvelle et les anime de sa charité.

Voilà ce que doit à Jésus le prêtre fidèle et qui comprend la grâce de l'amour du Sauveur pour lui.

Le second ministère du prêtre est d'annoncer Jésus-Christ aux peuples. Marie est ici encore sa douce protectrice. Elle a fait l'éducation de Jésus, et elle a révélé les mystères de sa vie aux Apôtres et aux Evangélistes ; elle parlait de lui sans cesse, le faisait aimer autour d'elle : elle était zélatrice de Jésus.

Or voilà ce qu'a à faire le prêtre : prêcher, faire connaître Jésus au Saint Sacrement, répandre son culte, son règne, avec un zèle infatigable. Pour cela qu'il s'adresse à Marie, qui aime les prêtres d'un amour de prédilection ; elle les aime en Jésus son Fils, dont ils sont les ministres ; elle les aime pour la gloire de Dieu et le salut des âmes dont ils sont les apôtres.

Le prêtre a des devoirs à remplir envers cette tendre Mère : il ne doit le céder à personne dans les honneurs à lui rendre, dans l'amour tendre qui lui est dû : qu'il la fasse connaître et aimer avec zèle.

Et pour nous, si nous aimons l'Eucharistie, si nous voulons qu'elle soit servie, prêchée, adorée par tous, demandons sans cesse à Jésus par Marie de saints prêtres, des ouvriers apostoliques, des adorateurs fidèles : la gloire du Saint Sacrement et le salut du monde sont à ce prix !

*Tendre protection de Marie à l'égard
d'un prêtre.*

Deux prêtres, passant par le pays des Albigeois, aperçurent une église ; et, bien que ce fût un temps de persécution ouverte, et que l'on eût tout à craindre de ces sauvages hérétiques, ils voulurent célébrer la sainte Messe, mus surtout par cette pensée que c'était samedi, et qu'ils devaient dire la Messe en l'honneur de Marie. L'un deux célébrait déjà, lorsque surviennent les Albigeois qui l'arrachent de l'autel et, après mille outrages, lui coupent la langue et le laissent à demi mort. Son compagnon l'emporte comme il peut jusqu'à un monastère des environs, où on les reçut avec beaucoup de charité. La veille de l'Epiphanie, le pauvre prêtre muet, entendant chanter les religieux, eut un extrême désir de s'unir à eux, et il aurait bien voulu pouvoir dire la sainte Messe. Il s'adresse donc à Marie dans la ferveur de ses désirs, et cette douce Mère se présente à lui, tenant dans sa main le membre dont il était privé, et lui dit : « Puisque, mon cher fils, tu n'as perdu ce membre et n'as tant souffert

que pour avoir voulu, malgré le danger, dire la Messe en l'honneur de Jésus et à ma gloire, je te le rends de sa part. » Le bon prêtre au même instant se trouva guéri, et entonna d'une voix sonore un cantique d'action de grâces à la louange de Jésus et de sa miséricordieuse Mère. (NICOLAO LAGHI. trat. VI, c. XXIV.)

Pratique. — Prier sans cesse pour les vocations cléricales, et exercer envers les prêtres de Jésus la charité la plus dévouée et la plus respectueuse.

Aspiration. — O Reine du clergé ! envoyez des ouvriers dans la moisson de votre divin Fils.

*****<->*****

VINGT-SIXIÈME JOUR

L'Époux divin et le Roi du cœur.

I. — Marie, dans son adoration, s'appliquait à glorifier tous les états de Jésus, à l'exalter sous les noms qui lui sont les plus chers et qui établissent le plus parfaitement son empire sur le cœur des hommes.

Marie adorait Jésus en sa qualité d'Époux des âmes. L'union est la fin de l'amour ; Jésus, en se donnant substantiellement dans l'Eucharistie, vient s'unir à nos âmes comme à ses épouses chéries : comme Époux, il leur donne tous ses biens, son nom, son cœur, tout lui-

même, mais c'est à titre de retour. L'âme, son épouse, ne vivra que pour lui : Jésus est un Dieu jaloux ; malheur à celui qui lui ravit l'épouse de son cœur !

Or, Marie célébrait avec bonheur, comme sa mère, les noces de son Fils bien-aimé ; comme jadis, à Cana, elle prévenait la pauvreté et la confusion des époux : ainsi orne-t-elle l'âme fidèle de toutes ses vertus pour que Jésus la trouve digne de lui. Oh ! oui, la meilleure préparation à la communion est celle qui se fait par Marie. N'est-ce pas à la mère de revêtir sa fille pour le jour de son mariage ? elle se dépouille pour elle en ce jour. Qui dira le soin que prenait cette bonne Mère des épouses du Dieu de l'Eucharistie, surtout de la pureté de leur cœur, afin qu'elles fissent les complaisances de leur Epoux bien-aimé ?

Mais Jésus est aussi l'Epoux de l'Eglise, dont la virginité féconde le rend père de la génération nouvelle des enfants de Dieu. Marie l'adorait donc aussi comme l'Epoux de l'Eglise, et elle aimait celle-ci comme sa fille, unie à son très cher Fils d'un lien indissoluble. Marie eût volontiers donné sa vie pour l'Eglise ; elle la protégeait, la défendait par ses prières incessantes : elle assistait avec bonheur à ses progrès et partageait ses périls, souffrant avec elle et pour elle. Car si elle était la Mère de l'Eglise, elle était en même temps sa fille ; comme la plus soumise de ses enfants, elle obéissait à Pierre, à Jean, à tous les prêtres. Elle honorait les cérémonies saintes, elle

adorait Jésus par l'Eglise, par son culte, par ses prières liturgiques, par son sacerdoce, avec tous ses enfants. Oh ! quelle belle adoration que celle qui réunissait Marie et les fidèles au pied du Saint Sacrement ! Le ciel pouvait en être jaloux ; car Marie était en l'Eglise comme le soleil au milieu des astres, et Dieu dut bien aimer la terre, et Jésus son Tabernacle ! C'était le ciel de l'amour !

II. — Marie adorait encore Jésus en sa qualité de Roi ; car la sainte Eucharistie est la royauté du Sauveur : par elle, il règne dans les cœurs et sur les sociétés. La vérité, pour triompher de l'homme, a besoin de passer par l'Eucharistie, afin d'en prendre la suavité et de devenir persuasive et touchante : tant qu'un homme n'a pas communié, il n'a que la foi de vérité, il n'a pas encore la foi d'amour, la jouissance et la suavité de la foi ; il a rencontré Jésus sur son chemin ; il a causé avec lui sans le bien connaître : l'Eucharistie seule lui révélera, dans toute sa puissance et toute sa lumière, Jésus-Christ et tous les secrets de la foi. — Par l'Eucharistie donc, Jésus est roi de vérité.

Il en est des vertus comme de la vérité : il faut l'Eucharistie pour qu'elles règnent définitivement dans un cœur : il faut la communion pour les civiliser, les adoucir, les béatifier en l'amour de Jésus. Il faut que Jésus se donne à moi pour me subjuguier par son amour et pouvoir me dire : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

En l'Eucharistie seulement, l'amour de Jésus-Christ est royalement servi, parce qu'il a un palais, une cour, des adorateurs.

Marie adorait donc Jésus comme son roi ; non plus dans sa royauté pauvre et fugitive de Bethléem ou de l'Égypte, ni comme son roi crucifié au Calvaire, mais dans sa royauté permanente, assis sur son trône de gloire, tout voilé qu'il est ; invulnérable aux yeux de ses ennemis, invincible dans sa victoire, glorieux dans le triomphe de son amour. — Marie voyait se réaliser la parole de l'ange : « Il régnera sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » — Elle voyait les trônes eucharistiques se multiplier ; chaque ville, chaque bourgade devenait sa cour et lui offrait un palais ; elle voyait toutes les vertus fleurir dans le monde par l'Eucharistie, et qui sont la royale couronne du Dieu qui les inspire et les nourrit de lui-même.

Oh ! quels soupirs, quelles prières pour le règne eucharistique de Jésus, sont sortis du cœur de Marie au Cénacle ! Elle demanda et elle vit dans la suite des âges l'Eucharistie se répandre et l'amour de Jésus partout triompher. — Enfin, Jésus serait aimé : son Eucharistie trouverait des cœurs sympathiques, et cette flamme envelopperait le monde pour le renouveler !

O divin Roi, oui, régnez en souverain sur mon cœur et sur ma vie, comme sur votre sainte Mère ! Que votre vérité soit mon drapeau d'honneur, vos vertus mes armes, votre amour

mon mot d'ordre, et votre plus grande gloire eucharistique le fruit de ma victoire.

C'est la prière ardente de mon cœur que je vous présente par Marie, la Reine du Cénacle et la Mère des adorateurs !

La Reine miséricordieuse du Purgatoire.

Le moyen le plus puissant de secourir les pauvres âmes qui souffrent dans le Purgatoire est de faire célébrer pour elles le saint sacrifice de la Messe. Mais quand on remet les fruits infinis du Sang de Jésus aux mains de Marie pour qu'elle les applique au soulagement de ces chers frères souffrants, on est à peu près sûr de leur délivrance.

Un bon Frère, religieux fort dévot, étant mort, apparut à un de ses anciens compagnons, et lui dit qu'il était dans les peines du Purgatoire, souffrant peu de la peine du sens, mais beaucoup de la privation de Dieu. Il le supplia de demander à son Prieur d'ajouter à son intention une Oraison à la sainte Messe. On s'empressa de satisfaire à sa demande, et le Prieur aperçut l'âme du cher Frère, toute joyeuse et ravie, sous le manteau de Marie, qui l'emmenait au ciel avec un air de triomphe, comme la glorieuse conquête de son amour. (Nic. LAGHI, t. III.)

Pratique. — Prier sans cesse Marie pour l'extension du règne eucharistique de Jésus-Christ dans le monde entier.

Aspiration. — O Cœur immaculé de Marie, lit nuptial où l'Époux trouve ses délices, embrasez-nous de l'amour qui vous consume !

VINGT-SEPTIÈME JOUR

L'Eucharistie centre de la vie de Marie.

I. — Marie vivait de la vie eucharistique de Jésus : l'amour veut la communauté de vie. A Bethléem et à Nazareth elle avait vécu de la vie pauvre et cachée de Jésus ; en Egypte, de sa vie persécutée ; à travers les bourgades de la Judée, de sa vie apostolique ; elle avait partagé sa vie souffrante, elle devait à plus forte raison vivre de la vie eucharistique de son divin Fils, qui est le couronnement de toutes les autres.

Or Marie vivait, par l'Eucharistie, d'une vie tout intérieure et cachée, silencieuse, éloignée du monde, n'ayant que Jésus pour témoin et pour confident. Sa vie se consume à contempler et à remercier la souveraine bonté de l'Eucharistie ; cette vue absorbe son esprit et le nourrit de vérité ; elle remplit suavement son cœur, qui n'a plus d'autre désir, d'autre besoin que d'aimer davantage et de se donner toujours à lui plus entièrement ; le corps de Marie lui-même partage la joie et la paix céleste de cette vie : il est tout spiritualisé : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* : Mon cœur et ma chair ont été ravis en Dieu mon Sauveur. »

II. — Cette contemplation eucharistique est plus active que passive : c'est l'âme se donnant sans cesse à Dieu sous l'impression toujours nouvelle et plus délicieuse de sa bonté, sous l'action toujours croissante des flammes de son amour qui la purifient, la dégagent et l'unissent plus intimement au Bien-Aimé. — Le recueillement est la condition première de cette contemplation : l'âme alors, libre des images des objets extérieurs, dégagée de toute affection dérégulée, va droit vers Dieu comme l'aiguille aimantée vers le pôle. L'âme recueillie et fixée en Jésus se nourrit de sa vérité, de sa bonté, de son amour : l'oraison prolongée ne lui coûte pas, ou lui coûte peu, parce que, libre de tout, elle peut suivre son Sauveur partout où il va, sans que rien la presse et l'appelle ailleurs, et parce que, toujours présente à elle-même, elle peut étudier, approfondir les mystères sur lesquels elle fait oraison ; elle voit les choses dans leur vérité réelle, en Jésus-Christ ; le recueillement et la contemplation fortifient sa vue et la rendent réfléchie et pénétrante.

III. — Qu'elle devait être parfaite la contemplation de Marie au pied du Très Saint Sacrement, avec les lumières si grandes de sa foi, la pureté de sa vie, l'amour si parfait de son cœur ! Assurément la distraction, cette fièvre de l'esprit et du cœur, ne venait pas troubler le repos qu'elle prenait en son Bien-Aimé. Son âme, plus unie à Jésus qu'au corps même qui l'enveloppait, buvait à longs traits l'eau

vive de la grâce et de l'amour : elle oubliait la terre pour rester seule avec Jésus seul ; car l'amour aime à s'isoler, à se simplifier, à se concentrer en l'unité afin de s'unir toujours plus étroitement.

Que l'adorateur uni à Marie adoratrice s'applique avec patience, avec constance, à la vertu de recueillement, à l'exercice de la contemplation sur Jésus-Christ ; s'étudiant d'abord plus à le connaître qu'à le goûter ; car l'amour vient de la vérité connue, et une grâce de lumière vaut mieux que la plus grande grâce de douceur et de consolation : la vérité demeure, le sentiment passe.

Oh ! heureuse l'âme qui, comme Marie, comprend ce mystère de l'amour, qui le désire, le demande sans relâche, s'y exerce sans cesse : le règne de Dieu est en elle !

Le ciboire vivant.

On lit dans la *Vie* de Marie-Eustelle, surnommée *l'Ange de l'Eucharistie*, laquelle a été vue et approuvée par le savant cardinal Villecourt, les paroles qui suivent : « Des auteurs très graves disent qu'après l'Ascension de son divin Fils, la très sainte Vierge Marie recevait chaque jour le Corps sacré du Sauveur, et que les espèces sacramentelles se conservaient sans corruption dans sa poitrine d'une communion à l'autre. » (P. 201.)

La sainte Vierge révéla cette merveille à Marie d'Agreda. Nous citerons quelques-unes des paroles de la servante de Dieu : « Voici comment le Très-Haut opérant ce miracle : Lorsque la très pure

Marie recevait la communion, les espèces sacramentelles se dégageaient du foyer commun de l'estomac, où se font la coction et la digestion de l'aliment naturel, afin de ne pas se confondre et se mêler avec le peu de nourriture que notre grande Reine prenait quelquefois. Le Très Saint Sacrement, étant dégagé de ce foyer, se plaçait dans le cœur de Marie comme en récompense du sang qu'il avait fourni, lors de l'Incarnation du Verbe, pour former la très sainte Humanité de Jésus-Christ. La communion de la divine Eucharistie est considérée comme une extension de l'Incarnation : il était donc juste que la Bienheureuse Mère participât à cette extension d'une manière nouvelle et spéciale, elle qui avait aussi concouru à cette même Incarnation du Verbe Eternel d'une manière miraculeuse et toute particulière. » (*Cité mystique*, p. III, l. VII, c. VIII.)

Pratique. — Prier Marie pour la fidèle persévérance des Epouses qui sont consacrées à Jésus dans le cloître et dans le monde.

Aspiration. — O Marie ! comme de petits enfants nouveau-nés nous vous demandons notre lait spirituel, Jésus-Eucharistie.



VINGT-HUITIÈME JOUR

Vie d'union de Marie à Jésus.

I. — Marie vivait en l'Eucharistie. Celui qui aime véritablement, pense, désire, agit, se réjouit ou s'attriste en la personne aimée : c'est son centre naturel de vie. Jésus, en effet, a dit : « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. » — Et à ses Apôtres : « Demeurez en moi, demeurez dans mon amour, comme je demeure dans l'amour de mon Père. »

Marie demeurait donc en la divine Eucharistie, centre de son amour ; toutes ses pensées, ses paroles, ses actions en sortaient, comme tous les rayons sortent du soleil ; l'Eucharistie était l'oracle qu'elle consultait, la grâce qu'elle suivait.

II. — Mais Jésus au Sacrement vit de la même vie d'amour qui le consumait aux jours de sa mortalité ; en son état sacramentel il continue d'adorer son Père par ses profonds anéantissements ; il est encore le médiateur et l'intercesseur pour le salut des hommes auprès de la divine bonté.

Marie s'unissait donc à la prière de Jésus ; elle y ajoutait l'exercice et le mérite des vertus

que Notre-Seigneur en son état glorieux ne peut plus pratiquer actuellement ; à l'état d'humiliation de Jésus au Sacrement, elle répondait par la vertu et les actes d'humilité ; à son état de victime, par la souffrance actuelle ; à son état de propitiation, par les actes de la mortification volontaire. Pour honorer la vie cachée de Jésus, Marie s'anéantissait et tendait à n'être plus qu'une *apparence* humaine, dont tout l'être, toute la substance est changée, transformée en Jésus-Christ : elle est pauvre comme Jésus au Sacrement, plus pauvre même puisqu'elle peut éprouver les privations réelles de l'indigence ; comme Jésus elle obéit, et honore son obéissance sacramentelle en se soumettant au dernier des ministres de l'Eglise ; et, pour imiter son obéissance si douce et si simple, si prompte aussi, elle est heureuse d'obéir, empressée de se rendre au moindre signe ; en un mot, Marie complète en elle la vie eucharistique de Jésus-Christ.

De plus, Marie renouvelait en l'Eucharistie tous les mystères de la vie du Sauveur, perpétuant sa reconnaissance et la renouvelant toujours plus vive.

III. — Telle doit être la vie de l'adorateur s'il veut vivre en l'Eucharistie. Mais pour arriver à cette vie d'union, il faut s'affranchir de tout esclavage, de cette vie d'amour-propre qui ne voit que soi, même dans le service de Dieu ; qui ne parle à Jésus que de soi, que de ses intérêts personnels, de ses affaires propres,

et ne sait pas s'entretenir avec Jésus en lui parlant de lui-même et des intérêts de sa gloire, des sollicitudes de son divin Cœur ; qui ne sait pas se tenir calme et tranquille à ses pieds, se suffisant de lui, ne désirant rien de plus que lui ; de cette vie qui n'a pas la patience de l'écouter, mais qui nous rend semblables à des mercenaires attendant impatiemment leur salaire, à des commissionnaires empressés de partir.

Jésus a bien peu d'adorateurs qui s'estiment assez récompensés et assez heureux de demeurer avec lui, occupés à le servir, comme les anges au ciel, comme Marie au Cénacle ; il ne voit guère à ses pieds que des mendiants, ou des fiévreux qui lui demandent secours. — Et cependant, dans un palais on sait être courtisan et demeurer à assister le roi, sans faire autre chose qu'acte de présence pour honorer sa majesté. Hélas ! c'est le règne des sens, et rien ne coûte ; à la cour eucharistique de Jésus, c'est le règne intérieur de son amour, et on a peur, et on fuit, et on veut travailler : Jésus ne suffit pas, il faut quelque chose encore avec lui !

Cependant, Marie ne perdait jamais la présence eucharistique de Jésus ; elle n'agissait que lorsqu'il le voulait, s'estimant assez occupée d'être à ses pieds, assez récompensée de le posséder !

Le ciel sur la terre.

Nous avons rapporté hier la pieuse tradition selon laquelle Jésus serait demeuré toujours présent en Marie sous les espèces eucharistiques. C'est là une si douce merveille, que nous nous y arrêterons encore ce soir.

« Marie voyait au dedans d'elle-même le corps de son très saint Fils, tantôt glorieux, tantôt revêtu de la beauté naturelle de son Humanité sainte ; d'autres fois, et presque continuellement, elle connaissait tous les miracles que renferme le très saint sacrement de l'Eucharistie..... Ce qu'elle prisait le plus, c'était de savoir combien son très saint Fils se complaisait à demeurer, sous les espèces sacramentelles, dans son Cœur très pur ; et il y trouvait plus de délices qu'à être en la compagnie des Bienheureux.

« De son côté, une des choses qui pénétraient Marie d'une joie indicible, c'était l'adoration et le respect que les Esprits célestes rendaient à son Fils caché, sous les espèces sacramentelles, dans son sein. Car, prévoyant la négligence que les hommes apporteraient à rendre au Corps sacré du Sauveur le culte qui lui est dû, elle offrait à sa divine Majesté les hommages dont l'entouraient les Princes célestes, qui connaissaient plus dignement ce mystère et qui le révéraient avec les sentiments du respect le plus sincère.

« O chef-d'œuvre singulier, unique et prodigieux de la puissance infinie ! Vierge sainte, vous seule avez été un ciel plus agréable à votre Créateur que le ciel inanimé qu'il a fait pour sa demeure ! Celui que les espaces incommensurables ne peuvent contenir s'est renfermé en vous seule et a trouvé un trône convenable non seulement en votre sein virginal, mais aussi dans le domaine immense de votre

capacité et de votre amour ! » (*Cité mystique*, p. III, l. VII. c. VIII ; *passim*.)

Pratique. — S'appliquer, en union avec Marie, à vivre de communion et d'action de grâces par le recueillement intérieur.

Aspiration. — O Cœur de Marie, Trône magnifique du Dieu caché, soyez exalté au plus haut des cieux !

VINGT-NEUVIÈME JOUR

La parfaite Servante du Saint Sacrement.

I. — « *Ecce ancilla Domini* : Voici la servante du Seigneur », dit la très sainte Vierge ; et toute sa vie s'est passée à le servir dans la dernière perfection. Elle est le modèle royal et divin de notre service eucharistique. Son service au Cénacle résume toute sa vie : elle y renouvelle tous ses états, toutes ses grâces ; là ses vertus acquièrent leur suprême perfection, qui va les rendre dignes du ciel et de la gloire immense qui l'attend. S'attacher à ce dernier anneau de la vie de Marie, c'est la grâce d'une servante de l'Eucharistie ; s'inspirer de ses vertus et de son dévouement, c'est sa force et sa règle.

L'esprit d'une servante de Jésus se définit ainsi : dévouement d'amour au Saint Sacre-

ment, par l'esprit et les vertus de la très sainte Vierge.

C'est un dévouement. On ne se dévoue pas pour être parfait ou heureux, pour se faire une fortune spirituelle ou un beau paradis : on se dévoue par amour ; le dévouement ne veut qu'une chose : faire plaisir, rendre ses devoirs. Or Notre-Seigneur ne nous demande pas de le servir au dehors, dans les âmes ; mais il nous dit : Pour monter sur mon trône d'amour, il me faut des adorateurs ; sans adorateurs je ne puis pas être exposé solennellement : vous demeurerez avec moi, vous serez mes adorateurs ; vous serez attachés à ma personne ; vous serez pour moi, comme je serai pour vous. Vous allez faire exclusion totale de votre volonté propre, je la veux pour moi ; renoncer à vos intérêts personnels, je m'en charge ; un roi veut faire la fortune de ses serviteurs, mais il ne leur dit pas ce qu'il fera. — De sorte que le champ que nous avons à cultiver c'est Notre-Seigneur lui-même, lui tout seul ; il nous retient pour lui, et se commet à notre garde. — Et la récompense de ce dévouement ? Elle est de vivre auprès du Roi, de lui plaire, d'être son favori. Nous servons le Roi pour sa propre gloire, et nous nous effaçons en tout.

Ce dévouement doit donc être un dévouement d'amour pur, très pur, eucharistique : l'Eucharistie absorbe tout ; Jésus se donne tout entier, il nous veut tout entiers. Mais il apporte avec lui un sentiment de joie et de bonheur qui se répand sur toute la vie. Quoi !

être associés à l'Eucharistie, à l'adoration, devenir des personnes de Jésus-Christ, qu'y a-t-il de plus grand ? Allez donc à ce service avec joie, avec bonheur ; l'amour vole, il aime mieux le service de Jésus que son repos, que son propre bonheur : quand on n'aime pas, on tâche de ne pas aller trop vite, on retarde : mais, comme Marie, volez au service, à l'adoration de Jésus qui vous attend.

II. — Le service de Notre-Seigneur, c'est notre part avec la très sainte Vierge. Vous êtes appelés à le servir, lui, et non pas vous. Il faut bien prendre garde d'employer des termes qui indiqueraient une faible intelligence de ce sublime service. Il ne faut pas dire : Je vais faire *mon* service ; non, non ; tous les employés disent cela. — Mais : Je vais faire le service de Notre-Seigneur. — Il y a une grande différence dans les deux termes et surtout dans les deux pensées. Un courtisan sait bien dire : Je suis au service du roi. Eh bien, nous disons : Je suis au service de Notre-Seigneur ; par là nous nous effaçons, nous nous perdons de vue et nous mettons Notre-Seigneur en avant.

Ce service embrasse plusieurs fonctions : il en est, comme la messe, l'adoration, l'office, qui regardent directement sa personne ; d'autres, sa maison, le bien de ses serviteurs. Mais toutes sont des fonctions du service royal de Notre-Seigneur. La maison de Notre-Seigneur exige diverses sujétions, divers emplois maté-

riels : nous ne sommes pas de purs esprits ; mais dans ces travaux c'est le Roi encore qu'il faut voir, pour lui qu'il faut agir.

Dévouement à la gloire du Saint Sacrement. — Qu'est-ce que cette gloire que nous lui devons ? C'est de lui renvoyer tout ce que nous faisons de bien ; de ne rien garder pour nous ; de ne pas nous faire un petit pécule, bourse à part. Servantes du Saint Sacrement, comme Marie ; servantes qui n'ont plus d'intérêt, plus de personnalité, qui sont toutes dépensées au service de Jésus.

Quel beau titre ! C'est celui qu'a préféré Marie. C'est le seul qu'elle se donne. En prenant ce nom de votre Mère, il faut prendre les devoirs et les vertus qu'il renferme ; tous sont contenus dans le *Magnificat* : *Le Seigneur a regardé l'humilité, la bassesse de sa servante*. Ah ! si quelqu'un doit être humble, dévoué, c'est la servante. Que serait-ce si une servante voulait choisir dans le service de son maître, se ménager des instants, garder du temps pour elle ?

Et toutes les vertus de Marie, prenez-les dans leur dernier caractère, au Cénacle : elles ne sont plus que des actes de son adoration : Marie adore par toutes ses vertus : l'adoration résume toute sa vie.

Servir Jésus au Très Saint Sacrement par l'esprit et les vertus de Notre-Dame du Cénacle, voilà la vie d'une servante ; son mot d'ordre est : Tout pour le service de Jésus-Hostie en union avec Marie !

L'Ange de l'Eucharistie.

On sait par quel amour dévoué, par quelle dévotion tendre envers l'Eucharistie, une pauvre ouvrière, Marie-Eustelle, mérita ce beau nom d'*ange de l'Eucharistie*.

Ayant été mise, par son curé, à la tête de la sacristie de sa paroisse, on ne saurait dire avec quelle estime, quel dévouement elle s'acquitta de ces augustes fonctions, traitées, hélas ! dans quelques paroisses, avec si peu de respect par des mercenaires.

Les premières fois qu'il lui fut donné de préparer ce qui est nécessaire pour l'oblation du saint Sacrifice, la joie de son âme n'eut d'égal que le profond sentiment de son indignité. Elle écrivait à ce sujet :
« J'aime à penser que, comme la sainte Vierge, je
« suis employée au service du Temple autant que
« ma vocation peut le permettre, et cette pensée
« ranime encore ma reconnaissance. Mais, pour être
« digne de ce saint emploi, il me faudrait la pureté
« de cette Vierge sainte, ce que je suis bien loin
« d'avoir. O mon Dieu ! je ne pense pas assez au
« compte que je rendrai de tous ces moyens de
« salut ! Je m'occupe seulement à jouir du bonheur
« que me procure cette sainte occupation. Daigne le
« Seigneur m'orner d'une pureté semblable à celle
« des anges, pour approcher si près du Dieu des
« anges et le recevoir si souvent ! » (*Vie de Marie-Eustelle.*)

Pratique. — Se dévouer aux œuvres du culte eucharistique, pour imiter Marie servant Jésus au Cénacle.

Aspiration. — O Marie ! Mère du Bel Amour, faites-nous aimer Jésus au Saint Sacrement comme vous l'avez aimé !

TRENTIÈME JOUR

Le triomphe de Marie.

I. — Au jour de sa glorieuse assomption en corps et en âme dans le ciel. Marie reçoit le couronnement de toutes ses grâces. Certes nous pouvons nous réjouir. Nous ne perdons pas notre mère ; mais nous l'envoyons au-devant de nous pour nous préparer notre place et nous acquérir des droits sur le cœur de Dieu. Nous pouvons bien dire à Dieu : Notre misère est grande ; oui, cette terre n'est qu'une vallée désolée ; mais elle vous envoie ce qu'elle a de plus beau, une merveille qu'elle ne devait pas s'attendre à produire, Marie votre Mère. Regardez-nous avec des yeux de miséricorde à cause de cette fleur bénie de notre parterre que nous vous offrons : elle en est la plus pure et la plus belle.

Mais le triomphe de Marie est aussi le triomphe de Jésus. Il retrouve sa Mère : il redevient fils par sa présence. Jésus aimait tant sa Mère, comment avait-il pu se séparer d'elle ? Il ne l'avait fait que par amour pour nous : nous l'ayant donnée pour Mère, il fallait bien qu'il nous laissât jouir de ce don ineffable. Mais le temps est venu de reprendre

son bien. Jésus vient lui-même chercher sa Mère : *Innixa super dilectum suum*. Marie était morte d'amour ; le désir de voir son Fils et de lui être pleinement unie avait brisé sa vie. Jésus va lui faire un beau triomphe. Oh ! que se passe-t-il au moment de la rencontre de Jésus et de Marie ! Vous savez le bonheur d'une mère et d'un fils qui se revoient après une longue séparation. Jésus désirait revoir sa Mère : elle est là ! Avec quels baisers d'amour ne la reçoit-il pas !

II. — Il va l'introduire lui-même dans la gloire, il lui doit une compensation : Marie a été pauvre et sans honneur toute sa vie : le moment est venu de la couronner de gloire et d'honneur. Marie entre au ciel avec un éclat tel qu'il ne s'en vit jamais : elle entre par une porte spéciale, ouverte pour elle seule : elle ne pouvait passer par la porte des simples élus ; si les douze apôtres sont les douze portes du ciel, Marie est la porte royale de la patrie, la porte par excellence. O porte auguste et bonne ! Qu'il fait bon de passer par elle ! Sans doute la pratique de la loi nous fait entrer sûrement au ciel : mais il est encore meilleur de se confier à la miséricorde de Marie : la miséricorde ne cherche qu'à sauver : passez, passez par la miséricorde. et ne comptez pas tant sur vos œuvres et sur votre accomplissement de la loi : à le bien examiner, vous le trouverez encore bien imparfait.

Jésus conduit sa Mère par la main jusqu'au

pied du trône de Dieu : « Voilà, ô Père, celle que vous vous êtes associée en la choisissant pour me donner mon humanité. » Et le Père la couronne de ses trois titres les plus beaux, reine, mère et médiatrice. Mais au diadème de Marie trois perles brillent d'un éclat plus éblouissant : ce sont les perles de son humilité, de sa pauvreté et de ses souffrances.

III. — Marie fut la plus humble des créatures, elle sera au ciel la plus glorieuse ; si elle s'assied sur le trône le plus voisin du trône de Jésus-Christ, c'est qu'elle s'est approchée plus que personne de la perfection de son humilité. Elle a passé pour une fille pécheresse d'Eve, elle qui n'avait pas subi la honte du péché originel ; elle a suivi son Fils ; les Juifs l'ont regardée comme une femme ambitieuse, elle qui n'a jamais dit un mot à son avantage !

Personne ne fut si pauvre que Marie et n'eut une pauvreté si méritoire, car elle était la Mère du Roi du ciel et de la terre. Mais pour imiter la pauvreté de Jésus elle travaille à Nazareth, mendie en Egypte : quoi de plus pauvre que la maison de Lorette ? La justice de Notre-Seigneur lui devait une compensation. Aussi elle hérite de tous les mérites, de toutes les grâces de son Fils ; elle en a la libre disposition ; toutes les grâces du salut nous seront données par Marie : grâces naturelles, grâces spirituelles ; elle est riche de la richesse de Dieu lui-même. Et si la justice divine ne s'opposait à l'inclination de son cœur maternel, les portes de l'enfer seraient

bientôt fermées ; le démon a été forcé d'avouer qu'il n'est jamais sûr de la victoire, tant que celui que Marie protège conserve un souffle de vie. Elle supplie, importune, arrache à Dieu des grâces de miséricorde et de pardon pour les criminels les plus endurcis !

Enfin, si le bonheur est en raison des souffrances, personne n'est si heureux au ciel que Marie ; car personne n'a tant souffert, n'ayant jamais eu tant d'amour qu'elle. Dieu fut cruel pour Marie, il la martyrisa continuellement. La prédiction de Siméon empoisonna toutes ses joies : dès ce moment Marie supplée Jésus, encore trop jeune pour souffrir publiquement.

Et, au pied de la croix, elle est plus près de Jésus, pour souffrir davantage : parce qu'il la voulait au ciel plus près de lui, il l'a unie à ses souffrances et à ses humiliations plus qu'aucune autre créature !

Pour tout dire, Dieu a couronné Marie de gloire et d'honneur comme le chef-d'œuvre de son amour : au-dessus d'elle, il n'y a que lui : *Solo tonante minor* ! — mais du milieu de sa gloire, Marie se souvient qu'elle est notre mère. Elle n'est montée au ciel avant nous que pour nous en faciliter l'entrée, nous y conduire : elle viendra nous chercher elle-même par la main, à l'heure suprême, si nous savons l'appeler à notre secours !

La dernière communion de Marie.

C'est une pieuse pensée de Gerson que Jésus descendit en personne, escorté de sa cour céleste, porter à sa Mère le saint Viatique et lui servir de prêtre à ses derniers moments. Marie, en effet, avait assisté son Fils à la mort, avait reçu son dernier soupir à la Croix ; il était juste que Jésus rendit le même service à sa Mère : et ce que nous lisons de plusieurs saintes vierges, que Jésus leur apporta lui-même la communion, nous devons le supposer avec beaucoup plus de raison de Marie, qui posséda avec surabondance toutes les grâces des saints et reçut des faveurs encore plus précieuses. Voyez-vous Marie sur sa couche, environnée des Apôtres ? Son corps est affaibli par la violence de son amour, son visage est souriant : et Jésus, en vêtements pontificaux, entouré d'une foule d'anges qui le servent, présente à sa Mère la divine Hostie avec un regard, une expression d'amour capables de nous faire mourir de joie et de ravissement ! Et Jésus dit à sa Mère : « Tu es toute belle, ma Bien-Aimée ! » — Et Marie lui répond : « Oh ! je mourrai avec joie, puisque j'ai vu votre beau visage ! » — Et Jésus reprend : « Viens du Liban, mon Epouse et ma Mère, viens, je te couronnerai ! »

Ce dernier embrassement de Jésus allume en Marie un tel feu d'amour que son corps, cédant à sa violence, laisse monter au ciel, portée par Jésus triomphant, l'âme si pure dont il avait été le sanctuaire immaculé. (DE MACHAULT, t. II, p. 229.)

Pratique. — Préparer les agonisants à recevoir le saint Viatique ; avertir le prêtre à temps. Disposer à Notre-Seigneur une réception convenable chez les pauvres.

Aspiration. — O Marie ! donnez-nous Jésus-Eucharistie, maintenant et à l'heure de notre mort !

DERNIER JOUR

Consécration à Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

I. — A la fin de ce beau mois que nous vous avons consacré, ô Notre-Dame du Très Saint Sacrement, après avoir médité vos grandeurs, admiré la perfection de vos adorations et de votre service eucharistique au Cénacle, il nous reste à nous donner totalement à vous, afin que vous nous gardiez et nous dirigiez dans notre vocation adoratrice.

Je vous remets donc entre les mains la direction de ma vocation et la grâce des sublimes devoirs qu'elle m'impose.

Ma vocation d'adorateur est belle, la plus belle de toutes, puisqu'elle me fixe pour toujours au service de l'adorable Personne de Jésus-Christ en son divin Sacrement. Elle est privilégiée, puisqu'elle me donne le droit d'aller directement à sa divine Personne sans intermédiaire.

Elle est belle et sublime, puisque je partage la fonction des anges, et, si j'osais, je dirais celle de la très sainte Vierge elle-même, au service de Jésus. Mais pour cette divine vocation il me faut des qualités remarquables, des

vertus véritables ; à tout le moins une pureté ordinaire, et je n'ai rien ! je ne puis rien ! Je n'ai, au contraire, que des défauts, des habitudes mauvaises ; je suis pétri d'amour-propre ; je n'ai point d'humilité, de douceur, d'esprit de mortification ; je ne sais ni prier ni faire oraison ; je n'ai qu'une vieille routine de piété, que quelques pauvres idées de vertu, mesquines et incomplètes.

Hélas ! mon Dieu, vous qui devriez avoir à votre service tout ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait, de plus saint, comment avez-vous pu me choisir : moi, infirme, pauvre, créature de néant ; moi, plein de misères, couvert encore des cicatrices de mes péchés, tout lépreux encore du vieil homme qui vit en mon être ?

Comment oserai-je accepter cette grâce, habiter avec les anges, être en la même maison que votre divine Mère, rester en votre compagnie et en votre sainte présence ?

Oh ! Marie, ma céleste Reine et divine Mère, je ne puis accepter cet honneur, devenir l'heureux serviteur de Jésus-Eucharistie, si vous ne consentez à me former, à m'élever, à me revêtir de votre esprit, de vos vertus, de vos mérites, si vous ne me prenez pour votre enfant, vous la Reine et la Mère des serviteurs de Jésus, vous qui ne vivez que pour Jésus, qui ne nous aimez qu'en Jésus et pour Jésus !

Je remets donc entre vos mains, bonne Mère, la grâce et l'éducation de ma vocation. Je me donne à vous ; donnez-moi à Jésus. Donné et

formé par vous, ô bonne Mère, Jésus mon doux Maître me recevra bien et m'aimera en vous !

II. — Si ma vocation est belle, les devoirs en sont grands et divins. Je dois passer ma vie dans l'adoration, au pied du trône de l'amour incarné : faisant devant le trône eucharistique ce que les anges et les saints font et feront éternellement dans le ciel : louer sa bonté infinie, bénir sa miséricorde sans bornes, remercier son amour, me dévouer à sa gloire, m'immoler pour les pécheurs, me consumer pour l'extension de son règne sur la terre.

Je dois vivre toujours avec Jésus-Hostie, comme la très sainte Vierge à Nazareth et au Cénacle, comme les saints dans la gloire. — Je ne dois pas le quitter pour servir et suivre le prochain : ma mission est celle de Madeleine contemplative, avec la Reine des apôtres, au Cénacle, priant devant le Tabernacle, convertissant le monde dans sa prière au pied de l'Eucharistie ; celle de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne et de toutes ces saintes âmes qui font un continuel apostolat de prière et d'immolation.

Je dois honorer d'une manière toute spéciale la vie intérieure et cachée de Jésus au Saint Sacrement ; vivre inconnu des hommes, même pieux et saints ; oublié des miens, méprisé du monde, mort à tous pour vivre plus librement et plus purement avec Jésus en Dieu.

Mais comment pourrai-je tout seul remplir

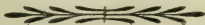
de si sublimes devoirs ? Comment oserai-je même m'approcher de Jésus et le servir ? Hélas ! tout seul j'aurai honte de moi !

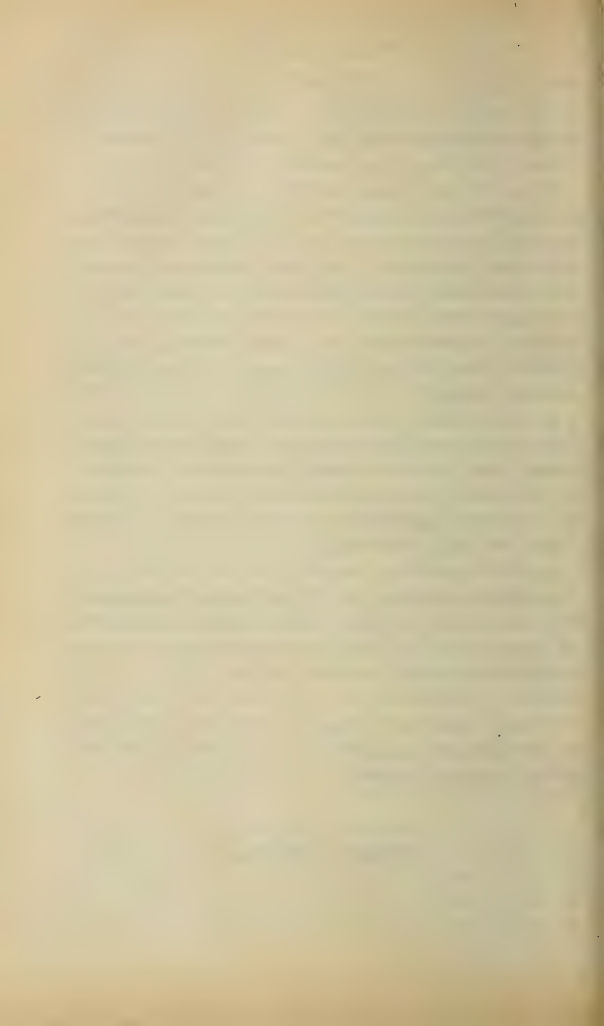
Mais, ô ma bonne Mère, puisque vous daignez devenir ma maîtresse, vous me laisserez adorer Jésus avec vous, le bénir avec vos louanges, le prier avec vos prières, le servir avec vos mains, l'aimer avec votre cœur, le glorifier avec votre sainteté. Je serai alors comme votre disciple, votre enfant, et, le dirai-je, une petite Marie, un autre vous-même servant Jésus !

Je vous dirai simplement et naïvement mes fautes, bonne Mère. Je vous dirai mon ignorance, ma petite science, mes petits succès ; je vous remettrai les petites fleurs de vertu que j'aurai cueillies, et vous offrirez tout à Jésus, et moi avec vous.

A cette condition seule, j'espère devenir un véritable serviteur du Très Saint Sacrement. Mon Dieu, voici donc votre humble serviteur, qu'il me soit fait selon votre miséricordieuse bonté et votre grâce d'amour !

Notre-Dame du Très Saint Sacrement, Mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous !





ÉTUDE THÉOLOGIQUE

SUR

Notre-Dame du Très Saint Sacrement.



CHAPITRE PREMIER

*Idee de la dévotion envers Notre-Dame
du Très Saint Sacrement.*

En ce temps où la dévotion envers l'Eucharistie prend de si grands développements, où l'exposition du Sacrement adorable se répand partout et devient perpétuelle, où la Visite, la Messe, la Communion rentrent dans la vie chrétienne comme des pratiques journalières et le fondement de la piété, un besoin s'est fait sentir : Marie, qui est associée à tous les mystères de Jésus, que l'on retrouve dans toutes les dévotions comme une initiatrice pleine de condescendance, une directrice dévouée, un modèle plus facile et plus aimable des vertus de Jésus, Marie n'a-t-elle pas une place dans la dévotion au Saint Sacrement ?

Quelle est cette place ? — Et quand nous rendons nos devoirs au Dieu de l'Eucharistie, quel secours pouvons-nous attendre de Marie pour nous aider à mieux trouver son Fils caché sous les voiles du Sacrement ? En un mot, est-ce qu'ici seulement Marie ne serait pas notre initiatrice, notre modèle, notre Mère ?

Et cependant, le besoin de sa protection maternelle s'y fait sentir plus impérieux : Jésus réclame, en vertu de sa présence réelle et vivante au Sacrement, des devoirs mieux remplis, des vertus plus hautes : il est plus difficile à connaître derrière ses voiles d'amour : « Marie, ô Marie, soyez donc notre modèle ! Nous voudrions tant ne nous présenter à Jésus-Eucharistie qu'en votre compagnie ; nous serions si heureux de savoir que vous avez vous-même rempli, envers le Sacrement, les devoirs que nous impose notre titre de chrétien ; et quand nous recevons Jésus, quand nous l'adorons caché dans son Tabernacle ou exposé sur son Trône étincelant, nous serions si heureux, en le remerciant de tant d'amour, de vous remercier avec lui, et de savoir que si Jésus se donne, c'est par vous ; que si nous avons l'Eucharistie, c'est à vous que nous le devons ; et que toutes les grâces eucharistiques passent par vos mains bénies pour venir jusqu'à nous !

« O Marie, montrez-nous, révélez-nous la part qui vous est faite dans le plan d'amour de l'Eucharistie ! »

Tel est le cri qui s'échappe invinciblement du cœur, quand on est en présence du Saint Sacrement : si Marie est, dans l'Évangile, si intimement liée à son Fils, si les Mages ne trouvent l'Enfant qu'avec sa Mère ; prosternés en face du même Enfant, encore plus petit, plus aimable dans l'Eucharistie, nous voulons y voir sa Mère aussi : *et invenerunt Puerum cum Maria matre ejus* ¹.

¹ Matth., II.

Guidée par son amour, la piété chrétienne a déjà donné à Marie des noms qui indiquent son désir d'associer la Mère aux hommages rendus au Fils dans le Sacrement.

C'est ainsi que l'on a vu s'établir la confrérie de *Notre-Dame de la Première Communion* ¹, enrichie de nombreuses indulgences : l'enfance chrétienne y est confiée à Marie, afin que cette tendre Mère la conserve pure, l'orne de ses vertus pour le grand jour où Jésus descendra pour la première fois dans ces jeunes cœurs.

Notre-Dame de la Première Communion, doux nom ! nom plein d'amour et d'une touchante réalité ! Qui donc a bien fait sa première communion et ne proclame bien haut, comme un devoir de juste reconnaissance, qu'il doit à Marie cette grâce des grâces ?

A Mauron, en Bretagne, un gracieux sanctuaire s'est élevé, qui est le centre d'une *Association de l'Action de grâces*, dont tous les membres s'obligent à remercier sans cesse Dieu de ses bienfaits et surtout du don inénarrable de l'Eucharistie.

Comment Marie n'eût-elle pas eu sa part en une telle œuvre, elle la créature la plus reconnaissante, et qui a chanté la première, sous la dictée de l'Esprit-Saint, le cantique par excellence de la gratitude ? Aussi, un beau vitrail placé au chevet de l'église représente Marie à genoux devant l'Hostie sainte, dans l'extase de l'action de grâces, redisant le *Magnificat* : et quiconque prie devant l'image de *Notre-Dame de l'Action de grâces* gagne 40 jours d'indulgence, accordés par Mgr l'Evêque de Vannes ².

¹ Le siège de la confrérie est au petit séminaire de Felletin (Creuse). Elle compte en France un grand nombre d'associés.

² Tout le monde peut s'agréger à cette œuvre, à certaines conditions très faciles à remplir. — S'adresser, pour les ren-

A Lyon, c'est *Notre-Dame du Viatique* à qui l'on s'adresse pour qu'elle procure à tous les agonisants le Sacrement adorable, gage d'une mort paisible et d'un heureux réveil dans la gloire de Dieu. On demande à Marie « de renouveler le mystère de sa Visitation et de porter encore Jésus à ceux que son amour veut visiter ¹. »

L'iconographie chrétienne a répandu partout une pieuse inspiration qui vient bien à notre sujet. — Qui n'a vu *Notre-Dame du Tabernacle*, tantôt à genoux devant la prison d'amour qui renferme son Fils, tantôt, suivant la parole de l'Écriture ², Tabernacle elle-même, nous montrant dans son cœur le lieu que s'est sanctifié le Très-Haut et où il a pris ses délices ?

L'âme chrétienne adore alors en union avec Marie : elle vient avec elle faire visite au Prisonnier d'amour : la visite est mieux faite ; on y est plus fidèle, et, inspiré par la présence et l'exemple de Marie, on trouve des paroles plus consolantes, un don plus généreux à offrir au divin enchaîné du Tabernacle.

Dès longtemps M. Olier, afin de nous offrir le modèle le plus parfait de la communion, avait fait composer une délicieuse image : saint Jean communiant Marie, et déposant sur les lèvres émues de la Mère le corps adorable du Fils : *Ecce filius tuus* ³.

seignements, à la directrice de l'*Action de grâces*, à Mauron (Morbihan).

¹ *Évangile de l'Eucharistie*, par Mgr Pichenot, évêque de Tarbes.

² Psalm. XLV, 5.

³ Dans les tableaux qui représentent Marie communiee par saint Jean, on trouve souvent cette légende : *Filius adoptivus matri reddit Filium* : « C'est le fils adoptif qui rend à sa Mère son propre Fils. » (ED. LAFOND, *La Table de la Cène à Rome.*)

La vie d'union à Jésus, la vie de communion nous est admirablement représentée dans un autre sujet : Marie, les yeux baissés et attentivement fixés sur l'Hostie qu'elle possède en son cœur, semble toute concentrée en Jésus et se présente à nous comme la parfaite réalisation de la parole de saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi.*

Et à Solesmes, pour finir, on ne peut s'empêcher de contempler, dans le ravissement, un groupe fort ancien de la *communion de Marie* par Jésus-Christ lui-même : la Vierge est soutenue, dans la défaillance que lui cause son ardent amour, par le prince des Apôtres, tandis que Jésus, heureux de rendre à sa Mère ce qu'il a reçu d'elle, dépose sur ses lèvres son corps sacré voilé sous les blanches espèces.

Tous ces essais, tous ces élans de la foi et de la piété nous font pressentir d'intimes et ineffables rapports entre Marie et l'Eucharistie. « Je m'étonne, dit un pieux auteur, après avoir rappelé les titres principaux de ces relations, qu'une église n'ait pas encore été élevée à Marie sous le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement ¹. »

Cela est fait. Dans les églises de la société du Très Saint Sacrement, la chapelle de la Vierge est dédiée à Notre-Dame du Très Saint Sacrement ; et le P. Eymard, avant de mourir, a laissé à ses enfants, comme le legs de son amour, cette dévotion, en leur recommandant de la pratiquer avec ferveur entre eux, et de la répandre par tous les moyens dans la piété chrétienne.

NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT, tel est, en effet, le nom que ce vénérable religieux, « suscité de Dieu, comme l'a dit l'Evêque de Tarbes ², pour développer parmi nous, par sa parole, par ses écrits

¹ *La Table de la Cène à Rome.*

² Dans l'Approbation du premier volume des *Œuvres du P. Eymard*. Paris, Poussielgue.

et par sa Congrégation, la grande dévotion envers le Saint Sacrement », a choisi pour résumer tous les rapports qui rattachent Marie à l'Eucharistie.

Ce nom ne diffère de ceux que nous avons énumérés jusqu'ici que parce qu'il dit davantage et les renferme tous. Il est certainement le plus glorieux à Marie. Les noms de Notre-Dame de la Communion, du Tabernacle, du Viatique, n'honorent qu'un acte de la vie eucharistique de Marie, ne rappellent qu'une de ses relations à l'Eucharistie : Notre-Dame du Très Saint Sacrement les embrasse toutes, renferme toute la vie adoratrice de la sainte Vierge.

Bien plus, ce nom pénètre le mystère même de l'Eucharistie, et, bien compris, il nous manifeste la part immense accordée à Marie dans l'économie eucharistique.

Si nous avons bien saisi la pensée de notre vénérable Fondateur, Notre-Dame du Très Saint Sacrement, c'est, premièrement, la Mère de Jésus, donnant au Verbe le sang immaculé qui devient, au jour de l'Incarnation, son propre corps et son propre sang, pour se transformer, au soir de la Cène, en son Sacrement d'amour.

Notre-Dame du Très Saint Sacrement, c'est, en second lieu, Marie recevant, en sa qualité de dispensatrice universelle de la grâce, la pleine et absolue disposition de l'Eucharistie et des grâces qu'elle renferme, parce que ce Sacrement est le moyen de salut le plus efficace, le fruit par excellence de la rédemption de Jésus-Christ : à elle, par conséquent, de faire connaître, aimer Jésus au Sacrement ; à elle de répandre l'Eucharistie par le monde, de multiplier les églises, de les étendre chez les infidèles, de défendre la foi en l'Eucharistie contre les hérétiques et les impies ; à elle de préparer les âmes à la communion, de les exciter à la visite fréquente, à l'assistance assidue au saint Sacrifice : elle est la

trésorière de toutes les grâces que renferme l'Eucharistie, qui y préparent ou qui en découlent.

Ici comme là c'est Marie donnant l'Eucharistie au monde ; mais là, elle est unie d'une manière intrinsèque à l'essence même du mystère, puisqu'elle en fournit la matière, le sujet, son Fils ; ici, elle applique l'Eucharistie à chacun de nous, la distribue ; elle est le moyen de sa vie extérieure, de son expansion, l'instrument du bien que ce Sacrement opère dans les âmes.

Mais de plus, et surtout, Notre-Dame du Très Saint Sacrement, c'est Marie vivant pendant plus de vingt ans après l'Ascension du Sauveur au pied du Tabernacle, passant sa vie au Cénacle, nourrie de l'Eucharistie, adorant son Fils voilé sous les saintes espèces, assistant au sacrifice de la Messe : en un mot, Marie remplissant envers le Très Saint Sacrement tous les devoirs d'une fille soumise à l'Eglise, et qui se fait une gloire de servir Celui dont elle est la divine Mère : voilà mon modèle, modèle parfait, modèle aimable, à moi chrétien dans mes devoirs eucharistiques : je fais ce qu'a fait ma Mère, elle me suit du regard, m'inspire ses dispositions ; mon soin dans le service du Sacrement d'amour sera de faire comme Marie, d'entrer en ses intentions, de me revêtir de ses vertus, de sa foi surtout, de son amour, de son recueillement et de sa vie de communion à Jésus-Hostie : dès lors mon service sera mieux accompli, agréé avec plus de plaisir par Notre-Seigneur, plus glorieux à mon Maître et plus doux pour moi.

O vie eucharistique, pratiquée en union avec Marie, sous le regard et le couvert de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, que tu es belle, bonne à l'âme, glorieuse à Dieu ! Tu me donnes Jésus vivant, Jésus aimant, Jésus et son cœur, Jésus voilé par amour pour moi ; tu me mets en rapports d'amitié, de conversation, de vie familière et intime avec Jésus au

Sacrement ; et en même temps, pour me combler, tu introduis dans mes rapports avec lui Marie, la Mère de Jésus et la mienne, Marie, la parfaite adoratrice, le canal nécessaire de toute sainteté, le modèle facile, aimable, maternel de toutes les vertus !

Quel horizon ! Jésus attirant au Sacrement, dans ce petit point de l'hostie, la Trinité entière, le Père, le Verbe et l'Esprit, qu'entourent, dans l'adoration la plus profonde, des légions d'anges innombrables ; Jésus réunissant là pour moi et sa divinité et son humanité, les mystères de sa vie éternelle et les mystères de sa vie temporelle, ses attributs divins et ses vertus, concentrant dans cet océan de son Cœur eucharistique tous les fleuves de ses grâces, tous les mérites de ses actions, de ses prières et de ses souffrances ; et en même temps, afin que cette hostie soit vraiment le ciel sur la terre, je vois Marie entrer en part dans l'économie de ce mystère : Marie, source première de ce Sacrement, de qui découle le sang que nous y buvons, la chair que nous y mangeons ; et, à cause de cela, Marie, maîtresse, souveraine, Mère encore de Jésus au Sacrement ; chargée de donner l'Eucharistie au monde et de ramener le monde, de l'entraîner à l'Eucharistie pour le régénérer, le sauver et le rendre heureux !

Voilà tout ce que renferme ce nom béni, que l'on ne peut, quand on le comprend, que redire avec l'accent de la reconnaissance et de l'amour : **NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT, MÈRE ET MODÈLE DES ADORATEURS, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS A VOUS !**

CHAPITRE II

De l'opportunité de cette dévotion.

Nous commencerions volontiers tout de suite à exposer les fondements de notre dévotion, tels que nous venons de les indiquer. Mais nous nous sentons gêné par une objection qui bourdonne à nos oreilles, et dont l'importunité fatiguerait le lecteur, en le forçant à ne donner à nos preuves qu'une attention partagée ; il vaut mieux en avoir raison tout d'abord, et s'en débarrasser.

Cette objection, c'est une fin de non-recevoir, basée sur l'inutilité de donner un nouveau nom à Marie, et sur le danger d'introduire une dévotion nouvelle.

Que le nom soit nouveau, nous l'avouons sans difficulté. Mais s'il exprime une chose très réelle, très vraie, faut-il le rejeter sans examen, uniquement à cause de sa nouveauté ?

Ce nom est nouveau ; mais combien de noms aujourd'hui très anciens ont eu un commencement dans l'Eglise ! Lorsque sainte Julienne exposa les ordres qu'elle avait reçus d'en haut pour l'institution de la Fête-Dieu, on se récria : c'était une innovation inutile, dangereuse même ! Aujourd'hui que ce nom est si doux à prononcer, que la Fête-Dieu ne réveille en nous que des souvenirs de joie et de bonheur, on ne pourrait se faire une idée des obstacles qui s'opposèrent à son adoption.

Il y a un siècle, le culte du Sacré-Cœur de Jésus fut longtemps arrêté et refoulé dans le secret des

cloîtres et de quelques cœurs fidèles par cette même objection : c'est nouveau, et l'ancien suffit !

Mais, il y a quelques années à peine, qui donc avait entendu parler de Notre-Dame du Sacré-Cœur ? Nous savons quelles oppositions on fit à ce nom si vrai, si glorieux à Marie et à Jésus, si plein de grâces pour l'Eglise. Mais Mgr l'Archevêque de Bourges, institué de Dieu même pour juger de la doctrine dans son diocèse, approuva le nouveau nom et le bénit. Pie IX lui-même intervint, et permit de couronner en son nom la glorieuse image de Notre-Dame du Sacré-Cœur. On se souvient des fêtes splendides qui accompagnèrent cet événement, de cette réunion si nombreuse d'évêques, de ce concours inouï de pèlerins. La voix de la science sacrée se fit entendre pour affirmer la solidité de la dévotion naissante. L'évêque de Tulle, sur les lèvres duquel les questions les plus abstraites de la théologie se transforment en un poème, chanta Notre-Dame du Sacré-Cœur ; Monseigneur de Poitiers, dont le nom seul fait autorité, prouva que réunir Marie au Cœur de Jésus, c'était, non pas innover, mais entrer dans l'essence même du christianisme, et manifester la loi invariable de l'économie du salut, qui ne s'opère toujours que par Marie et par Jésus. Résumant sa pensée dans un trait d'irrésistible éloquence, il s'écria : « N'en ai-je pas dit assez pour vous faire comprendre que Marie est inséparable de Jésus, et que l'économie essentielle du christianisme est méconnue, que l'ordre divin est troublé, si Marie est oubliée, si Marie est négligée, si Marie est exclue ? Lors donc qu'en entrant dans cette splendide et gracieuse église, vous considérez, au fond du sanctuaire, l'aimable et doux Jésus avec son Cœur tout rayonnant des feux de la charité, surmonté et couronné en quelque sorte par la suave et virginale figure de Marie sa Mère ; si l'on vient vous dire que

c'est quelque chose de nouveau, une pratique étrangère au pur Evangile, une dévotion inconnue de la primitive Eglise, la réponse vous est facile. — N'est-ce donc pas le pur Evangile, et y a-t-il rien de plus primitif que ce qui est écrit au chapitre premier de saint Matthieu : « *Maria, de qua natus est Jesus* : Marie, de laquelle est né Jésus ? » N'est-ce pas aussi le pur Evangile, et y a-t-il dévotion plus primitive que ce qui est raconté au chapitre second du même évangéliste : *Et intrantes domum invenerunt Puerum cum Maria matre ejus* ? Appuyé sur ce texte, j'ose le dire, le temple n'est pour moi le temple chrétien et orthodoxe qu'autant que Marie m'y est montrée avec Jésus. Ma foi le veut ainsi, et mon cœur se met volontiers d'accord avec ma foi ¹. »

Et le nom nouveau de Marie s'est répandu dans le monde, accueilli par la foi des fidèles : c'est que dans sa nouveauté il exprimait une adorable et très ancienne réalité.

Lorsque le vénérable P. Eymard proposa Notre-Dame du Très Saint Sacrement : « C'est le titre nouveau, nous dit-il, d'une chose fort ancienne. » Car depuis que l'Eucharistie existe, les rapports qui relient Marie à son Fils au Sacrement existent aussi. Et nous dirons ici combien nous fûmes encouragé dans le dessein de répandre cette dévotion par Mgr Freppel, évêque d'Angers. C'est un témoignage de reconnaissance que notre cœur nous fait un devoir de rendre publiquement à l'illustre Prélat. — Lisant dans une supplique, où on le priait de bénir le nom de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, ces mots : « Daignez, Monseigneur, approuver ce culte nouveau rendu à Marie. — Non, non, dit Sa Grandeur, effacez

¹ Homélie prononcée, le 8 septembre 1869, pour le couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur, à Issoudun.

cela ; la dévotion à Notre-Dame du Très Saint Sacrement n'est pas un culte nouveau, et de tout temps Marie a été honorée dans l'Eglise comme la Mère du Christ eucharistique. »

Le fond de cette dévotion n'est donc pas nouveau ; le nom seul n'a pas encore été décerné publiquement à Marie : la pratique, la méditation fréquente et commune des rapports de Marie avec l'Eucharistie, ne font que commencer. Faut-il, pour cette seule raison, rejeter ce qui semble à tout le moins se présenter à nous comme une grâce ? Nous ne le croyons pas. Déjà plusieurs évêques ont approuvé le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, et Monseigneur d'Angers, pour attester sa foi et son ardent amour envers la Mère et le Fils en l'Eucharistie, a gracieusement accordé quarante jours d'indulgence à tous les fidèles de son diocèse qui réciteraient dévotement cette formule : *Notre-Dame du Très Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous qui avons recours à vous* ¹.

Quand la nouveauté se présente ainsi appuyée, elle n'est qu'une manifestation nouvelle de l'amour de Notre-Seigneur ; une nouvelle grâce, un nouveau secours qu'il nous offre. Chaque temps a ses grâces. Alors que l'Immaculée Conception était repoussée comme une funeste innovation, le savant archevêque Catharin répondait : « L'Immaculée Conception vous étonne ? Mais je ne pense pas que là s'arrête ce que nous découvrirons des grandeurs de Marie ; il y a en elle des secrets ineffables connus des seuls esprits bienheureux, et que Dieu manifestera en leur jour à son Eglise, afin que chaque époque se réjouisse dans

¹ Voyez dans la préface les autres approbations, et surtout l'autorité que Sa Sainteté Pie X a donnée au nom béni de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, en enrichissant d'indulgences son invocation.

la manifestation d'un nouveau mystère et d'une nouvelle gloire de la Vierge ¹. »

Le Seigneur tient en réserve des secours que nous ne connaissons pas. Une dévotion nouvelle envers la sainte Vierge est un torrent de grâces qui se répand sur le monde. « Celui, dit le P. Faber, qui peut trouver un point de vue différent d'où notre tendre Mère lui apparaît plus grande qu'auparavant, s'est procuré un nouveau moyen de sanctification : car il a acquis une puissance nouvelle pour aimer Dieu ². »

Eh quoi ! si la science des rapports de Marie avec l'Eucharistie nous fait aimer d'un amour plus dévoué le Très Saint Sacrement ; si l'exemple de sa vie adoratrice au Cénacle nous fait remplir avec plus de piété, de révérence et d'amour nos devoirs envers Notre-Seigneur Jésus-Christ présent parmi nous, qui se plaindra de cette nouvelle dévotion et ne reconnaîtra pas, au contraire, dans cette manifestation d'une de ses grandeurs, l'intervention miséricordieuse de la Reine du ciel, qui veut elle-même nous servir de modèle et d'encouragement dans le service de son adorable Fils, et concourir ainsi à la dilatation de son règne eucharistique et à son avènement dans tous les cœurs ?

Un acte d'amour ! mais c'est le ciel mérité, la gloire doublée : si ce nom béni peut multiplier les actes d'amour, il aura porté assez de fruit pour qu'on reconnaisse en lui l'arbre fertile planté par le Seigneur dans le jardin de l'Eglise.

Objectera-t-on enfin que l'Écriture, les Pères en

¹ *Ego enim non in hoc privilegio (Immac. Concept.) finire Mariæ laudes existimo ; sed latere etiam plura, beatis spiritibus nota, et suo die Ecclesiæ revelanda, ut quævis ætas suis ac novis gaudeat decorata mysteriis. — Cath. arch. Camps. — Serm. de Conc. Immac.*

² *Le Précieux Sang, p. 387.*

disent assez sur la sainte Vierge, et qu'il faut s'en tenir à ce qu'on sait d'elle ? Marie n'est-elle pas assez connue ?

Eh bien, non ! Marie n'est pas assez connue ! Qui pourrait se vanter d'avoir sondé toute la profondeur, mesuré toute l'étendue de ce mot qui est le fondement des grandeurs de Marie, et dont le Saint-Esprit, qui s'y entend à définir, s'est contenté pour louer Marie : *Maria de qua natus est Jesus* : « Marie la Mère de Dieu, la Mère de Jésus ? »

Ah ! bien plutôt, que tous les docteurs cherchent, que toutes les âmes de prière contemplent, que toutes les générations scrutent les grandeurs de Marie, nous ne parviendrons encore qu'à atteindre les limites extérieures de ses grandeurs, la frange du manteau de gloire de la Mère de Dieu : et l'éternité ne sera pas trop longue, la lumière divine point trop éclatante pour nous amener à connaître avec quelque perfection le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu !

Ce ne sont pas là nos pensées, mais celles de saint Bernard qui s'écrie : « O Marie, glorieuse cité du Très-Haut, on a dit de vous déjà des choses bien glorieuses ; mais il reste encore à vous louer, et, jusqu'à ce jour, toute louange n'est qu'un bégaiement d'enfant. » *Adhuc locus est tuæ laudi, adhuc in tuis laudibus omnis lingua balbutit* ¹.

C'est parce que nous savons que Marie est un océan de grandeurs que nous avons confiance et que nous croyons pieusement à ce nouveau titre, à cette nouvelle face de son pouvoir dans l'économie du salut, que Marie semble nous manifester.

Dans sa préface du Traité sur la sainte Vierge, prévenant l'objection qui se pouvait tirer contre ce qu'il allait écrire de Marie, du silence des Evangé-

¹ *In Deprec. ad B. Virg.*

listes à l'endroit de la Mère de Dieu. Suarez, le théologien positif par excellence, dit quelques paroles qui vont si bien à notre sujet, que nous nous reprocherions de les omettre : « Ce n'est pas sans un dessein particulier du Saint-Esprit que plusieurs des mystères et des privilèges de Marie n'ont pas été consignés dans les Ecritures, ni transmis par la Tradition : Dieu voulait par là donner à ceux qui viendraient dans la suite une faculté plus grande de méditer et de considérer ces mystères, et de parler et d'écrire sur la sainte Vierge bien plus de choses que l'on n'en possédait jusque-là, *en les déduisant, par le raisonnement, des principes reçus* ¹. »

Lorsque l'auteur de ce travail en exposait les lignes principales à Mgr l'Evêque d'Angers, Sa Grandeur lui dit ces paroles, dont il a fait sa règle de conduite : « Cherchez dans les Pères apostoliques les témoignages de la dévotion de la primitive Eglise envers le Très Saint Sacrement, et procédez par induction pour Marie, qui fut le membre le plus docile et le plus parfait de l'Eglise, en même temps qu'elle en était la Mère. »

Nous présentons donc ici les titres de Marie à entrer en part de notre dévotion envers le Saint Sacrement, appuyé sur la théologie et l'histoire ecclésiastique. Sans prétendre forcer la créance du lecteur, nous voulons montrer que notre foi est raisonnable et que les motifs qui l'appuient suffisent à fonder une opinion probable. Cela étant, nous prendrons pour nous ces paroles de saint Liguori, et nous prierons le lecteur de s'inspirer de leur esprit en parcourant cet opuscule : « Lorsqu'une opinion est en quelque manière honorable pour la sainte Vierge, et qu'elle a quelque fondement, pourvu

¹ *De Incarnatione*, t. XIX. Ed. Vivès.

d'ailleurs qu'elle ne répugne ni à la foi, ni aux décrets de l'Eglise, ni à la vérité ; ne pas la tenir, et même la contredire, par la raison que l'opinion contraire peut être aussi vraie, c'est montrer peu de dévotion à la Mère de Dieu. Je ne veux pas être du nombre de ceux qui ont ce peu de dévotion, et je ne souhaite pas que mon lecteur en soit. J'aime mieux être de ceux qui croient pleinement et fermement tout ce que, sans erreur, on peut croire des grandeurs de Marie, selon la pensée de l'abbé Rupert, qui, parmi les hommages les plus agréables à la Reine du ciel, compte celui de croire fermement tout ce qui rehausse sa gloire : *Ejus magnalia firmiter credere* ¹. »

Ce fut cette pensée de glorifier Marie qui porta le vénérable P. Eymard à lui décerner ce nouveau titre d'honneur, « nom, disait-il, le plus glorieux de la Reine des Saints, car c'est celui qui la rapproche le plus de Notre-Seigneur, principe de toutes ses grandeurs. » Par là notre dévotion à Marie devient partie intégrante de notre dévotion à Jésus.

Et nous aimons à redire un beau mot d'un jeune prêtre qui, après avoir édifié pendant plusieurs années le séminaire de Saint-Sulpice, est venu mourir en odeur de sainteté au pied du Saint Sacrement : « Il n'y a qu'un seul titre, à mes yeux, qui égale le titre de Mère de Dieu, c'est celui de Notre-Dame du Très Saint Sacrement ². »

C'est qu'en effet, ici on ne rapproche pas Marie d'un mystère seulement ou d'une vertu de son Fils, mais de sa divine Personne, du sujet vivant et glorieux de tous les mystères, de toutes les vertus. Et s'il est vrai, comme la foi l'enseigne, que l'Eu-

¹ *Gloires de Marie*, ch. v, § 1.

² *Vie de l'abbé Bonnel de Longchamp*, par le P. Henri Durand. Paris, Poussielgue frères.

charistie est le centre de toute la religion, qu'elle est l'Homme-Dieu avec toutes ses grandeurs et toutes ses gloires, Jésus dans la dernière puissance de son amour ; rapprocher Marie de l'Eucharistie, c'est la glorifier autant qu'elle peut l'être, c'est dire, en un mot, toute sa vie, toute sa grandeur et toute sa gloire.

Nous espérons que si nous parvenons à montrer la réalité des rapports de Marie avec Jésus-Eucharistie, la solidité du lien qui la rattache au Saint Sacrement, la part immense qu'elle a dans ce mystère d'amour, l'on pardonnera à notre dévotion son apparente nouveauté, et que l'on honorera Marie avec confiance, avec amour, sous son beau nom de Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Et pour nous munir d'une dernière précaution, nous terminons ces considérations préliminaires par ces paroles du bienheureux Albert le Grand : « Si le lecteur, daignant jeter les yeux sur cet opuscule, se trouve quelque peu offensé par la nouveauté du sujet qu'il traite, comme cela arrivera peut-être, je le supplie de ne pas aussitôt m'accuser de témérité et de pardonner quelque chose à la simplicité de ma dévotion : *Obsecro eos qui præsens opusculum forsitan dignabuntur aspicere, ut si quid in illo offendit, ex sui forsitan, ut contingit, novitate, non facile adscribant temeritati, sed parcant potius simplici devotioni.* » (In Præfat. de Laud. B. M. V.)

CHAPITRE III

**Premier fondement de notre dévotion :
Marie est la Mère de Jésus.**

« Marie Mère de Jésus, *Maria de qua natus est Jesus* », tel est le fondement de notre dévotion envers Notre-Dame du Très Saint Sacrement et le premier rapport qui unit Marie à l'Eucharistie.

Nous croyons, et cette foi est notre plus douce joie, que le corps adorable de Notre-Seigneur, présent réellement en l'Eucharistie, est le même corps qui a été formé du sang très pur de Marie, nourri de sa substance et de son lait virginal.

Nous adorons à l'autel le vrai Fils de la Vierge, et nous chantons avec l'Eglise, associant la Mère et le Fils, la cause et l'effet, la source et le ruisseau, le principe et la conséquence : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine* : « Salut, ô corps du Seigneur vraiment né de la Vierge Marie ! »

Saint Ambroise, de son temps déjà, jetait les premiers fondements de notre dévotion lorsqu'il mettait dans la bouche du Sauveur, instituant l'Eucharistie, ces paroles mémorables : « Ceci est vraiment ma chair pour la vie du monde ; croyez-le fermement, c'est absolument la même chair qui a été formée et qui est née de Marie, qui a souffert sur la croix et qui est sortie glorieuse du tombeau ; c'est elle, vous dis-je : *Hæc, inquam, ipsa est* ¹. »

Aussi, nous comprenons cette parole de l'évêque

¹ De Consec. D. 2. Cité par Ben. XIV, in opere de Canonizatione SS., lib. IV, c. xxxi.

de Poitiers : « Marie est en quelque sorte associée à la présence réelle de Jésus au Tabernacle. Le premier blasphème contre la vérité du Sacrement de l'autel consistait à nier que le corps eucharistique du Seigneur fût le corps né de Marie. ¹ »

Cette union apparaît plus intime lorsque l'on considère la liturgie de la Fête-Dieu. L'Eglise romaine, selon la pensée de l'illustre auteur de l'*Évangile de l'Eucharistie*, elle qui possède si profondément le sens du vrai, ne s'est pas mise en peine, comme les liturgies gallicanes, de composer, pour la Fête du Corps de Notre-Seigneur, une préface particulière ; mais réunissant la maternité de Marie à la présence réelle de Jésus, elle redit en ce jour la préface de la Nativité, qui atteste la vérité de la chair donnée par Marie au Verbe incarné ; et la doxologie des hymnes de ce jour, après que nous avons célébré les gloires et l'amour du Dieu fait pain, fait remonter à la Vierge la cause du don que nous recevons à l'autel : *Jesu, tibi sit gloria, qui natus es de Virgine.*

On connaît ces paroles de saint Augustin devenues classiques : *Caro Jesu caro est Mariæ, et ipsam Mariæ carnem nobis manducandam dedit ad salutem* ² : « La chair de Jésus est la chair de Marie, et le Sauveur nous donne cette chair de Marie comme l'aliment de notre salut. »

Rappelant ces paroles, le P. Binet ³ s'écrie : « Celui qui approfondira ce mystère, trouvera de sublimes pensées ! »

En effet, c'est la substance de Marie qui a fourni au Verbe les éléments dont son humanité sainte a été formée par le Saint-Esprit ; durant les neuf mois que le Verbe incarné est demeuré dans son sein,

¹ Homélie prononcée à Issoudun.

² *Comment. sup. Psalm. xcviij.*

³ *Le Chef-d'Œuvre de Dieu.*

Marie l'a nourri de sa substance ; après sa naissance, elle lui a donné son lait virginal tant que ses organes, trop faibles, n'ont pu supporter une nourriture plus solide ; c'est-à-dire que jusqu'à l'âge où il fut sevré, le corps de Jésus-Christ ne fut nourri, augmenté que de la substance de sa Mère. A ce moment, Marie cessa d'être la seule cause de ses accroissements, que Jésus reçut, comme tout le monde, des aliments dont il se nourrit ; mais, dans son développement final, Jésus n'a pas perdu entièrement les premiers éléments de son corps ; ils existaient en lui, développés, accrus, mais réellement conservés lorsqu'il institua le Sacrement de l'Eucharistie : et comme il renferma sous les espèces sacrées son humanité sainte telle qu'elle était à ce moment, nous possédons dans le Sacrement le corps de Jésus composé originairement de la seule substance de Marie, laquelle, changée d'abord en son sang, en sa chair et en ses os, a été transsubstantiée, par les paroles de la consécration, en l'Hostie sainte que nous recevons. Et il est vrai de dire que chaque jour à la Messe, Jésus nous donne la substance de Marie, convertie en sa propre chair et en sa propre substance.

Voici quelques données qui éclairciront la question. Qu'on nous pardonne la sécheresse de certains termes d'école : la nature du sujet nous y condamne.

Que l'enfant soit une partie, un membre de la mère, et une même chose avec elle, Aristote l'enseigne comme un principe incontestable ¹, et saint Thomas, suivi par toutes les Écoles catholiques, l'admet avec lui. — Cajetan, dans le commentaire sur la question xxxi^e de saint Thomas (3^e part., art. vi), dit « que la principale et première partie

¹ *Magn. Moral.*, lib. I, c. xxxiv.

de l'enfant est la portion de la substance qu'il emprunte à ses parents : aussi est-elle appelée *primigenia caro*, la première chair engendrée. »

Cette première substance de l'enfant formée dans le sein maternel, augmentée pendant neuf mois, devient ce corps qu'après sa naissance la mère nourrit de son lait pendant un temps plus ou moins long.

C'est cette vie commune qui fonde l'identité entre la mère et l'enfant et la relation de la maternité.

Or ce qui est vrai en général de tout homme venant en ce monde, est vrai du Fils adorable de Marie : c'est pourquoi saint Jean Damascène a dit de sa très pure Mère : « Tandis que Dieu se trouve dans toutes les autres créatures de trois manières, il est en Marie sous un quatrième mode, à savoir *l'identité*, parce qu'il est une même chose avec elle, en cette manière que la mère et le fils sont une même chair ¹. »

S'il nous était donné de pénétrer par la pensée, au moment de l'Incarnation, dans ce sanctuaire de toute pureté qui est le sein de Marie, où le Saint-Esprit, comme dans un merveilleux atelier, opère la plus grande de ses œuvres, nous y verrions l'auguste Vierge fournir à l'artisan divin quelques gouttes de son sang très pur, qui, immédiatement changées par sa vertu toute-puissante en un corps parfait et organisé, deviennent le corps du Verbe Incarné. Après que le Dieu fait chair est demeuré pendant neuf mois dans ce ciel des vertus et de l'amour, augmenté, agrandi de la substance de Marie, il apparaît au monde porté dans les bras de sa Mère, allaité par ses mamelles que le Ciel lui-même a remplies : *Sola Virgo lactabat ubere de cœlo pleno* ².

¹ *Serm. de Nat. Mariæ.* — Cité par Suarez.

² *Brev. rom. in Fest. Circumcis.*

Or ce premier fondement de sa chair, ce premier rudiment de son corps n'a jamais été en Jésus-Christ, absorbé ni résolu absolument par les déperditions insensibles mais continuelles que fait le corps humain en passant par les différentes phases de son développement ; au contraire, il y est toujours demeuré. et selon que le dit saint Augustin : « La chair de Jésus est toujours la chair de Marie ; et bien qu'elle ait été glorifiée par la résurrection et exaltée par l'ascension du Sauveur au-dessus des esprits célestes, elle demeure cependant toujours la même chair qui fut prise en Marie ¹. »

C'est la doctrine de Suarez que nous résumons en tout ceci ; nous ferions mieux de lui céder la parole, car en lui, dit Bossuet, on entend toute l'Ecole ².

La sainte Vierge, dit-il, est vraiment Mère de Dieu, parce qu'elle a proprement et véritablement concouru à donner un corps au Verbe divin. Il suit de là qu'une partie de la substance de la Vierge dont fut formé, dans le principe, le corps du Christ, et dont il fut accru durant tout le temps qu'il eut pour nourriture le sang ou le lait de sa Mère, a été unie hypostatiquement au Verbe de Dieu.

Suarez cite ici le texte de saint Jean Damascène rapporté plus haut, ainsi que les paroles si connues de saint Augustin, qui sont comme le fondement de cette doctrine : *Caro Christi, caro Mariæ*, etc. ; et il continue : Pour en revenir à cette parole tant de fois répétée, que la chair de Jésus est encore la chair de Marie, il est facile d'admettre, étant posé ce qui précède, que cette substance de chair que le Christ

¹ *Caro Jesu caro est Mariæ. Caro enim Christi, quamvis gloria resurrectionis fuerit magnificata, et potenti super omnes cœlos ascensione glorificata, eadem tamen mansit carnis natura quæ suscepta est de Maria. (Serm. de Assumpt.)*

² T. XIX, q. xxvii ; D. I, sect. II.

a prise en Marie n'a jamais été entièrement perdue, *dimissa*, ni dissoute par l'action continue de la chaleur corporelle, et qu'elle demeure toujours identique et intacte, unie au Verbe de Dieu ¹.

Nous citons toujours : Cette opinion peut se justifier par une raison naturelle et s'appuyer d'une conjecture probable. — La raison, c'est que la substance de la chair du Sauveur fut prise et formée avec le sang très pur de Marie, disposée dans les meilleures conditions et en quantité parfaitement équilibrée. Or, d'un côté, pendant la première enfance, où les aliments se convertissent facilement et presque sans résistance en notre chair, l'action de résolution n'absorbe que peu de la substance première, surtout en Jésus-Christ, qui recevait une nourriture tempérée et admirablement disposée par le Ciel lui-même, *ubere de cœlo pleno*. D'autre part, pour le reste de la vie de Jésus-Christ, on peut faire une semblable conjecture, parce que, n'ayant vécu que trente-trois ans. Notre-Seigneur mourut avant l'âge où la déperdition est plus rapide.

Mais, au-dessus de ces raisons naturelles et communes à tous les enfants, dit Suarez, il en est une d'un ordre supérieur : c'est l'amour singulier que Jésus avait pour sa sainte Mère, lequel devait le porter à conserver en son corps, par une disposition spéciale de sa volonté toute-puissante, ce qu'il avait reçu d'elle.

Nous ne faisons donc pas difficulté d'avouer, conclut ce théologien par excellence, que la chair de Jésus est la chair de Marie, et que dans le corps

¹ Ex quo facile potest credi illam substantiam carnis quam Christus assumpsit ex Virgine, nunquam fuisse omnino dimissam, aut continua caloris naturalis actione recolutam, sed eandem omnino fuisse semper Verbo Dei conservatam unitam. (*Loc. cit.*)

glorieux du Sauveur persévère la substance qu'il reçut de sa Mère.

Il nous serait facile de citer à l'appui de ce sentiment d'autres autorités. Le P. Dalmatius Kick les a réunies dans un livre savant, et qui résume les arguments qu'on peut apporter en faveur de cette cause ¹.

C'est ainsi que le théologien Scherlogus dit, au tome III de son Commentaire sur le Cantique des cantiques : « Le fruit des entrailles de Marie est l'Eucharistie, non seulement parce que Jésus, qui y est contenu, est sorti du sein de la Vierge, mais encore parce que la substance de sa chair qu'il prit en elle n'a jamais été entièrement séparée de son corps, mais qu'une partie au moins y a toujours été conservée et demeure ainsi pour toujours unie au Verbe dans les cieus et dans le Saint Sacrement. »

Richard de Saint-Laurent avait dit avant lui : « Nous nous nourrissons à l'autel de la chair et du sang de Marie ; car la chair que nous mangeons est cette substance de la Vierge à laquelle le Saint-Esprit emprunta cette petite portion dont il forma, par un artifice divin, le corps de Jésus-Christ ². » Et il ajoutait : « C'est en toute vérité qu'elle peut, elle aussi, tendre mère, nous dire : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang véritablement un breuvage. »

Saint Anselme, docteur : « La chair que Jésus prit de Marie, chaque jour, à la sainte Messe, l'Eglise nous la donne en nourriture ³. »

Nous terminerons par ces magnifiques paroles de

¹ Il cite Eusèbe d'Emesse, Arnould de Chartres, Novatus, Guerra, Herra, Zelada, Velasquez, Vega, Cornelius a Lapide et d'autres.

² *De Laud. Virg.*, lib. I.

³ Cité par D. Kick.

saint Bernardin cette série de témoignages assez significatifs, nous semble-t-il : « Que dirai-je pour exalter davantage cette très digne, très heureuse chair qui fut détachée de la substance de notre glorieuse Vierge, sinon que c'est dans cette chair empruntée à la Vierge bénie, détachée de son corps comme la pierre de la montagne prédite par Daniel, que c'est, dis-je, en elle que consiste, que s'achève, que demeure dans sa perfection ce Sacrement, la gloire et le fondement de tous les sacrements de l'Eglise, c'est-à-dire, la très sainte Eucharistie ¹ ? »

Pour résumer, en concluant, les preuves que nous venons d'énumérer, nous dirons donc : Marie, en donnant la substance de son sang très pur pour former l'humanité du Verbe, en le nourrissant pendant neuf mois de son sang, et en l'allaitant ensuite de son très pur lait, Marie entre en Jésus-Christ : sa substance devient le sang, la chair, les os de Jésus-Christ ; jusqu'à cet âge, le corps de Jésus n'est qu'un composé de la substance de Marie. Il grandit, il s'accroît ; cette substance originelle se développe et reçoit accroissement de toutes les causes de la végétation naturelle ; on ne saurait plus alors, sans doute, distinguer et séparer, par des moyens humains, ce qui, dans ce corps d'homme fait, est de Marie, ce qui provient des autres causes ordinaires, et, physiquement, cela ne se distingue pas, en effet. Mais qu'est-ce qui peut nous empêcher, avec le scalpel plus tranchant de la raison et de la foi, de pénétrer plus avant et de comprendre, de distinguer par l'esprit, dans le corps de Jésus, les divers élé-

¹ Et ut expressius magnificem illam dignissimam et beatissimam carnem de Virgine gloriosa decisam... quoniam de carne Virginis benedictæ, et in parte corporis ejus excisa, consistit, perficitur et terminatur totum decus ac pondus sacramentorum Ecclesiæ, scilicet Eucharistia. (Tome I, serm. LXI, art. 1.)

ments qui sont entrés en sa composition ? Et, bien que nous ne la voyions pas des yeux du corps, la raison nous montre en lui la substance de Marie, changée, convertie en sa propre substance, et comme telle, unie inséparablement au Verbe, vivifiée, informée par l'âme de Jésus, substance, en un mot, qui est devenue lui-même !

C'est là ce que nous demandons seulement dans le sujet qui nous occupe : cela nous suffit pour nous faire voir en Marie la cause originelle, radicale de l'Eucharistie ; notre amour est satisfait ; car en recevant le corps de Jésus, nous recevons la substance de Marie qui en est le premier fondement.

Le P. de Machault, aussi savant que pieux, part de ces principes pour nous dire, dans sa foi ardente : que l'Eucharistie est la relique de Marie la plus authentique et la plus précieuse que la terre possède. Nous allons résumer les pieuses effusions qu'il fait découler de cette pensée féconde ¹.

La terre, au jour de l'Assomption de Marie, aurait eu, certes, de quoi s'affliger et se tenir pour très malheureuse, si au départ de celle qu'elle regardait comme toute sa gloire et son bonheur, elle eût été totalement privée de sa présence sans conserver aucun reste de ce qui lui avait appartenu en propre. Il est vrai que quelques lieux privilégiés possèdent de précieux restes de ses vêtements, de ses meubles, préservés jusqu'ici de la corruption par son attouchement très pur ; on dit même que certains sanctuaires, plus avantagés, gardent avec la plus grande vénération quelques-uns de ses cheveux.

Mais, ô Mère de miséricorde, comme toute l'Eglise vous réclame, par tous les endroits de la terre, pour son avocate et sa protectrice, elle souhaite de se voir aussi partout honorée de vos reliques sacrées,

¹ T. II, *Medit. pour l'Assomption de Marie.*

et les fidèles seraient plus confiants en leurs prières s'ils pouvaient les offrir à Notre-Seigneur sous les auspices d'une relique de votre corps, où ce Sauveur des hommes a trouvé un séjour si délicieux.

Eh bien, Marie nous a exaucés ; nous possédons ses reliques, et les plus précieuses qui se puissent imaginer, dans chacun de nos Tabernacles !

C'est le Saint-Esprit lui-même qui nous apprend que les enfants sont les reliques de leurs parents, et qui promet au juste qu'il laissera derrière lui des reliques honorées, c'est-à-dire une belle lignée d'enfants, tandis que les reliques des pécheurs, c'est-à-dire tous les rejetons de leur race, seront exterminés ¹.

Qu'est-ce que Jésus en l'Eucharistie, sinon la plus digne relique de Marie ? Car il y est selon son corps et son sang ; or, ce corps et ce sang qu'il a pris de Marie le rendent son Fils, et, comme tel, il est la relique la plus précieuse et la plus authentique de sa très sainte Mère.

Je sais, ô Jésus, que je vous reçois en l'Eucharistie et comme Dieu et comme homme ; si donc, selon votre parole, celui qui vous voit, voit votre Père, qui vous reçoit, reçoit aussi Marie.

O double faveur de ce Sacrement adorable, qui me donne tout ensemble et le Fils et la Mère, et Jésus et Marie ! O Vierge sainte, que je sens de joie en portant les yeux sur la sainte Hostie, puisque je la considère comme un précieux reliquaire où vous avez une place si glorieuse !

Si ceux qui possèdent quelque objet sanctifié par votre attouchement s'estiment, et avec raison, si heureux, combien mon partage n'est-il pas plus glorieux, puisqu'en l'Eucharistie je possède la plus belle relique

¹ Sunt reliquæ homini pacifico. — Reliquæ impiorum interibunt. (Ps. xxxvi. 37, 38.)

de votre corps que je puisse souhaiter : *Funes ceci-
derunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea
præclara est mihi!*

Et cette relique est vivante, animée. On prise beau-
coup le moindre fragment d'os d'un martyr ou d'un
saint, parce que l'on croit que la vertu de leur esprit
y réside. Mais la relique de Marie qui repose dans
le sanctuaire de l'autel, enchâssée au corps même de
Jésus, est vivante; et de quelle vie sublime, grand
Dieu! de la vie de Jésus, le Fils du Dieu vivant,
l'auteur de la vie; la vie de Dieu lui-même!

Quand je puis m'approcher de la relique d'un
saint, c'est pour la toucher un instant, tout au plus
la baiser avec respect; mais Marie me donne sa très
sainte relique de l'Eucharistie, non seulement pour
la voir et pour la toucher, mais avec tout pouvoir de
l'introduire en moi, de me l'unir, de me l'incorporer
et de ne plus faire qu'un avec elle!

O sainte relique de Marie, quand vous êtes en moi,
c'est non seulement pour y guérir les maladies du
corps, c'est surtout pour en chasser les maux bien
autrement cruels de l'âme : chassez de mon cœur
tout ce qui sent le péché : mettez en moi l'humilité,
la dévotion, la douceur, la pureté et l'amour, et
toutes les vertus qui découlent de vous comme de
leur source!

Il est bien vrai que, possédant Jésus en nous, sa
seule vue peut nous satisfaire et nous rassasier;
mais, pour varier les délices de l'esprit, figurons-
nous Marie présente en sa précieuse relique; Marie,
la mère de toute douceur et de toute beauté, qui
nous invite à jouir de ses fruits, à savourer ses
parfums, à contempler ses ravissantes beautés : la
voilà qui nous convie au baiser de sa bouche, puis-
qu'en prenant l'Hostie sacrée, Marie, en la relique
de la chair adorable de Jésus, repose sur nos lèvres
tremblantes : *Osculetur me osculo oris sui!*

O Jésus, donnez-nous de croître en l'amour de Marie ! O Marie ! donnez-nous de grandir en l'amour de Jésus ! Car en Jésus je vous reçois, ô Marie ; et en la relique de vous-même, ô Marie, je reçois Jésus : ah ! puissent nos pauvres cœurs se fondre en l'amour du Fils et de la Mère !

A l'amour nous joindrons l'honneur pour Marie, unie si intimement au Christ eucharistique, qui est son propre Fils. Ce sera la réalisation de la pensée d'Arnould de Chartres : La gloire du Fils est inséparable de la gloire de la Mère, et l'un et l'autre sont confondus dans une même louange ¹.

Nous terminerons par ces pieuses considérations du P. de Machault ² : « Tous les saints reçoivent un double honneur de l'Eucharistie. Le premier est que les églises, et spécialement les autels, se consacrent avec l'accompagnement de leurs reliques. Le second est qu'à la Table du Seigneur, nous faisons mémoire des martyrs, non pas comme des autres qui reposent en paix, afin de les soulager par nos prières, mais bien plutôt pour obtenir le mérite de leur intercession.

Mais quand il s'agit de Marie, vous voulez, ô Jésus, que votre sainte Mère participe aux honneurs de votre Sacrement d'une manière beaucoup plus relevée. Certes, comme elle est en vous, et vous en elle, nous la reconnaissons et nous la vénérons avec vous à l'autel ; c'est là que nous voulons l'honorer d'un culte bien plus grand que tous vos saints, parce qu'elle est votre Mère, tandis qu'ils ne sont que vos serviteurs.

Aussi, c'est elle que, par l'institution de l'Eglise, le prêtre nomme la première à la commémoraison

¹ Manifestum est individuum esse Matris et Filii gloriam, et commune esse utriusque præconium (Arnoldus Carnut.)

² T. II, *Médit. pour l'Assompt.*, ad finem.

des saints, à la Messe, invoquant et priant Dieu, « par la glorieuse et toujours Vierge Marie, Mère de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ ¹ », qui va s'immoler sur l'autel.

Et, après la consécration ², le prêtre s'unit encore à Marie et l'appelle de nouveau à son secours pour être plus digne de recevoir Celui qu'elle reçut la première dans son sein virginal.

Je me réjouis donc, ô grande Reine, conclut notre auteur, de tous les honneurs que l'Eglise vous présente en cet adorable mystère : c'est votre plus digne relique ; le corps et le sang qu'on y offre vous appartenant, il est juste que vous y receviez, par votre Fils lui-même, plus d'honneurs que les Anges et les Saints ne sauraient vous en donner au Ciel. »

Marie unie à l'Eucharistie, glorifiée par l'Eucharistie, tel est donc le premier fondement de notre dévotion envers Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Mais nous entendons Cornelius a Lapide mettre dans la bouche de Marie ces bénies paroles : « Venez, mangez mon Pain, buvez le Vin que je vous ai préparé et que je vous offre en l'Eucharistie ³. »

Paroles pleines d'amour, qui nous fourniront le second motif d'invoquer Marie comme la Dame de l'Eucharistie : à savoir le pouvoir magnifique de cette Reine auguste dans la distribution de toutes les grâces de son divin Fils.

¹ *Can. Missæ.*

² *Ibid., ad : Libera nos.*

³ *Comment. in Prov. Salom., c. ix.*

CHAPITRE IV

Deuxième fondement : le pouvoir de Marie.

C'est une doctrine aujourd'hui reçue et enseignée par tous, que Marie est la dispensatrice universelle des grâces de son divin Fils ¹. En Jésus-Christ est la plénitude de toute grâce comme dans le chef de l'Eglise; en Marie est une plénitude proportionnée, fondée sur la plénitude de Jésus-Christ, qui n'en est que l'écoulement, et qui suffit au salut du monde entier.

« On dit de Marie qu'elle est pleine de grâces pour trois raisons :... la troisième c'est qu'elle est chargée de répandre la grâce en tous les hommes. C'est beaucoup qu'un saint puisse obtenir le salut de plusieurs fidèles qui lui sont confiés : le plus haut point de puissance serait d'avoir une grâce suffisante au salut du monde entier. Or, cela se rencontre en Jésus et en Marie : car, dans tout péril de votre âme, vous pouvez obtenir votre salut de la glorieuse Vierge : dans toute œuvre de vertu elle peut nous secourir ; aussi dit-elle d'elle-même : « En moi est toute espérance de vie et de salut. » (Eccli., xxxiv, 25 ².)

Cette plénitude de grâce a fait nommer Marie le col mystique par lequel passent, pour arriver aux membres de Jésus-Christ, toutes les influences surnaturelles que leur envoie ce chef auguste. *In*

¹ Dans tout ce chapitre, nous ne faisons que résumer saint Liguori. — *Gloires de Marie*, ch. v, vi et vii.

² S. Thomas, *in Salut. Angel.*

Christo fuit plenitudo gratiæ sicut in capite influente; in Maria sicut in collo transfundente ¹.

— Et. « en effet, dit saint Bernardin, depuis que Marie a mis au monde Jésus-Christ, l'auteur de la grâce, toutes les influences vitales de la grâce qui parviennent en son corps mystique passent par Marie ². »

C'est fondé sur cette vérité que saint Germain de Constantinople disait à Marie : « Il n'y a personne, ô Marie, qui reçoive aucun don que par vous ³ » ; et que saint Bernard a dit cette belle parole si connue : « Aimons, aimons de toutes nos entrailles la très sainte Vierge ; car telle est la volonté de son Fils, qui veut que nous recevions tout par Marie ⁴. »

Marie est non seulement le cou mystique, mais le canal, l'aqueduc sans lequel le monde périrait, privé des eaux de la vie divine : si le monde a été si longtemps privé de la grâce, c'est que ce canal divin n'était pas encore établi entre Dieu et l'homme : mais, ajoute saint Bernard, « Marie a été donnée au monde pour être l'aqueduc qui conduise sans cesse vers la terre les grâces de Dieu. Aussi quel honneur, quel amour Notre-Seigneur ne nous oblige-t-il pas de lui rendre, puisqu'il a mis en elle la plénitude de tous les biens, de telle sorte que si nous avons quelque grâce, quelque chance de salut, nous le tenons de Marie ⁵. »

Contentons-nous de mettre dans la bouche de Jésus mourant ces paroles miséricordieuses : « O hommes, voilà votre Mère ; mes blessures sont les sources de la

¹ Contentons-nous, cité par saint Liguori.

² Per Virginem a capite, Christi vitales gratiæ in ejus corpus mysticum transfundantur, a tempore quo virgo Mater concepit.

³ *Serm. de Zona Mariæ.*

⁴ *De Aquæductu.*

⁵ *De Aquæductu.*

grâce, mais leurs ruisseaux, leurs ondes bienfaisantes ne se répandront que par le canal de Marie. »

Marie est encore la Souveraine du ciel et de la terre; elle a sur toutes les créatures un domaine spécial, dit Suarez ¹; aussi l'Eglise l'appelle sa reine, sa maîtresse, et le quatrième concile œcuménique la proclame solennellement « la Souveraine de tous les chrétiens ».

De tous ces titres magnifiques donnés à Marie, et qui montrent son immense pouvoir, il résulte pour nous une nécessité absolue de recourir à son intercession; sa médiation n'est pas seulement utile, elle est nécessaire dans l'œuvre du salut.

« Sans doute, dit saint Liguori, nous ne disons pas que Dieu ne peut pas, nous disons que Dieu ne veut pas nous accorder de grâce sans le moyen de sa Mère.

« Jésus est le seul médiateur de justice et qui puisse prier en son propre nom, appuyé sur ses mérites et son droit; Marie elle-même n'obtient que par les mérites du Sauveur et en vertu d'une prière faite au nom de Jésus-Christ; néanmoins tel est l'ordre librement voulu de Dieu, que la médiation de Marie intervienne toujours dans la dispensation de la grâce. Cet ordre répare admirablement l'économie viciée et détruite par le péché; car de même qu'une femme et un homme avaient concouru à notre perte, un homme et une femme devaient se concerter pour nous racheter ².

« Et tandis que Dieu a voulu créer toutes choses de rien par sa seule puissance, il n'a rien voulu rétablir sans le concours de Marie ³. »

Mystère plein d'amour et de miséricorde que la

¹ T. XIX, d. xxii, sect. 1.

² S. Bernard, in *Signum magn.*

³ *Orat.*, LI.

présence, dans l'économie de la rédemption, de cette douce et bienfaisante médiatrice vers laquelle, dit saint Bernardin, « tous les hommes qui sont et qui seront, jettent leurs regards suppliants, comme vers le moyen de leur salut et l'œuvre des siècles ! » Et c'est à juste titre : « car toute la sainteté, tout l'honneur, toute la gloire qui ont été, qui sont et qui seront conférés à une créature quelconque, depuis Adam jusqu'à la consommation des siècles, aux apôtres, aux prophètes, aux justes et aux humbles de cœur, c'est de vous, ô Immaculée, qu'ils nous viennent : et c'est en votre plénitude que toute créature se réjouit ! »

Nous pourrions déjà inférer de ces autorités, pour le sujet qui nous occupe : si tout nous vient par Marie, l'Eucharistie, qui est la grâce des grâces, est donc aussi le fruit de sa médiation. Cette conclusion ne serait que rigoureuse. Mais nous allons la mettre dans tout son jour en étudiant les fondements du pouvoir de Marie. Nous verrons que ce qui constitue son pouvoir sur les grâces de la rédemption, fonde à jamais sa puissance sur toutes les grâces de l'économie eucharistique.

Si Marie, dit Suarez³, est appelée à dispenser toutes les grâces que nous a acquises la rédemption, c'est à cause de la manière toute particulière dont elle a coopéré à cette grande œuvre. Car, bien qu'elle ne nous ait pas proprement rachetés, et qu'elle ne nous ait rien mérité en rigueur de justice, cependant elle a été la corédemptrice du genre humain (*adjutrix redemptionis*, dit le B. Albert le Grand), par sa coopération singulière à notre salut : en effet, Marie a donné au Sauveur, de sa propre

¹ *Serm. in Pentec.*

² S. Ephrem, cité dans la *Vie de M. Olier*.

³ T. XIX, d. xxiii, sect. 1.

substance, l'humanité sainte qui a été le prix de notre rachat; elle l'a offert pour notre salut; elle a demandé, désiré et procuré, par ses instances, notre rédemption. De là ces titres de cause de notre salut, de vie du monde, de rédemptrice, d'espoir unique de la créature, » que lui prodiguent les Pères ¹.

Remarquons bien que la participation de Marie à notre salut a consisté surtout à fournir à Jésus-Christ sa chair et son sang qu'il a offerts sur la croix pour nous racheter; et c'est là aussi la raison du pouvoir de Marie sur toutes les grâces achetées par ce sang précieux.

« En écoutant Marie, et en lui accordant toutes ses demandes, dit saint Georges de Nicomédie, Jésus-Christ ne fait que payer une dette à sa Mère : *Filius quasi exsolvens debitum, petitiones tuas implet* ². »

« Courage, confiance, ô Marie; demandez sans crainte pour nous : vous avez pour débiteur Celui qui prête à tous : car nous sommes tous les débiteurs de Dieu; mais à vous, ô Marie, Dieu lui-même doit ³ ! »

Jésus-Christ débiteur de Marie ? Et en quoi ? « Ah ! oui, s'écrie Mgr l'évêque de Tulle, il lui doit ! Il lui doit tout ce qu'il a gagné par son Incarnation ⁴. Certes, Marie a bien raison de chanter : *Magnificat*, j'ai agrandi, augmenté le Seigneur ! Elle l'a augmenté de cette chair avec laquelle il a pu mériter,

¹ Un auteur a compté que dans leurs écrits Marie est nommée vingt-deux fois corédemptrice.

² *Or. de Sim. et Anna.*

³ *Euge, euge, quæ debitorem habes filium qui omnibus mutuatur : Deo enim universi debemus, tibi autem etiam ille debitor est.* (S. Methodius, *Orat. de B. V. M.*)

⁴ *Discours pour le couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur.*

mourir et sauver le monde; de ce sang au moyen duquel il s'est acquis la gloire de son nom et la royauté universelle sur les anges et sur les hommes de cette humanité sainte dans laquelle il a glorifié son Père, et nous a conquis la grâce et la gloire. Pendant quatre mille ans le Verbe de Dieu désira cette chair : il ne la pouvait trouver. « car toute chair avait corrompu sa voie ¹ » ; mais voici Marie qui lui offre un sang pur, un sang digne de lui être associé en unité de personne, assez pur pour devenir le sang de Dieu, purifier le monde entier et régénérer la race déchue d'Adam. Il s'élançe dans le sein de Marie : son amour l'entraîne à pas de géant : *exultavit ut gigas!*

Il naît, il grandit, il meurt ; il nous sauve dans son sang. Et s'étant ainsi satisfait, ayant contenté son amour infini pour son Père et pour nous : ayant pu procurer à son Père une immense gloire qu'il ne lui eût jamais rendue sans ce corps ; ayant pu aimer l'homme d'un amour dont il ne l'eût jamais aimé s'il n'eût pris un cœur de chair et ne fût venu à l'école de la misère apprendre la miséricorde ², quelle n'est pas sa reconnaissance pour sa Mère, qui lui a donné ce corps, ce cœur ; qui lui a donné le moyen de manifester son amour infini dans l'œuvre de la rédemption ! « Ah ! ma Mère, semblait-il lui dire, prenez tous mes mérites : toutes mes grâces sont à vous : c'est par votre moyen que je les ai acquises : vous m'avez fourni le capital, disposez en maîtresse des revenus qu'il a produits ! »

Eh bien, la rédemption se continue à l'Eucharistie : là elle est appliquée : Dieu y est encore glorifié, l'homme encore sauvé par l'humanité sainte de

¹ Gen., vi, 12.

² Ep. ad Hebræos . Tentatus per omnia... ut misericors fieret.

Jésus-Christ : le Fils de Dieu y satisfait son amour consumant pour l'homme, y épuise les moyens que son zèle lui inspire pour la gloire de son Père ; mais sans Marie pas d'Eucharistie ! Car sans elle Jésus ne pourrait être notre nourriture, nous donner sa chair à manger, son sang à boire !

Et cependant il est descendu du ciel pour être notre pain au Sacrement, pour être la vie du monde : *Ego veni ut vitam habeant, et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita*¹. — Durant sa vie, les désirs qui le pressent d'instituer ce Sacrement, et de remplir la fin pour laquelle il est venu, sont dévorants : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* ; mais tout ce plan de sa sagesse, tous ces désirs de son cœur, il ne peut les accomplir que par la chair qu'il tient de Marie : car, dit saint Augustin, c'est la chair qui vous avait perdus, c'est la chair qui doit vous guérir : et Suarez dit aussi que pour que le remède fût approprié à la maladie, il fallait que Jésus nous donnât sa chair à manger et son sang à boire.

Encore une fois, Jésus-Christ ne peut faire tout cela au Sacrement que par la chair qu'il tient de Marie : ici donc encore, comme dans l'Incarnation, il est son débiteur, et il n'a qu'un moyen digne de lui de payer sa dette de reconnaissance : c'est de remettre à Marie la dispensation de toutes les grâces que renferme l'Eucharistie, comme il a remis entre ses mains l'entière et souveraine disposition de toutes ses autres grâces. C'est ce qu'il a fait. Qui en peut douter un instant ? Nous indiquerons un peu plus loin quelles sont les grâces principales que Marie puise pour nous dans les trésors eucharistiques de Notre-Seigneur. Nous avons hâte d'établir sur un fondement encore plus magnifique la puis-

¹ Joan., vi.

sance de Marie sur l'Eucharistie, source de notre confiance, motif des prières ferventes que nous adressons à Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Toutes les grâces créées que renferme le Sacrement de l'Eucharistie sont au pouvoir de Marie ; mais c'est peu. Il y a dans l'Hostie sainte l'auteur même de la grâce, Jésus, le Dieu infini et immortel. Eh bien, Marie a sur Jésus en l'Eucharistie un pouvoir souverain, un pouvoir de mère ! Elle donne, elle dispense aussi la grâce créée, et c'est ce qui la constitue la Maîtresse, la Dame du Saint Sacrement ! Écoutons le bienheureux Albert le Grand : « Par Marie nous vient tout ce que le monde a reçu ou reçoit de grâce, et créée, et créée. *Per ipsam exiit quidquid gratiæ unquam creatum vel increatum in hunc mundum venit vel venturum fuit*¹. »

Nous nous trouvons par là, dans l'Eucharistie, en face de cette loi admirable et pleine d'amour que proclame à chacune de ses pages le saint Évangile : Jésus se donnant par Marie ; et qui se formule dans ces mots typiques du chapitre second de saint Matthieu : *Et invenerunt puerum cum Maria matre ejus*.

Cette loi est si invariable, que Richard de Saint-Laurent a pu mettre dans la bouche de Notre-Seigneur ces paroles : « Personne ne vient à moi si ma Mère ne l'y attire² » ; et que saint Bonaventure prédit un insuccès certain à celui qui voudra trouver le Fils sans la Mère : *Nunquam invenitur Christus nisi cum Maria, nisi per Mariam ; frustra igitur quærit, qui cum Maria invenire non quærit*³.

Bien plus, selon le même saint, vouloir se passer

¹ Cité dans la *Vie de M. Olier*.

² *De Laud. B. M. V.*

³ *Spec. Mar.*, lect. vi.

de Marie, séparer Jésus de sa Mère c'est un crime, et ceux-là, dit-il, péchent contre Marie; non seulement qui l'outragent positivement, mais encore qui ne la prient pas et négligent sa nécessaire intervention.

Marie est la trésorière de Jésus-Christ : c'est lui-même qu'elle possède, lui-même qu'elle donne : *Thesauraria Jesu Christi*¹.

Bossuet énonce en beaux termes la loi de l'union nécessaire de Jésus à Marie, la mission de Marie de donner Jésus au monde dans tous ses mystères : il cite d'abord ces paroles de saint Thomas : « Marie a reçu une telle plénitude de grâces, qu'elle s'est rapprochée plus qu'aucune autre créature de l'auteur même de la grâce, et il est advenu qu'ayant une fois reçu en elle et enfanté celui qui est l'auteur de la grâce, elle a par là même répandu la grâce dans toute la nature humaine. » Nous touchons là au nœud du mystère, au fondement qui associe pour toujours Marie à Jésus, qui la rend la dispensatrice de Jésus lui-même. « Il a fallu, dit Bossuet (Serm. III sur la Conception), que Marie ait concouru par sa charité à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous la démontrer : mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant voulu une première fois nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu sont sans repentance. »

C'est donc la grande mission de Marie de donner Jésus au monde dans toutes ses manifestations, dans tous ses mystères, comme elle le fit une première fois en l'Incarnation. Ouvrons le saint Evangile, cette vérité y apparaît dans un jour radieux.

¹ Albert le Grand.

Jésus veut aller sanctifier Jean par sa présence divine. Marie le porte ; elle est le sacrement de Jésus ; et sa voix maternelle est le canal de la divine influence du Sauveur sur le Précurseur : Marie donne Jésus à saint Jean.

Quelques mois plus tard, les mages, les prémices des nations, et en eux tous les peuples, trouvent l'Enfant avec sa Mère : l'Enfant-Dieu sur les genoux, dans les bras de Marie, qui le présente à leurs adorations : Marie donne Jésus au monde.

Quarante jours se sont à peine écoulés depuis la naissance de Jésus. Marie le présente au temple ; elle l'offre véritablement à Dieu, se dépouillant entre ses mains de tous ses droits de mère sur lui ; elle le donne pour le salut du monde, ratifiant par cette offrande publique le sacrifice que Jésus avait fait de lui-même à son Père dès le premier moment de sa conception : prêtre de la nouvelle loi, dit saint Epiphane. Marie donne son Fils en sacrifice pour nous.

Au jour de sa première manifestation publique, c'est Marie encore qui fait sortir Jésus de son obscurité : elle le donne au monde comme le prophète qui va annoncer les miséricordes du Seigneur, et elle lui conquiert la foi assurée de ses premiers disciples, jusque-là hésitants. *Et crediderunt in eum discipuli ejus*¹. Marie à Cana donne encore Jésus.

Mais sur le Calvaire, ah ! c'est là que Marie nous donne bien Jésus ! « Non seulement, dit le P. Ventura, Marie, à l'imitation du Père, a consenti, mais elle a vivement désiré, elle a efficacement voulu que son Fils bien-aimé fût chargé de nos fautes, pour que nous eussions part à sa justice. Et ne doutons pas un instant, ose bien dire saint Bonaventure, que l'âme de Marie n'eût voulu elle-même immoler son

¹ *La Mère de Dieu et la Mère des hommes.*

Fils pour le salut du genre humain, si les bourreaux avaient failli à leur tâche ; et cela, afin d'être en tout conforme au Père qui livrait son Fils, et au Fils qui s'immolait pour nous ¹. »

Pour bien comprendre la participation de Marie à ce don de Jésus au Calvaire, écoutons ces paroles de saint Epiphane, rapportées par Cornélius à Lapide ² : « Comme Jésus s'immolant sur la croix paye à son Père le juste prix de notre rançon : ainsi Marie, en l'offrant de son côté, coopère autant qu'elle peut au sacrifice de son Fils, et conséquemment à notre salut : car le Christ est la propriété, la fortune, le pécule de Marie : *res et peculium Virginis*. Il lui appartient comme un fils à sa mère : il est une partie de sa mère, c'est-à-dire la chair de sa chair et l'os de ses os. » C'est pourquoi saint Bonaventure n'a pas craint de dire : « Marie a tellement aimé le monde, qu'elle lui a donné son Fils unique ; elle n'a pas épargné son propre Fils, mais elle l'a livré pour nous tous ³ ! »

Eh bien, n'y aura-t-il que dans l'Eucharistie que Jésus ne nous sera pas donné et ne nous viendra pas par Marie ? N'y aura-t-il que cette seule manifestation de son amour dont elle ne sera pas le moyen, l'instrument ? Après nous avoir donné Jésus en l'Incarnation comme le principe de la grâce, en sa Passion comme le prix de la grâce, ne le donnera-t-elle pas en l'Eucharistie comme l'application de la grâce ?

Quoi ! Marie est notre mère, mère dans toute la force du mot ; elle a éprouvé à nous enfanter des douleurs incomparables ; elle veut remplir à notre égard tous les devoirs de la maternité : à elle donc

¹ *Comment. in prov., c. VIII.*

² Cité par Ventura.

³ Joan., III.

de nous nourrir, et notre pain c'est l'Eucharistie ; à elle, par conséquent, de nous couper notre pain, à elle de le donner à ses enfants !

Il n'est pas possible que Marie soit exclue de ce don dernier et perpétuel de Jésus en son Sacrement : tout, au contraire, réclame son intervention.

Nous savons que Jésus fut pendant trente ans soumis à sa Mère à Nazareth : a-t-il brisé son joug ? Non, certes ! Au ciel encore Marie est la mère de Jésus, et quand elle demande quelque chose à son Fils, glorieusement assis sur son trône, elle le fait plutôt en mère qui commande, qu'en suppliante qui intercède. Toutes les relations bonnes se perfectionnent dans la gloire : on y est plus fils, plus père, plus époux, plus ami : Jésus a donc dû glorifier et exalter la soumission filiale dont il honora sa Mère ici-bas, et, au ciel comme au Sacrement, notre foi et notre amour nous le disent, il lui est encore soumis. C'est du reste l'enseignement de Suarez, que la relation de la maternité demeure toujours en Marie par rapport à Jésus, et que dans toute l'éternité il est, et il sera vrai de dire que Jésus-Christ l'Homme-Dieu a été engendré de Marie, et qu'elle est sa Mère.

Considérant pleins d'admiration la part immense que Jésus fait à Marie en toutes ses œuvres, nous dirons avec saint Pierre Damien : « C'est le dessein invariable de Dieu de faire tout avec Marie, par Marie, en Marie : de telle sorte que, de même que rien n'a été fait sans lui, ainsi rien ne soit restauré sans elle : *Per ipsam, cum ipsa et in ipsa, totum faciendum decernitur, ut sicut sine ipso nihil factum est, ita sine illa nihil reffectum sit !* » (Serm. de Annunt.)

O Marie, n'est-ce pas qu'il est vrai de dire que c'est à vous que nous devons l'Eucharistie ? Ce sont vos prières, unies à la volonté pleine d'amour de votre Fils, qui nous l'ont obtenue en sa première

institution ; c'est vous encore qui continuez à l'Eglise le don journalier qu'il fait de sa chair et de son sang : à vous, ô Mère bénie, de donner votre Jésus ; à vous de le faire connaître dans son Sacrement, de le faire aimer, de le défendre ; vous nous le donnerez, car nous ne voulons le tenir que de vous, ô tendre Mère !

Pieux lecteur, cherchez toujours Jésus avec Marie ; demandez à Marie votre Hostie de chaque jour ; demandez-lui les grâces qui préparent à l'Eucharistie, les grâces qui en découlent. Si les quelques raisons que nous avons exposées ne vous persuadaient pas que Jésus ne se trouve qu'entre les bras de Marie, rappelez-vous ces paroles de saint Bonaventure : « Jésus est la fleur qui s'épanouit sur la tige de Jessé : si vous voulez cueillir cette fleur bénie, penchez par vos prières la branche qui la porte, et ne cherchez Jésus-Eucharistie que sur le sein virginal de Marie : *Si hunc florem habere desideras, virgam precibus flectas!* (Spec. M. V., lect. VI, c. XII.)

CHAPITRE V

Les principaux effets du pouvoir de Marie.

Tout nous vient par Marie, nous l'avons vu, et nous en avons inféré que nous lui devons par une conséquence toute naturelle le don ineffable de l'Eucharistie, et toutes les grâces que renferme ce Sacrement. Il faut préciser davantage et étudier quelle part spéciale la sainte Vierge a eue dans le

don qui nous a été fait une première fois à la Cène, et quelles sont les grâces spéciales que la piété eucharistique peut attendre de Marie dans la pratique journalière du Saint Sacrement. En d'autres termes, est-ce à Marie que nous devons l'institution première de l'Eucharistie ? est-ce à elle que nous devons le don qui nous en est fait avec tant de libéralité dans tous les lieux et dans tous les temps ?

Rappelons d'abord un principe : c'est que l'Eucharistie est l'extension, le but final, le couronnement et l'application de l'Incarnation. Il nous sera permis d'appliquer aux rapports de Marie avec l'Eucharistie les lois qui régissent ses rapports avec le premier mystère. Or Marie a connu d'avance, désiré et hâté par ses prières l'incarnation du Verbe ; elle a mérité en partie la réalisation de ce mystère d'amour, et c'est pour elle surtout, pour son amour, que le Verbe s'est fait homme ; elle a coopéré à son exécution d'une manière admirable, et cette coopération est devenue le fondement de son pouvoir universel dans l'ordre de la grâce.

Ces principes sont établis par saint Thomas et Suarez : pour eux ils sont incontestables. Essayons de les appliquer à l'ordre eucharistique.

Si Marie connut avant son institution le mystère de l'Eucharistie, elle désira vivement qu'il fût établi ; elle pria pour cela, et ce furent ses prières qui, jointes à la volonté toute d'amour de son divin Fils, nous l'obtinent. Nous avons vu dans un chapitre précédent comment Marie, en donnant son sang au Verbe, coopérait à former l'Eucharistie. Nous ne nous occupons donc ici que de savoir si les désirs et les prières de Marie influèrent sur la volonté de Jésus, et si c'est en vue de sa Mère surtout que Dieu se fit pain, comme il s'était fait chair.

Quelques données sur les lumières surnaturelles et la science de la sainte Vierge seront utiles ici.

Dès son Immaculée Conception, dit Suarez ¹, Marie, prévenue par la grâce, se tourna vers Dieu par une libre disposition de sa volonté, et elle le connut plus parfaitement qu'aucune créature. Pendant toute son enfance elle eut l'usage le plus parfait de sa raison illuminée des splendeurs de la foi ; toute sa vie fut une contemplation continuelle des mystères de Dieu : il n'y eut pour son intelligence aucun repos ; elle fut dans une méditation actuelle et ininterrompue des grandeurs divines. Son maître fut le Saint-Esprit lui-même, et c'est de lui qu'elle reçut par infusion la première connaissance des divins mystères, et les dons de science, de sagesse et d'intelligence qui aident admirablement cette connaissance. Les Anges aussi furent chargés de l'instruire de certaines choses, surtout saint Gabriel ; les hommes ne lui apprirent rien, dit saint Bernard ² : « Il ne fallait pas que la Mère parût ignorer les desseins de son Fils ; il convenait, au contraire, que celle qui devait un jour instruire les Apôtres et les Evangélistes, fût dès le principe, et par une lumière divine, instruite des mystères de son Fils. »

Mais suivez Marie au temple : par une lecture assidue, jointe à la méditation constante des saintes Ecritures, elle augmente sa science et pénètre tous les secrets de la loi ancienne, les figures des patriarches, les paroles mystérieuses des prophètes ³. « Marie, dit Origène, possédait la science parfaite des Ecritures, et une méditation perpétuelle lui avait révélé tous les oracles des prophéties ⁴. »

S'il en est ainsi, lorsque Marie priait devant l'Arche, la manne qui y était renfermée ne lui révélait-elle

¹ T. XIX, d. XIX, sect. 2.

² *Homil. sup. Missus est.*

³ Suarez, *loc. citat.*

⁴ Origène, cité par Suarez.

pas que le jour venait où nous posséderions la manne véritable descendue du ciel ? Lorsque le matin et le soir elle voyait immoler l'agneau dans le temple, comment n'eût-elle pas compris qu'il n'était que la figure de cet Agneau immolé depuis le commencement du monde, qui serait offert en tout temps et en tous lieux ? Elle avait lu Malachie ¹, et elle savait que le sacrifice du temple figuratif n'était plus accepté de Dieu, que les boucs, les taureaux et les bœufs n'étaient pas cette oblation pure qui apaiserait sa majesté offensée, et attirerait ses regards de complaisance. L'Écriture est pleine des figures les plus expressives de l'Eucharistie : pour Marie ces figures étaient ouvertes et ne voilaient plus rien, si ce n'est quelques circonstances de lieu et de temps.

L'Incarnation s'opère en son sein : le Verbe incarné s'y offre à son Père pour toujours. En ce moment, dit Suarez, de même que plus tard, dans les circonstances les plus importantes de la vie du Sauveur, Marie fut admise à voir Dieu face à face ² : elle vit les mystères dans la lumière du Verbe, comme on les voit dans la patrie, afin, dit saint Bernard, que celui qui n'est connu que de son Père dans les cieux fût connu aussi de sa Mère sur la terre. « Au moment où Marie dit son *fiat*, par la claire intelligence qu'elle avait des prophéties, et, bien plus encore, par l'abondante effusion des lumières célestes dont son âme était remplie, Marie vit, comme dans un tableau, toute la suite des événements et des mystères qui devaient remplir la vie de ce Fils qu'elle concevait ³. »

Sans doute, Marie ne sut peut-être pas dès lors toutes les circonstances, le mode, les nombreux

¹ Malach., III.

² Suarez cite, à l'appui de ce sentiment, Albert le Grand, saint Thomas de Villeneuve, etc.

³ Ventura, *la Mère de Dieu et la Mère des hommes*, chap. III.

mystères de la présence réelle ; mais elle en sut assez pour adorer l'amour immense que Jésus nous y témoignerait, assez pour ne considérer désormais son Fils que comme le pain qui nourrirait sa vieillesse, et qui lui rendrait en la communion sacramentelle la chair qu'elle lui donnait en son incarnation.

Eh quoi ! Marie n'eût pas connu à l'avance, et n'eût pas compris le mystère de l'Eucharistie, alors que son Fils naît à Bethléem, la maison du pain ! lorsqu'elle le dépose sur cette paille dont il est le froment divin ! Ah ! élevons nos idées, ayons des sentiments dignes de cette créature incomparable en qui tout fut merveilles.

« La Mère de Jésus, dit le P. de Machault ¹, a su qu'il venait pour être le sauveur des hommes, tant par l'instruction qu'elle reçut de l'Ange que par les lumières intérieures de l'Esprit-Saint : elle a su qu'un des principaux moyens qu'il emploierait pour notre salut serait de se faire en l'Eucharistie le pain de nos âmes : dès lors elle voulut nous le donner en cette qualité. C'est la douce méditation de saint Augustin, qui, contemplant Jésus en sa première enfance, pendu aux mamelles de sa Mère, lui adresse ces dévotes prières : « Allaitiez, ô Vierge, votre Fils, nourrissez notre pain : *Lacta, o Virgo, panem nostrum* ² ! Cet enfant qui git entre vos bras, que vous pressez sur votre sein, vous savez, ô Vierge, qu'il sera notre pain. Il est encore trop tendre, il doit avoir sa maturité et sa juste grandeur pour nous servir de nourriture. Prenez donc soin de le nourrir : donnez-lui la mamelle afin qu'il croisse. Pensez qu'en allaitant et nourrissant votre Fils, vous allaitiez et nourrissez tous les fidèles, dont il doit être un jour, dans l'Eucharistie, le lait et la nourriture. »

¹ T. II, p. 551.

² *Serm. de Annunt.*

Dès lors donc toutes les sollicitudes, tous les travaux, les soucis de Marie sont de nous garder notre pain, de nous garder notre Eucharistie.

Oh ! quelles prières, quels soupirs, quels désirs brûlants montent de son cœur et appellent l'institution de l'Eucharistie ! Elle est unie à son Fils et à son Dieu par la grâce et par l'amour ; mais elle ne le sent plus vivre en son sein comme pendant les neuf mois qu'elle le porta. O mon Fils, rentrez, rentrez en mon sein ! que je vous y sente encore vivre, et, puisque vous ne pouvez revenir en moi que par l'Eucharistie, hâtez, hâtez l'institution de cet auguste Sacrement !

Jésus semble vouloir exaucer d'avance les prières de sa Mère, et son premier miracle sera une figure, la plus frappante peut-être, de l'Eucharistie. « Voyez, dit un pieux auteur ¹, avec quelle ardeur Marie presse son Fils d'instituer le Sacrement adorable : *Vinum non habent!* » Mais ce n'était pas l'heure encore ; il fallait que Jésus acquit par ses travaux apostoliques, ses fatigues, ses souffrances et sa mort, les trésors infinis de grâces et de mérites qu'il voulait renfermer dans l'Eucharistie pour les appliquer tous à la fois. Disons-nous avec Pinna ² et son commentateur que si Marie presse ainsi Jésus à Cana, c'est que depuis le jour de sa naissance il s'était engagé envers sa Mère à instituer ce sacrement de lui-même, et que Marie ne fait que réclamer l'exécution de sa promesse ? Quoi qu'il en soit, le premier miracle de Jésus est un miracle qui annonce et figure l'Eucharistie : et il est fait à la prière de Marie ; il semble que Jésus veuille obtempérer, autant qu'il le peut pour le moment, aux prières ardentes de sa Mère pour l'Eucharistie. Ah ! les conviés de Cana

¹ Conti, *Aquila Eucharisticus*.

² Pinna, *Ethol.*, DXCIX. in *Eccles*.

erurent en lui, dit le texte sacré, mais ils ne comprirent pas ! Marie comprit, elle ! Elle sut que trois ans ne se passeraient pas que la transsubstantiation eucharistique, figurée par ce changement d'eau en vin, n'eût mis le comble aux merveilles de la puissance et de l'amour de Jésus !

Si tout cela ne suffisait pas à établir la connaissance que Marie dut avoir longtemps à l'avance de l'Eucharistie, il faudrait au moins admettre qu'elle eût à la fameuse promesse de Capharnaüm, et qu'elle en comprit toute la portée : « Je suis le pain de vie ; je suis le pain descendu du ciel : je suis venu pour qu'ils aient la vie, et une vie plus abondante : et la nourriture que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair ¹. » Oui, Marie connut : parce qu'elle connut elle désira, elle pria : et nous le dirons après Salazar ², le P. de Machault ³ et le P. Bernardin de Paris ⁴, ce fut à sa prière, ce fut en vue de Marie, ce fut pour elle surtout que Jésus institua l'Eucharistie.

Suarez, appuyé sur saint Thomas, prouve que les saints Pères de l'ancienne loi méritèrent, par leurs prières et leurs désirs, non l'Incarnation du Verbe, qui, étant elle-même la cause et le fondement de toute grâce, ne saurait être méritée, mais la manifestation et l'exécution de l'Incarnation : bien plus, ils méritèrent quelques-unes des circonstances miséricordieuses qui entourèrent son accomplissement ⁵.

Mais Marie les surpasse tous : elle est digne en toute vérité, par les grâces dont elle a été prévenue et par la coopération incessante qu'elle y a apportée, de devenir la Mère de Dieu. L'Eglise proclame, après

¹ Joan., VI.

² *Comment. in Prov.*, VIII.

³ T. II.

⁴ *La Communion de Marie, Mère de Dieu*,

⁵ Q. XI, art. 2 ; d. XII, sect. 6,

les Pères, qu'elle avait préparé en son sein un tabernacle digne du Fils de Dieu ¹.

« C'est la pureté très sainte, et la très pure sainteté de son cœur, dit saint Anselme, qui lui méritent de devenir la parfaite réparatrice du genre humain perdu. »

« Aussi, dit saint Bernardin, le Verbe s'incarne plus pour Marie que pour le genre humain tout entier : *Plus venit pro ipsa redimenda, quam pro omni alia creatura* ². »

Eh bien, si Jésus institue l'Eucharistie, c'est plus pour sa Mère que pour nous : elle est sa fin principale : c'est elle qu'il a en vue, et c'est à cause d'elle que nous recevons ce Sacrement adorable !

Qu'on lise sur ce chapitre l'admirable livre du P. Bernardin de Paris, on se convaincra de cette vérité.

Résumons quelques-unes de ses raisons. — En toutes choses, Dieu choisit la plus noble fin : or, Marie, par ses grâces, sa sainteté, son titre de Mère de Dieu, est plus digne de fixer la pensée de Jésus que toute créature.

Si l'Eucharistie est l'effet de son immense amour pour l'Eglise, Marie est plus aimée de Jésus que l'Eglise tout entière ³.

Si c'est l'amour qu'il espère recevoir en retour de ce don magnifique, les honneurs qui lui seront rendus, les fruits de sainteté que produira ce Sacrement, qui le portent à l'instituer, Marie l'aimera plus à elle seule que tous ceux qui viendront dans la suite des siècles : elle l'honorera à elle seule plus que nous ne saurions jamais faire : l'Eucharistie produira en elle plus de fruits que dans tous les saints à venir !

¹ Brev. rom. *Orat. ad Antiph. B. M. V.*

² *Serm. B. M. V.*, s. iv, a. iii, c.

³ Voyez Suarez, de *Causis meritorum B. M. V.*, t. XIX.

Etudiez les huit raisons que donne le Concile de Trente de l'institution de l'Eucharistie : elles conviennent à Marie à bien plus de titres qu'à nous : une seule ne lui convient pas : n'ayant jamais eu de péché ni de pente au péché, en elle l'Eucharistie n'est pas l'antidote du péché : mais, avouons-le, cet effet négatif de l'Eucharistie ne vient que de notre misère ; ce n'est pas un titre à mériter ce Sacrement, qui est le Sacrement des vivants ; et si cet effet ne se produit pas en Marie, c'est une gloire pour elle, bien loin que ce puisse être une raison à l'exclure de la participation à ce mystère.

Jésus, dit le saint Concile ¹, veut répandre à profusion les largesses de son amour : mais quel objet en est plus digne que Marie ? En qui cet amour trouvera-t-il une telle correspondance ?

Il veut établir dans le Sacrement un mémorial de toutes ses œuvres : pour qui davantage que pour celle qui y a coopéré d'une manière si admirable ?

Il veut qu'en consacrant l'Eucharistie nous annonçons sa mort : mais qui mieux que celle qui fut au pied de la croix, et qui subit avec lui un même martyre, peut rappeler sa mort, la reproduire en soi et s'immoler en union avec la victime de l'autel ?

Il institue ce Sacrement pour être la nourriture spirituelle des chrétiens : mais de quels chrétiens ? de ceux qui vivent déjà de sa vie par la grâce sanctifiante, car il est un pain vivant : or, en qui la vie spirituelle sera-t-elle jamais portée à une perfection qui approche de celle de Marie ?

L'Eucharistie doit être encore le signe de l'union avec lui : mais est-il une créature qui demeure plus étroitement unie à lui, qui fasse plus un avec lui que sa très sainte Mère, dont les pensées, les désirs, la volonté, la vie tout entière est absorbée en lui ?

¹ Sess. XIII, c. II.

Enfin il veut que l'Eucharistie soit le gage de la gloire future, le ferment de la résurrection ; mais Marie doit ressusciter en corps et en âme ; elle ne doit pas connaître la corruption du tombeau, et c'est d'elle surtout qu'il est vrai de dire : « Celui qui me mange, je le ressusciterai dans ma gloire. »

Une raison encore. « J'ai désiré, dit le Sauveur dans l'effusion de son amour, j'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous ! »

Avec nous, pauvres, sans vertus ? Oui, Jésus désire ces tabernacles que le péché, hélas ! a tant de fois souillés, et que si peu d'amour enflamme et purifie ! Mais, ô mon Dieu, quel sera votre désir de manger cette pâque avec Marie, de demeurer dans ce tabernacle, saint, pur, immaculé, orné des plus belles vertus, brûlant d'amour ? Oh ! mon Sauveur, les saints se prépareront à vous recevoir par la pénitence, les martyrs par la prison et les tortures ; ils seront encore indignes de votre majesté. Mais voici Marie ! elle est digne de vous : vous avez déjà habité en elle ; vous connaissez son cœur ; vous y faisiez vos délices : instituez l'Eucharistie ! Rentrez en elle : venez habiter cette demeure qui est à vous, que l'ennemi n'a jamais prise, jamais dévastée, jamais dépouillée de ses ornements ! Satisfaites vos désirs ; instituez l'Eucharistie pour votre Mère ; qu'à cause d'elle nous la recevions ; que l'abondance de son amour, de ses vertus, vous dédommage de ce que vous ne recevrez pas, hélas ! de nous ; oui, parce que Marie a communié, je comprends vos désirs d'instituer l'Eucharistie, et votre regard est fixé sur votre Mère quand vous vous écriez, dans l'ivresse de votre amour : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum !*

Concluons donc avec le P. Bernardin de Paris : « C'est sans témérité que nous disons qu'entre tous les fidèles, Marie était présente à la pensée de Jésus-

Christ alors qu'il instituait le sacrement de l'Eucharistie. Il était heureux de rendre à sa Mère, par l'usage de ce Sacrement, le corps qu'il avait reçu d'elle; Marie était le principal objet auquel se rapportait ce grand miracle de son amour. Aussi Suarez affirme que la première cause de l'institution de l'Eucharistie c'est Marie, Mère de Jésus. Voilà pourquoi saint Grégoire de Nysse appelle l'Eucharistie le *Mystère de la Vierge*, Marie étant le sujet principal pour lequel la puissance divine a fait de si grandes choses en ce mystère ¹. »

CHAPITRE VI

Marie dispensatrice de la grâce eucharistique.

Si Marie incline ainsi son Fils à instituer le Sacrement et à nous faire à la Cène ce don premier de lui-même, maintenant qu'il est institué, elle en a reçu la miséricordieuse dispensation. « La libéralité de Marie ne s'épuise pas, dit le P. de Machault, elle s'étend au temps présent et persiste la même tous les jours dans un exercice continuel. La Messe et la communion, qui se renouvellent continuellement, sont comme les distributions de ses largesses, et comme les données journalières de cette Reine magnifique, où tous les fidèles accourent prendre leur part ². »

¹ *La Communion de Marie, Mère de Dieu*; publiée par le P. Simonnet.

² T. II, p. 557.

Le principal fondement de ce pouvoir pour Marie est l'union de sa volonté à celle de son Fils. « La volonté de Marie, dit encore le P. de Machault, toujours unie à celle de son Fils, contribue de sa part à toutes les donations qu'il nous fait de lui-même au saint autel. S'il est vrai que le Sauveur soit en chaque messe le ministre principal, la sainte Vierge a part à cette fonction du souverain sacerdoce, car elle agréé l'oblation que son Fils fait de lui-même : sa qualité de mère persévère, et elle nous le donne chaque jour à l'autel comme elle nous le donna autrefois à la Cène et au Calvaire. Il n'y avait dans la sacrifice de la croix qu'une volonté commune de Marie et de Jésus : à la Messe, le même sacrifice se renouvelant, la même volonté continue de l'offrir. »

Etudions en détail le don de Marie et quelles grâces la piété eucharistique peut attendre spécialement de Notre-Dame du Très Saint Sacrement :

1^o A chaque Messe Marie donne son Fils pour être immolé ; elle l'immole elle-même en unissant sa volonté à celle de Jésus, principal sacrificateur ; l'acte de la Consécration est l'acte de cette volonté commune. C'est donc à Marie qu'il faut demander toutes les grâces qui concernent le saint Sacrifice ; à elle qu'il faut s'unir pour y bien assister ; elle qu'il faut prier pour que la pratique chrétienne du dimanche se rétablisse dans la société ; avec elle qu'il faut pleurer sur l'éloignement de la Messe, dans lequel croupissent tant de chrétiens indifférents, et sur les crimes sacrilèges qui se commettent dans l'oblation de la divine Victime.

2^o Marie peut-elle avoir un désir plus vif au cœur que de nous voir approcher dignement, mais souvent, de la sainte Table ? Ah ! elle sait ce qu'on y reçoit ; elle comprend tout ce que pourrait opérer dans une âme bien disposée une fervente communion. Aussi écoutez les pressantes invitations de cette Mère de

la Sagesse incréée, que l'Eglise nous fait redire en chacune de ses fêtes ¹. Elle se tient sur les sommets, au-dessus des voies publiques, au milieu du chemin, auprès des portes de la ville, dans les lieux les plus fréquentés, et elle s'écrie : « O hommes, c'est à vous que ma voix s'adresse, vers vous que je pousse ce cri de mon cœur ! Ecoutez-moi : j'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui veillent auprès de moi me trouveront. C'est moi qui possède les richesses, la gloire, la magnificence et la vertu ; le fruit béni de mon sein est plus précieux que l'or et les pierres précieuses, plus pur que l'argent émondé. Je n'ai qu'un désir, enrichir ceux qui m'aiment et combler leurs trésors. O mes enfants ! heureux qui m'écoutent et se tiennent près de moi, observant à ma porte le moment de ma sortie ; car celui qui m'aura trouvée, aura trouvé la vie et puisera son salut dans le Seigneur. »

Ailleurs encore elle nous dit : « Vous tous qui avez de l'amour pour moi, venez à moi ; mangez et rassasiez-vous de mes fruits ; car mon esprit que vous y savourez, et tout mon bien et mon héritage que je vous y donne, vous paraîtront plus doux que le miel. »

Parmi les figures bibliques de Marie, il en est plusieurs qui nous la représentent nous invitant à la communion.

Telle est la table du temple sur laquelle étaient déposés les pains consacrés au Seigneur : « Salut, Marie, lui dit saint Ephrem, table spirituelle de la loi, qui offrez le vrai pain au monde affamé ! » Sur quoi Pinna fait cette remarque : Pourquoi ce saint docteur donne-t-il ici à Marie le nom de table plutôt que celui d'arche, puisque l'arche contenait aussi la manne miraculeuse ? Ah ! c'est que l'arche tient caché ce qu'elle renferme ; tandis que la table expose ses mets qu'elle porte, et invite, pour ainsi dire, les

¹ Prov., VIII.

convives à les prendre. — Ensuite, dit ailleurs le même auteur, c'est que l'arche ne contenait que la manne, tandis qu'une table porte non seulement du pain, mais aussi toute espèce d'aliments savoureux et de délicieux breuvages : or, Marie, en nous offrant Jésus dans la communion, nous donne un pain qui renferme toutes les saveurs, et qui satisfait tous les goûts ¹.

Ailleurs, Marie est comparée au candélabre qui devait être, selon la loi, placé tout près de la table du sanctuaire. — Pourquoi cette prescription ? demande Conti. Afin, sans doute, d'éclairer cette table sainte et les pains sacrés qu'elle portait : c'est ainsi que Marie nous attire par la lumière de ses inspirations, pour nous montrer le pain eucharistique qui fera nos délices.

Mais un indice plus frappant encore de la dispensation de cette grâce ineffable de la communion par Marie, c'est cette parole de saint Pierre : « Comme de petits enfants nouveau-nés, désirez ardemment le lait spirituel : *Quasi modo geniti infantes, rationabile lac concupiscite, ut in eo crescatis ad salutem* ². Beaucoup d'interprètes, dit Cornélius à Lapede, entendent par ce lait spirituel l'Eucharistie, qui se donnait dans la primitive Eglise aussitôt après le baptême, et même aux enfants. Et, en effet, l'Eucharistie a la couleur du lait : comme lui, elle est très suave au goût : comme lui encore, elle nourrit merveilleusement l'âme. Ensuite ce mot de saint Pierre : *Concupiscite*, « désirez avec ardeur », nous montre avec quel empressement nous devons souhaiter ce lait délicieux. « Ne voyez-vous pas, dit saint Chrysostome, avec quelle promptitude les petits enfants saisissent le sein de leur mère, avec quelle ardeur ils

¹ *Aquila Eucharist.* — Pinna, *Ethol.*, DXCIX.

² I Petr., II, 2.

collent leur bouche à la mamelle? Eh bien, avec plus d'ardeur encore, courons à la source de ce breuvage béni; aspirons comme des enfants nouveau-nés la grâce de l'Esprit-Saint ¹. »

L'Eucharistie est donc le lait de nos âmes; mais comme ce mot de lait appelle Marie! Qui donne le lait à l'enfant sinon sa mère? O Marie, donnez-nous le lait substantiel de notre âme! Vous avez un jour, dans votre immense bonté, permis à saint Bernard de s'approcher de votre sein, et de savourer, d'une manière mystérieuse, le lait de vos mamelles; vous êtes bien plus magnifique envers nous tous! Vous nous donnez en la communion un lait divin; Dieu lui-même changé en lait pour notre faiblesse et notre enfance; car saint Jean Damascène l'assure : « Le lait de la Vierge se change en la chair du Sauveur, et c'est ce lait, ce lait lui-même, n'en doutez pas, que vous recevez au saint autel : *Manat aliquid ex uberibus Virginis et in carnem vertitur Salvatoris; illud, inquam, absque dubietate, non aliud nunc de sacro altari percipimus* ². »

Et saint Augustin, placé entre la croix et l'autel, ne savait où Dieu lui témoignait plus d'amour, et il s'écriait : *Hinc pascor a vulnere, hinc lactoꝝ ab ubere* : « Sur la croix il m'ouvre son Cœur et me nourrit de son sang; à l'autel il me présente la mamelle et me nourrit d'un lait divin! »

A Marie donc demandez ce lait délicieux, et ainsi se réalisera la parole si pleine d'amour du prophète Isaïe : « Vous serez aimés comme des enfants à la mamelle et caressés comme l'enfant que la mère tient sur ses genoux : *Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis* ³! »

¹ *Homil. LX ad pop.*

² *Serm. XLV.*

³ *Is., LXVI, 12.*

Recourons à Marie par la communion ! Mères chrétiennes, mettez vos enfants sous sa protection pour qu'elle les prépare au plus grand jour de leur vie. Montrez-leur cet acte comme le but, la fin de toute leur enfance : faites que toutes leurs prières, leurs petits et faciles devoirs d'enfants, ils les offrent à Marie pour qu'elle en compose le bouquet de leur première communion ; que chaque jour, unis à vous, ils prient Marie de leur donner son divin Enfant Jésus !

C'est à Marie qu'il faut demander de ramener dans nos pays la pratique universelle des Pâques. Hélas ! qui dira la douleur de cette Mère, laquelle voit ses enfants s'obstiner à mourir de faim loin du banquet salubre qui leur est offert avec tant de bonté !

A Marie demandons la grâce suprême de recevoir le saint viatique ; que chaque jour, disant à Marie : « Priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort », notre désir soit d'obtenir ce viatique du terrible passage. La bonne mort c'est le viatique bien reçu : on s'endort entre les bras de Jésus, on se réveille sur son sein dans la gloire !

Et vous toutes, âmes pieuses, qui avez déjà la permission de communier fréquemment, quelquefois ne vous sentez-vous pas une faim plus vive ? Vous avez beaucoup déjà, vous voudriez plus encore ! Sainte avidité qu'excite en votre âme Celui qui a dit : « Qui me mange aura encore faim de moi. » — Et vous n'osez pas demander ; vous vous sentez déjà si indignes de ce que vous possédez !

Ah ! adressez-vous à Marie ; c'est elle qui excite en vous cette faim plus avide ; elle veut la satisfaire ; elle inclinera le cœur de vos directeurs ; ils vous offriront d'eux-mêmes ce que vous n'osiez leur demander : Marie aura parlé pour vous !

Enfin, dans toutes les circonstances de la vie, dans les maladies, dans les voyages, demandons à Marie la

communion ; elle nous la donnera ; son désir de nous donner Jésus est plus véhément que notre ardeur à le souhaiter ; sa mission est de donner Jésus !

3^e C'est à Marie qu'est confiée la garde de la présence réelle de Jésus son Fils dans nos tabernacles. Selon la doctrine des saints, les parents conservent au ciel un soin continu de ce qui appartient à leurs proches, et particulièrement à leurs enfants, qui sont comme une partie d'eux-mêmes. Qui doutera que la pensée de Marie ne soit perpétuellement attachée à tout ce qui touche le corps de son cher Fils ? Elle le suit de l'œil en tous les lieux où il se trouve présent par la consécration. Car sa mission de mère universelle de tous les chrétiens fait que Marie embrasse du regard tous les lieux, connaît toutes les actions particulières des hommes : tous sont ses clients, ses enfants.

D'ailleurs, c'est Marie qui donne à Jésus son nom d'Emmanuel, de Dieu avec nous, qui ne se manifeste dans toute sa réalité et son étendue que par sa présence permanente dans nos tabernacles. Les autres noms du Sauveur, le Fort, l'Admirable, lui viennent de sa divinité, de son Père éternel. Mais Marie lui donne, par sa vie humaine, de pouvoir être en vérité l'Emmanuel : *Nobiscum Deus*. Aussi, quoi de plus touchant ? dans toutes nos églises, à côté de la demeure de l'Emmanuel il y a l'image de la douce Mère qui semble le garder et veiller encore sur lui. Hélas ! que souvent elle est seule avec Jésus abandonné dans la solitude la plus complète ! Pourquoi ne renouvelerions-nous pas plus souvent pour son cœur les joies de Bethléem, alors que les mages, les bergers et les peuples, venus pour adorer son Enfant-Dieu, s'extasiaient sur sa beauté et ses grâces divines ? Marie était consolée, réjouie ; elle était dans l'admiration des grandes choses qu'on disait de l'Enfant :

*Et mirabantur super his quæ dicebantur de illo*¹.

— Que si la pensée de consoler la solitude du Sauveur n'est pas suffisante à nous exciter à la visite quotidienne et fréquente, que la pensée du bonheur que nous procurerons à sa Mère nous attire au moins. Nous ferons deux heureux si nous venons souvent et avec piété adorer l'Emmanuel !

4^e Gardienne de l'Emmanuel, c'est Marie qui l'expose encore à la vénération publique ; c'est à ses prières que nous devons les Quarante-Heures et toutes ces belles œuvres d'adoration perpétuelle qui sont venues réjouir l'Eglise, et la soutenir dans les rudes combats de ces temps malheureux. Marie dit elle-même : « *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens* : J'ai fait lever dans les cieux la lumière qui ne s'éteint jamais². »

Ah ! cette lumière qui ne défaille pas, nous la voyons briller aux yeux de l'Eglise ! Levez les yeux, regardez au-dessus de l'autel, sur ce trône magnifique qui s'élève dans ce sanctuaire splendidement orné : voilà la vraie lumière, le soleil, l'Orient ! Et c'est à Marie que nous devons cette grâce de l'exposition du Très Saint Sacrement.

Déjà, il y a plus d'un siècle, alors que les Quarante-Heures, c'est-à-dire l'Exposition solennelle pendant trois jours, ne se succédaient encore dans l'Eglise qu'à de rares intervalles, un pieux auteur de la Compagnie de Jésus en attribuait la création à Marie, et voyait la figure de cette auguste solennité et de son institution par Marie, dans le songe célèbre de l'échanson du roi d'Egypte. (Gen., XL, 12.) Joseph lui révéla, on le sait, que les trois rameaux qu'il avait vus s'élever sur un cep de vigne, signifiaient les trois jours que durerait encore sa captivité. « Cette vigne,

¹ Luc., II.

² Eccli., XXIV, 6.

dit Escobar, d'après Martin del Rio¹, c'est Marie qui a fait sortir du trésor de son cœur comme trois rameaux chargés de fruits célestes, ces trois jours des Quarante-Heures pendant lesquels elle offre aux adorateurs de Jésus, dans la communion, un festin délicieux, et, dans l'adoration, les grâces les plus abondantes. »

Au reste, nous sommes loin de regarder comme une simple coïncidence qu'à Paris l'Adoration perpétuelle du jour et de la nuit ait pris naissance au temps même où se préparait la définition de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge.

Et nous devons à sa gloire de le dire ici, c'est Marie qui a fait lever dans la Société du Très Saint Sacrement ce soleil qui ne se couche jamais, Jésus perpétuellement exposé.

On a pu voir, dans la *Vie du P. Eymard*, comment Marie l'avait elle-même préparé à la fondation de cette Société religieuse, dont le but unique est d'exposer perpétuellement le Très Saint Sacrement, et de lui rendre un culte public et solennel d'adoration. C'est le 2 février, jour de la Purification, dans le béni sanctuaire de Fourvières, que la sainte Vierge révélait à son serviteur sa volonté qu'il fondât un ordre religieux voué exclusivement à l'Eucharistie. Trois ans se passèrent dans de pénibles efforts : mais l'Immaculée Conception est à peine proclamée, et le Vénérable P. Eymard reçoit de Pie IX l'assurance que le projet de son œuvre vient de Dieu, et qu'il faut s'y dévouer sans retard.

L'Exposition perpétuelle, servie par des prêtres religieux qui adorent et le jour et la nuit, est la fleur qui s'est épanouie au soleil de l'Immaculée Conception.

Nous confessons avec bonheur, ô Marie, que c'est

¹ T. II, *in Ev.*, l. VIII, obs. vi.

à vous que nous devons d'être : faites, ô tendre Mère, que cette petite Société s'inspire, dans le service de son divin Roi, de vos propres sentiments ; multipliez ses sanctuaires ; que l'adoration n'y cesse jamais, ni le jour, ni la nuit ; envoyez-lui des adoreurs en esprit et en vérité, des prêtres de feu, des hommes qui, après s'être embrasés sur le prie-Dieu, aillent par tout le monde répandre le feu d'amour que Jésus est venu apporter sur la terre et qui le consume au Sacrement !

5° Mais, hélas ! il faut l'avouer, le Dieu d'amour reçoit dans l'Eucharistie bien des outrages, est traité avec beaucoup de mépris, ou, à tout le moins, de légèreté et d'indifférence. Il s'en plaignait avec amertume à la bienheureuse Marguerite-Marie, et, lui montrant son cœur abreuvé d'ingratitude, il lui demandait des consolations et des réparations. Marie a entendu la plainte de son Fils : elle est la Mère des réparateurs, de ceux qui compatissent, elle que son amour rendait au Calvaire une même victime avec son Fils crucifié ! Mais plus tard, après que l'Eucharistie eut été enseignée dans l'Eglise, Marie vit les hérétiques ébionites et les encratites nier la foi en l'Eucharistie ; quelques faux frères profaner le Saint Sacrement ; elle comprit par ses lumières surnaturelles, car les mères ont d'avance l'instinct des malheurs qui menacent leurs enfants, elle comprit tout ce que, dans la suite des temps, le Saint Sacrement recevrait d'outrages et d'ingratitude : aussi passa-t-elle les dernières années de sa vie à réparer au pied de l'autel ; et c'est elle aussi qui de nos jours a inspiré la pensée de cette œuvre de *Marie réparatrice*, dont les membres se dévouent à réparer, en union avec Marie, les impiétés et les sacrilèges qui s'attaquent au Très Saint Sacrement.

Donnez-nous, ô Mère d'amour, de sentir comme vous et de compatir avec vous à Jésus outragé dans

l'Eucharistie; alors notre réparation consolera son Cœur : *Eia Mater, fons amoris, me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam !*

6^o Marie est chargée de pourvoir à ce que l'Eglise ne manque jamais du Pain eucharistique : elle est cette véritable Sara ¹, chargée par Abraham de préparer le pain pour les hôtes; elle s'y empresse. L'Ecriture la loue de cette sollicitude maternelle : « Comme la femme forte, elle s'est levée la nuit, elle a préparé à l'avance les provisions de ses serviteurs et le repas de ses servantes ². » C'est par son inspiration que les chrétiens fournissent les fondations qui entretiennent les prêtres et les autels.

7^o C'est elle qui multiplie les églises : *Mulier sapiens ædificat domum* (Prov., xiv), et, dans l'Ecriture, nous la voyons occupée dans la Maison sainte qu'elle a édifiée, à nous préparer un festin enivrant : *Sapientia ædificavit sibi domum*, etc. ³. — En combien de lieux, en effet, Marie n'a-t-elle pas opéré des prodiges : se manifestant dans des apparitions merveilleuses, et ordonnant le plus souvent que l'on y bâtit des églises, où la foule des pèlerins, attirés par les grâces extraordinaires qu'elle y accorde, trouvent l'Eucharistie et la glorifient par le grand nombre de messes qui s'y disent, les communions innombrables qui s'y font et les prières ferventes qu'on y offre à Dieu : voilà le but de Marie. Ah ! que cette Mère très prudente a bien su l'atteindre ! Qui dira la gloire que le Saint Sacrement a reçue et reçoit tous les jours dans les sanctuaires de Lorette, du Laus, de la Salette, de Lourdes, de Notre-Dame des Victoires et de tant d'autres célèbres pèlerinages ?

¹ Gen., xviii, 6.

² Parab. Salom., c. xxxi.

³ Prov., ix.

8° C'est Marie qui entretient le dévouement des âmes qui se dévouent aux œuvres de zèle eucharistique. Qui ne voudrait, à la suite de Marie préparant les langes de Jésus, lui tissant sa tunique de lin, et plus tard, au Cénacle, brodant ses corporaux et les ornements de ses ministres, s'associer à l'œuvre si précieuse des Tabernacles, ou à l'œuvre si eucharistique des lampes du sanctuaire ?

La lampe de votre église de campagne brûle-t-elle ? Est-ce de l'huile d'olive qui s'y consume, selon les prescriptions de l'Eglise ? Entretenez-la en union avec Marie : croyez-vous qu'au Cénacle elle laissât ce soin à un autre ?

Travaillez avec elle à parer les autels ; car elle « a pris la laine et filé le lin, cette vaillante femme, et elle travaille de ses doigts habiles : *Operata est consilio manuum suarum* ¹. »

9° A Marie de former de bons prêtres. On l'appelle la Reine du Sacerdoce : *Regina Cleri*, et c'est avec raison. Bien qu'elle n'ait jamais reçu le caractère du sacerdoce, elle en possède admirablement l'esprit ; elle en a rempli les fonctions ; elle a offert son Fils au temple, et elle l'a immolé d'une volonté efficace sur le Calvaire. Au défaut des bourreaux, dit saint Bonaventure, l'amour de Marie l'eût portée à immoler son Fils pour notre salut. On comprend dès lors le mot de saint Epiphane : « La Vierge, je l'appelle le prêtre et l'autel : *Virginem dico sacerdotem pariter et altare* ². »

C'est donc à Marie qu'il faut demander des vocations saintes : que toutes soient remplies de son esprit, et le monde est sauvé ! Les Apôtres ne reçurent la plénitude de l'esprit sacerdotal qu'au jour de la Pentecôte : mais avant de se diviser sur la

¹ Parab. Salom., xxxi.

² Cité par Cornélius in *Prov.*, viii,

tête de chacun d'eux, il s'était reposé tout entier au-dessus de Marie, afin d'attester qu'ils le recevaient de sa plénitude plus abondante.

10° C'est Marie qui a conservé intact dans l'Eglise le dogme de l'Eucharistie : depuis les aberrations des premiers hérétiques contre l'Eucharistie, dont se plaignait au 1^{er} siècle saint Ignace d'Antioche, en passant par les blasphèmes de Bérenger et de Luther, jusqu'aux négations radicales du rationalisme moderne, c'est Marie qui a vaincu l'esprit d'erreur : *Gaude, Maria Virgo* : Réjouissez-vous, ô Vierge puissante, vous avez terrassé toutes les hérésies ! Quelles qu'elles fussent, attaquant la divinité ou l'humanité de Jésus-Christ, elles tendaient toutes à nier la vérité du dogme eucharistique ; mais Marie, aussi forte qu'une armée rangée en bataille, est intervenue et elle a triomphé.

11° Toutes les vertus les plus nécessaires à la piété eucharistique, Marie en fait la grâce, en donne l'esprit. Elle est la Mère de la foi en l'Eucharistie : *Ego Mater agnitionis*. La foi n'est vive que nourrie du pain de vie et d'intelligence. Mères, épouses chrétiennes qui gémissiez sur l'incrédulité d'un époux ou d'un enfant chéri, tâchez de les amener en face de l'Eucharistie ! Si leur foi est douteuse, chancelante seulement et non éteinte, efforcez-vous de les rapprocher plus souvent du foyer de la lumière : l'Eucharistie est le centre de la religion, le résumé de la foi : qui croit à l'Eucharistie croit à tout, car tout est en elle.

Pour cela adressez-vous à Marie. « C'est le privilège et le bonheur des mères de montrer leurs enfants. Voyez-vous cette femme dont la démarche est celle d'une reine, portant entre ses bras son trésor dont elle est fière, son fils nouveau-né, tout enveloppé de langes d'une éclatante blancheur ? Vous vous approchez d'elle ; vous lui demandez (et quel désir plus

légitime !) la faveur de voir ce bel enfant. Pour vous satisfaire, elle écarte avec discrétion ces voiles délicats, elle vous montre son enfant. — O Marie, c'est là votre prérogative, et ce sera votre fonction, même dans les cieus. Car, remarquez, l'Eglise nous fait chanter ainsi : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende* : « Et Jésus, le fruit béni de votre sein, après cet exil, montrez-nous-le, ô clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! » Voyez-vous, pendant toute l'éternité, Marie radieux ostensor de Jésus : *Nobis ostende ?* O douce Vierge, commencez ce ministère dans le temps, et montrez-nous, révélez-nous votre Fils ¹ ! »

Donnez-nous de croire à l'amour de Jésus au Sacrement : accordez-nous la grâce de ne savoir que Jésus, et Jésus-Eucharistie !

12^o Si l'Eucharistie est le résumé et le centre de la foi, elle est le fondement le plus aimable, le plus assuré, de l'espérance chrétienne.

L'espérance est établie sur la parole de Dieu ; bien plus encore, sur sa bonté, son amour et les preuves qu'il nous en a données. Mais qui pourrait se laisser aller au désespoir quand il voit l'Eucharistie ? Eh quoi ! si Jésus-Christ se donne ici-bas lui-même avec tant de profusion, malgré tous les sacrifices qu'il lui en coûte, il ne nous accorderait pas la grâce du salut ! Qu'est-ce donc que la grâce du salut sinon le fruit de l'Eucharistie : *Qui manducat me, habet vitam æternam ?* Quand je reçois l'Eucharistie, j'ai en ma possession le gage de mon salut éternel : *Pignus futuræ gloriæ*. Après tout, le ciel n'est qu'une grâce créée, et Jésus me donne dans le Sacrement l'auteur même de la grâce : la grâce incréée, le pain surabondant de la gloire. Ah ! qui nous donnera de fonder notre espérance en l'Eucha-

¹ Mgr l'Evêque de Poitiers, — *Homil. sup. citata*,

ristie, d'espérer en l'amour du Dieu qui s'y consume d'amour ? La Mère de la sainte espérance : *Ego Mater sanctæ spei*.

Et vous, âmes chrétiennes que la piété fatigue, que les sécheresses, les dégoûts dans la prière éloignent petit à petit de la vie plus pieuse, et qui voulez vous en tenir, dites-vous, à la pratique rigoureuse du seul devoir ; ah ! priez Marie de vous rendre l'Eucharistie, l'Eucharistie mieux reçue, et vous reprendrez confiance ; votre cœur se dilatera sous l'action de la bonté du Sauveur, vous courrez encore dans la voie de ses divins conseils. *Ego Mater sanctæ spei !*

13^o *Et pulchræ dilectionis*. Le nom qui rapproche le plus suavement la sainte Vierge de l'Eucharistie, c'est celui qu'elle prend dans l'Écriture, de Mère du Bel-Amour. C'est donc à elle que nous demanderons l'amour nécessaire pour répondre à l'immense amour de Notre-Seigneur en son Sacrement. Qu'on le remarque bien, l'Eucharistie étant par-dessus tout le Sacrement de l'amour de Jésus-Christ, amour dans ses causes, dans son exécution, dans sa fin, on ne s'unit à l'Eucharistie, on ne se sanctifie par elle qu'en s'imprégnant de l'amour qui est sa nature. Il faut servir par amour celui qui se donne avec tant d'amour ; aucune vertu n'est sympathique à l'Eucharistie comme l'amour. C'est en ce Sacrement que Jésus est vraiment le Bel-Amour ; et sa Mère seule peut nous le donner dans ce caractère : *Et pulchræ dilectionis*.

14^o Une autre grâce fondamentale dans la pratique de l'Eucharistie, c'est la pureté de conscience. On sait, mais on oublie peut-être trop facilement dans le monde, combien elle est nécessaire pour la communion. C'est ici que le secours de Marie nous sera encore d'un précieux avantage.

Le malheureux convié de l'Évangile qui excita l'indignation du père de famille, fut jeté dans les

ténèbres extérieures, non pas parce qu'il manquait de vertus, ou parce qu'il avait des défauts, puisqu'au contraire on n'avait fait entrer au banquet que les boiteux, les infirmes et les mendiants, mais parce qu'il n'avait pas mis, sur ses haillons, le vêtement nuptial.

Oh ! dit Pinna ¹, où donc achèterons-nous, dans notre misère extrême, le vêtement de noces ? Marie y a pourvu : il suffit d'être de sa maison, d'être des siens pour le recevoir. « Tous ses gens, dit l'Écriture, sont revêtus d'un double vêtement : *Omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* » — « Cette vaillante femme, dit saint Augustin, ne cesse pas de revêtir tous ses enfants, afin qu'aucun ne puisse se plaindre. »

Une autre figure du secours de Marie pour la communion est la vision d'Isaïe (vi, 6), dans laquelle un séraphin lui purifie les lèvres avec un charbon ardent qu'il avait pris sur l'autel au moyen d'une pince : *Forcipe tulerat de altari.* « Je m'étonne, dit Conti, qu'un séraphin, qui est lui-même tout de feu, se serve d'un instrument pour saisir un charbon, et ne le prenne pas avec la main. Mais le mystère de cette action se dévoile quand je pense que ce charbon c'est l'image de l'Eucharistie : *Carbo est quo nos inflammet* ². Car qui oserait s'en approcher et recevoir ce Sacrement sans le secours de Marie, qui est l'instrument divin au moyen duquel seulement nous pouvons dignement le prendre ? »

C'est donc à Marie que nous confierons le soin de nous préparer à la communion, de ses mains bénies que nous la recevrons ; son bonheur est de déposer son Fils dans des cœurs bien purs, de le donner à ceux qu'un peu d'amour embrase.

15° Nous avons énuméré les grâces principales que

¹ *Ethol.*, DXXVII.

² S. Chrysost,

nous devons espérer de Marie dans nos rapports avec l'Eucharistie. C'est par là surtout que s'applique son pouvoir sur ce Sacrement : ce sont ses titres à être invoquée avec confiance sous le nom de Notre-Dame du Très Saint Sacrement : accorder ces grâces est pour Marie une sorte de miséricordieuse obligation ; il faut les lui demander avec une confiance sans bornes. A Notre-Dame des Sept-Douleurs on demande la grâce de la souffrance, les larmes de la pénitence : à Notre-Dame des Victoires, le triomphe sur les ennemis du salut : Notre-Dame du Très Saint Sacrement, nous l'invoquerons pour obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin dans l'accomplissement de nos devoirs eucharistiques.

Nous n'avons pas tout dit : l'âme qui méditera fidèlement les grandeurs de Marie trouvera bien d'autres trésors qui l'enrichiront.

Nous n'avons pas parlé du plus grand de tous les secours que nous offre Notre-Dame du Très Saint Sacrement, le secours de son exemple. Marie a-t-elle vécu dans les temps eucharistiques ? a-t-elle reçu Jésus en son Sacrement ? l'a-t-elle adoré dans son Tabernacle ? a-t-elle, comme nous, assisté à la sainte Messe ? — Oui, certainement, et c'est ce que nous allons établir dans les chapitres suivants ; il faut que nous sachions, à n'en pas douter, que dans tous nos devoirs eucharistiques, Marie est notre modèle, et que nous faisons ce qu'elle fit elle-même avec tant de perfection.

Un dernier mot, qui est comme le corollaire de ce que nous avons dit jusqu'ici.

Si l'Eucharistie et toutes nos grâces eucharistiques nous viennent par Marie, faisons remonter, par elle, à Notre-Seigneur tous les fruits qu'elles produisent : *Date ei de fructu manuum suarum*¹. « C'est justice,

¹ Eccli., XXXI.

dit saint Bernard, que la grâce retourne à la source d'où elle découle par le canal qui nous l'apporte ¹. » Offrons tout à Notre-Seigneur par les mains de Marie : adorations, visites, messes, communions ; faisons tout en union avec Marie. Le Vénéral P. Eymard avait tellement compris ce besoin de servir Jésus-Eucharistie en union avec Marie, qu'il ne s'est pas contenté d'écrire les délicieuses méditations que nous publions ; mais il a voulu rendre vivante dans une société religieuse l'imitation de la vie adoratrice de la sainte Vierge : il n'a institué les *Servantes du Très Saint Sacrement* que pour faire revivre Marie au pied du trône eucharistique : leur mission, leur grâce, leur fin et leur perfection est de servir le Très Saint Sacrement par Marie adoratrice, comme elle, unies à elle ; noble pensée de cette grande âme, qui nous fait toucher du doigt la réalité de cette partie de la vie de Marie dont nous allons nous occuper : sa vie d'adoration et de communion au Cénacle, où elle est vraiment notre modèle et notre Mère, et qui se résume tout entière en ce mot, laissé pour devise par le Vénéral à ses filles : « Tout pour l'amour et le service de Jésus au Très Saint Sacrement ! »

² *Ep.* CLXXIV : Ut eodem alveo ad largitorem gratiæ gratia redeat, quo fluxit.

CHAPITRE VII

**Troisième fondement : La vie de Marie
après l'Ascension ;
son assistance au saint Sacrifice.**

La vie de Marie après l'Ascension de Jésus est peu connue. L'Évangile dit seulement que, « fidèle à la mission que lui avait confiée le Sauveur mourant, saint Jean reçut Marie chez lui, et la traita comme sa mère : *Et accepit eam discipulus in sua.* »

Les Actes des Apôtres disent aussi que les Apôtres « persévéraient dans la prière avec Marie, Mère de Jésus. »

Qu'est-ce que la tradition nous en apprend ? Nous allons le dire en peu de mots. Puis, étudiant quelle fut la part de l'Eucharistie, dans la vie des premiers fidèles, nous en inférerons quelques conséquences applicables à la sainte Vierge.

En premier lieu, combien d'années Marie vécut-elle après que son divin Fils fut monté au ciel ? Il y a divergence d'opinions. Il est d'abord certain qu'ayant engendré Notre-Seigneur à l'âge de quinze ans, elle en avait quarante-neuf quand il quitta cette terre. Quelques auteurs ont pensé qu'elle n'a survécu qu'un an ou deux à son Fils ; cette opinion n'est plus suivie. D'autres, en plus grand nombre, estiment qu'elle brisa ses liens mortels à l'âge de soixante-trois ans ; ce serait donc quatorze ans après l'Ascension de Jésus-Christ.

« Mais, dit Suarez, le sentiment qui me paraît le plus probable et le plus vrai, est que Marie vécut soixante-douze ans en tout, ainsi partagés : quinze

ans avant Jésus-Christ, trente-trois ans avec lui, et vingt-quatre après son Ascension ¹. »

C'est le sentiment de saint Epiphane, Cédreus, Baronius ; Cornélius le soutient aussi et l'appelle « très probable ² ».

Ces vingt-quatre années furent sans doute les plus parfaites de la vie de Marie : semblable à la voie des justes qui croît jusqu'à la splendide lumière de son plein midi ³, la vie de Marie grandissait toujours vers une perfection presque sans limites. Toutes les grâces de sa vie s'étaient accumulées jusque-là : fidèle à toutes les aspirations de l'Esprit-Saint, méritant par tous ses actes, Marie avait alors entre les mains un immense capital de grâces, accru de revenus fidèlement négociés : c'était l'apanage glorieux, la dot de la vie qu'elle allait mener au pied de l'Eucharistie.

Pendant ces vingt-quatre années, Marie, dit Suarez, mena une vie toute céleste ; elle habita dans la maison de saint Jean, vivant loin du commerce des hommes, dans une méditation continuelle et un amour incessant.

La vie contemplative ne l'absorba pas tellement que, en sa qualité de Mère de l'Eglise, elle ne veillât à ses intérêts, ne pourvût à ses besoins et ne s'employât à la servir. De même qu'autrefois sa vie active s'était dépensée au service corporel du Sauveur, aujourd'hui elle se manifeste dans un service tout spirituel plus parfait encore que le premier ⁴.

Elle instruit les Apôtres et l'évangéliste saint Luc des mystères de la foi et de ce qui s'était passé à Nazareth ; il est à croire qu'elle s'employa souvent

¹ Q. XXXVIII, a. 4 ; d. XXI. s. 2.

² *In Act. Apost.*

³ Prov., IV, 18.

⁴ Suarez, *loc. cit.*

à aider de ses conseils et à consoler les fidèles. Aussi saint Ignace d'Antioche lui écrit, et la supplie de le consoler et de le fortifier dans les luttes qu'il soutenait pour la foi. La douce Mère lui répond comme on pouvait l'attendre d'un cœur aussi tendre et aussi aimant ; elle lui promet en outre qu'elle viendra bientôt à Antioche avec saint Jean.

Jusque-là, en effet, Marie était restée à Jérusalem, habitant la maison attenante au Cénacle et que Jean-Marc avait mise à la disposition de Jésus et de ses disciples ¹.

Elle accompagna l'apôtre à Ephèse, et y passa un certain temps, selon que l'attestent les Pères du troisième concile œcuménique, tenu en cette ville.

En quelle année Marie revint-elle à Jérusalem ? c'est ce que l'on ne pourrait fixer au juste. Toujours est-il certain que c'est en cette ville qu'arriva son glorieux trépas, l'an 57 ou 58 de l'ère chrétienne.

Maintenant, quelle fut dans la vie de Marie la part de l'Eucharistie ? Pour le savoir étudions le rôle que joua la piété eucharistique dans la vie des premiers chrétiens. — C'est si loin, qu'on est peut-être tenté de se dire qu'il est impossible de rien savoir de précis à ce sujet.

Telles ne sont pas les pensées d'un Suarez, d'un Bona et d'un Bellarmin. Pour défendre le dogme eucharistique contre les attaques des protestants, qui accusaient l'Eglise de ne plus marcher sur les traces des Apôtres, et d'avoir inventé des croyances et des pratiques inconnues aux temps apostoliques, ils ont affirmé et prouvé la perpétuité et l'identité de la foi, la perpétuité et l'identité de la discipline même, dans ses points principaux. C'est en suivant ces maîtres, en rapportant simplement leurs témoignages, que nous établirons la magnifique part qui

¹ Allioli, Giry.

était faite à l'Eucharistie dans ces premiers jours, son influence sur les premières années de l'Eglise, l'usage qu'en faisaient nos aînés dans la foi. Cela posé, il nous sera facile de conclure et de dire : Si les premiers chrétiens assistaient au saint Sacrifice, communiaient, adoraient Jésus perpétuellement présent parmi eux, Marie, la fille la plus soumise de l'Eglise, l'a fait aussi plus fidèlement et plus parfaitement que personne.

La vie eucharistique se réduit à trois devoirs fondamentaux : le sacrifice, la communion, l'adoration.

Les premiers chrétiens et Marie pouvaient-ils entendre la messe, et chaque jour ?

La communion était-elle fréquente, quotidienne ?

Dès les premiers jours de l'Eglise, a-t-on pu adorer Jésus, gardé perpétuellement dans le Tabernacle ?

C'est ce que nous allons examiner.

Jésus-Christ avait établi, au soir de la Cène, le sacrifice de son corps et de son sang. Il avait dit la première messe, enseignant à ses Apôtres le rit et la manière de célébrer.

Il leur avait de plus recommandé d'offrir en mémoire de lui le même sacrifice.

Quel jour les Apôtres, fidèles à la parole de leur Maître, commencèrent-ils à célébrer la sainte Messe ? « Quelques-uns, dit Bona¹, ont cru que les Apôtres avaient célébré aussitôt après la résurrection du Sauveur, tant pour rendre à Dieu, par ce sacrifice, le culte suprême qui lui est dû, que pour le remercier du triomphe de Jésus-Christ sur la mort, ou bien pour leur consolation et le bien que les fidèles et eux-mêmes en pouvaient retirer : leur ardent amour pour le Sauveur, leur zèle si fervent, le souvenir du bonheur qu'ils avaient ressenti à la première messe

¹ Bona, *de Sacrific. Miss.*, c. iv, 1. — D. Guéranger, *Inst. liturg.*

de la Cène, d'autres raisons encore semblent persuader que les choses se sont ainsi passées. » Théophile Renaud, de la Société de Jésus, défend ce sentiment, et Bona ne le trouve pas dénué de tout fondement. « Je crois cependant, dit le savant cardinal, que les Apôtres n'osèrent pas entreprendre ce sublime ministère avant d'y avoir été disposés par la réception du Saint-Esprit : d'autant plus qu'avant sa venue, la loi ancienne étant toujours en vigueur, il semble qu'il fût inopportun de célébrer le sacrifice de la loi nouvelle. Mais aussitôt que le Saint-Esprit les a remplis de son amour, les Apôtres prêchent, convertissent : l'Eglise est fondée, son sacrifice nouveau doit être offert. Aussi dès le jour de la Pentecôte, la Messe est dite par saint Pierre, à qui cet honneur revenait, en présence des autres Apôtres et de Marie, qui persévérait avec eux dans la prière, les édifiant de ses exemples et de ses paroles. » A l'appui de son opinion, Bona cite Astérius, saint Jean Chrysostome, le vénérable Bède, qui s'exprime ainsi : « A peine ces nouveaux convertis ont-ils été baptisés et remplis de l'Esprit-Saint, que les Apôtres les présentent au saint autel pour recevoir la communion du Seigneur, comme les prémices du Testament nouveau ¹. »

Le sacrifice inauguré par saint Pierre ne cessa plus dès lors d'être offert dans l'Eglise. Outre le besoin qu'en avait l'Eglise naissante, peut-on supposer que les Apôtres, comprenant quelle gloire il rend à Dieu, quelle utilité les hommes en retirent, combien est grand le bonheur de l'offrir, pussent passer un seul jour sans se fortifier par l'oblation et la manducation de la divine victime ?

« Du reste, dit Bona ², il n'y a aucun doute que la

¹ *Homil. de Pent.*

² C. XIV.

messe privée ait été dès lors célébrée tous les jours dans l'Eglise : soit que par messe privée vous entendiez une messe célébrée un jour non férié, ou dans un lieu privé, ou devant peu ou point d'assistants. »

L'apôtre saint André atteste au gouverneur Egée « qu'il a coutume d'offrir chaque jour le sacrifice de l'Agneau sans tache au Dieu tout-puissant : *Ego omni die sacrifico Deo omnipotenti* ¹. »

Saint Irénée, au II^e siècle, consigne la tradition apostolique dans son livre contre les hérésies : « Le Seigneur nous a ordonné d'offrir le sacrifice de l'autel sans interruption ². »

Tertullien renferme un grand nombre de témoignages du même genre dans son traité contre l'idolâtrie ; il s'écrie, à la vue de certaines profanations des prêtres hérétiques : « O crime ! les Juifs ne crucifièrent qu'une fois Jésus-Christ, et ils le crucifient chaque jour à l'autel ³ ! »

Saint Jérôme dit cette parole significative : « Le Christ a enseigné à ses Apôtres à dire avec confiance chaque jour, dans le sacrifice de son corps, cette prière : Notre Père, qui êtes aux cieux. » *Adv. Pel.*, l. I, c. XVIII.)

Nous ne rechercherons pas le témoignage des Pères postérieurs ; notre but est de prouver seulement que dès les premiers jours de l'Eglise, et du vivant de Marie, la Messe se disait quotidiennement. La sainte Vierge vivait avec saint Jean : il était prêtre, évêque même ; il célébrait donc chaque jour, en sa présence, l'auguste Sacrifice : il célébrait pour donner à Marie le moyen de satisfaire à son amour et à ses devoirs de fille de l'Eglise ; car, bien qu'elle fût la Mère de tous les chrétiens, Marie demeurait la fille de l'Eglise, membre du corps mystique de Jésus-Christ. Or, si

¹ *Act. S. Andreæ ap. Bolland.*, 30 nov.

² *Adv. her.*, XXXIV.

³ *De Idololatria*, c. VII.

elle se soumit avec tant d'empressement aux moindres prescriptions de la loi mosaïque, avec quelle fidélité n'embrassa-t-elle pas, sous la loi d'amour de son Fils, toutes les pratiques du christianisme ?

Oui, Marie assistait chaque jour à la Messe ; c'était sa force, sa vraie nourriture du matin, car nous verrons tout à l'heure qu'elle y communiait toujours. Mais avec quelle perfection ? Ah ! pour le dire, il nous faudrait la plume de saint Jean qui en fut témoin, ou une révélation de notre tendre Mère.

Nous ferons seulement une remarque capable de nous donner une faible idée des dispositions qu'elle y apportait. « Le sacrifice qui s'offre sur l'autel, dit le Concile de Trente, est le même qui fut offert sur le Calvaire : c'est le même prêtre, la même victime ¹. » Nous pouvons à peine, avec notre foi si faible, saisir la réalité exprimée par ces paroles, et voir, dans le sacrifice eucharistique, le sacrifice de la croix. Mais Marie, avec son cœur de mère, avec sa foi et ses lumières surnaturelles, Marie comprenait ; pour elle il n'y avait point de différence entre les deux sacrifices : à l'autel comme au Calvaire, le glaive de douleur qui faisait mourir le Fils immolait la Mère, et toute la perfection des dispositions de la sainte Vierge assistant au saint Sacrifice peut se résumer en sa compassion. Marie s'offrait avec Jésus, mourait avec lui, dans un commun sentiment de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du monde.

Marie assistant chaque jour pendant vingt-quatre ans à la sainte Messe, voilà notre modèle dans ce premier de nos devoirs envers l'Eucharistie : puisse cette Mère de douleur nous faire comprendre un peu que la vraie disposition pour y bien assister est de compatir à la divine victime, de s'offrir et de mourir avec elle !

¹ Sess. XXIV.

CHAPITRE VIII

La communion de la très sainte Vierge.

Le sacrifice est pour la communion : après que Jésus s'est offert, il se donne à ses Apôtres, et la messe qui n'est pas suivie de la communion n'est qu'imparfaitement entendue ; l'Eglise nous le fait comprendre lorsqu'elle souhaite, par la bouche du Concile de Trente, que tous ceux qui assistent à la messe soient assez purs pour y recevoir chaque fois la sainte communion.

Assistant à la Messe, Marie y communiait donc. Elle y communiait, parce que le conseil de communier fréquemment la regardait ; elle y communiait, parce son amour l'entraînait à la Table sainte avec une force irrésistible ; elle communiait surtout pour correspondre aux vues de Jésus-Christ dans la communion, pour satisfaire les désirs qu'il a de venir en nous : elle communiait pour plaire à Jésus-Christ, dans ses vues, dans ses desseins : elle allait à Jésus pour Jésus, et ne recherchait pour elle ni douceur ni consolation : elle ne voulait que Lui !

Etudions quelques instants les fondements de ce que nous énonçons là : le fait de la communion quotidienne de Marie,

Quand Marie commença-t-elle à communier ? Fut-elle privée de ce bonheur au jour de l'institution de l'Eucharistie ? — Bien que son sexe l'exclût du repas où Jésus institua le sacerdoce chrétien, de bons auteurs pensent que la sainte Vierge reçut la communion dans une chambre voisine de la salle du Cénacle, où elle s'était retirée avec les saintes femmes pour manger la pâque, et d'où, par une

lumière prophétique, elle suivait tout ce qui se faisait au Cénacle ; unie à son Fils, le donnant au monde par sa volonté, en même temps qu'il se donnait lui-même : priant pour les Apôtres, pleurant sur le sort affreux de Judas et compatissant au Cœur affligé de Jésus, dont l'immense amour était payé par une noire ingratitude.

Drexelius transcrit le récit de Siméon le Métaphraste qui dit : « Dans la même maison où le Sauveur mangeait la pâque avec ses Apôtres, bien que dans une autre salle, Marie se tenait avec les autres saintes femmes qui avaient suivi et servi Jésus-Christ dans ses courses apostoliques. Le Seigneur leur envoya l'Eucharistie par saint Pierre, les remerciant, par ce don, des bons offices qu'il avait reçus d'elles. » C'est là un sentiment qui peut se soutenir, ajoute Drexelius ; il est partagé par Gerson, Barradius, Vega et Walterius ¹.

Les révélations particulières le confirment. Marie d'Agreda dit des choses merveilleuses de cette première communion sacramentelle de la Vierge ². En effet, si Jésus, au sentiment de saint Jérôme, de saint Thomas et d'autres Pères que cite Suarez, se communia lui-même ce jour-là, on peut comprendre qu'il ne voulut pas priver sa Mère d'un bonheur qu'elle désirait ardemment, ayant déjà, pendant le séjour de neuf mois qu'il avait fait dans son sein, goûté combien le Seigneur est doux : et s'il est vrai que ceux qui le mangent bien ont encore faim de lui, Marie, qui l'avait reçu si parfaitement, entretenu si dignement lors de l'Incarnation, devait se consumer dans une faim langoureuse de cette première communion qui le lui rendrait.

Si, selon le sentiment de Théophile Renault, rap-

¹ Drexelius, S. J., part. II, c. vii.

² Voyez p. 29 de ce volume.

porté plus haut, Jésus ou les Apôtres ont célébré la Messe durant les quarante jours qui précédèrent l'Ascension, Marie, sans doute, a communiqué ; rien ne s'y oppose : l'amour de la Mère, l'amour du Fils permettent au contraire de le croire avec certitude.

Quant à ce dernier repas de l'amitié qu'il fit avec ses Apôtres avant de les quitter pour monter au ciel, et que beaucoup d'interprètes croient avoir été une célébration nouvelle de l'Eucharistie, Marie y reçut à plus forte raison la sainte communion : c'est sans doute pour cela que le P. Faber a dit : « Pendant les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte, il demeura dans la réalité de sa présence sacramentelle sur le cœur immaculé de Marie, comme sur un reposoir ¹. »

Mais Jésus a envoyé l'Esprit-Saint : les Apôtres célèbrent la Messe au Cénacle le soir même de la Pentecôte ; ce grand jour se couronne par la communion de tous les fidèles de l'Eglise, des disciples anciens et des nouveaux baptisés. « Lorsque des ennemis se sont réconciliés, ils s'invitent à des festins de paix ; eh bien, en ce jour Jésus-Christ nous montre qu'il nous a réconciliés à son Père, en nous envoyant l'Esprit de paix : cette journée doit se terminer dans les joies enivrantes du banquet eucharistique ². »

Voyez-vous la Mère de l'Eglise se présenter à l'autel et recevoir dans un recueillement extatique, avec un amour que la venue du Saint-Esprit a redoublé, le corps sacré de son divin Fils ? La voilà entourée de ses enfants nés d'aujourd'hui à la foi, les conduisant par son exemple, les enflammant des feux de son amour à bien recevoir le don de Dieu, et à garder dans une conscience pure le mystère de la foi. O communion de la Pentecôte ! ô heureux

¹ *Le Précieux Sang*, p. 211.

² S. Jean Chrysost. cité par Bona : *Notæ ad calcem*, t. I.

chrétiens qui s'assirent au banquet de vie à côté de la Mère de Dieu !

L'Eglise grandit : ses enfants se multiplient ; la communion est leur nourriture quotidienne : toute leur vie se résume dans ce mot qu'on ne saurait trop méditer : *Erant perseverantes in communicatione fractionis panis* : « Ils persévéraient dans la communion de la fraction du pain ¹. »

Les Pères sont unanimes à voir dans ces mots la communion quotidienne ou au moins très fréquente, et ils enseignent tous qu'elle fut généralement en usage au 1^{er} siècle du christianisme.

Ce mot : fraction du pain, est bien plus fort dans le texte grec que dans la version latine, dit Cornélius ; il porte : « la fraction de ce pain : *fractio illius panis* », de ce pain eucharistique et divin que nous recevons à l'autel : aussi la version syriaque dit clairement : « la fraction de l'Eucharistie. »

Les Actes parlent de la communion quotidienne : « Ceux qui croyaient, vivaient tous unis, et ils allaient assidûment tous les jours en union d'esprit au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre ². »

Saint Paul en parle comme d'une habitude reçue et pratiquée journellement ; et, hélas ! la misère humaine, qui se familiarise si facilement avec les choses qu'elle répète chaque jour, avait introduit dans la célébration eucharistique des abus qui nécessitaient les dures réprimandes de l'Apôtre aux Corinthiens ³.

Saint Clément, pape, saint Denys rapportent la même tradition. On peut voir leurs témoignages dans Suarez, en son traité de l'Eucharistie ⁴.

¹ Act. Ap., II, 46.

² *Ibid.*

³ I Cor., XI, 22.

⁴ Q. LXIX, s. 3.

Cette coutume était même devenue une sorte de loi, et saint Anaclet, troisième successeur de saint Pierre sur le siège de Rome, ordonne que tous ceux qui assistent à la Messe y communient, menaçant ceux qui ne le voudront pas faire de les exclure de l'assemblée sainte : « car tel est l'ordre que nous avons reçu des Apôtres et que garde l'Eglise romaine : *Sic enim et Apostoli statuerunt et sancta romana tenet Ecclesia.* »

Le Canon X des constitutions apostoliques dit aussi : « Tous les fidèles qui entrent dans l'assemblée, y entendent la lecture de l'Écriture, et ne restent pas pour recevoir la communion, troublent l'Eglise et doivent être excommuniés. »

« Cela ne prouve pas, sans doute, ajoute Suarez, qu'il y eût un précepte divin de communier chaque fois qu'on assistait au saint Sacrifice, mais que tel était l'enseignement des Apôtres et la coutume de la primitive Eglise, laquelle avait sa source dans la ferveur et la sainteté des premiers fidèles. »

Nous ne dirons pas que Tertullien, saint Cyrille, saint Cyprien, saint Ambroise et saint Augustin sont formels et unanimes à attester ce fait de la communion quotidienne dans les premiers jours de la foi chrétienne. Fénelon, dans sa lettre sur la fréquente communion ¹, a réuni un grand nombre de leurs témoignages : nous concluons avec Suarez : « Les premiers fidèles communiaient chaque jour : c'est le sentiment unanime ² : *Fideles primitivi quotidie communicabant, ut omnes exponunt.* »

Certes, s'il en était ainsi des simples fidèles, que dirons-nous de Marie ? La communion quotidienne est selon les intentions du Sauveur : il nous la fait demander dans la prière qu'il nous a enseignée

¹ Rééditée par Mgr Dupanloup en 1855.

² Q. LXIX, sect. 4.

lui-même ; ce qui peut seul nous en éloigner, et nous faire différer le moment de nous en approcher, c'est le péché ou la froideur : « Mais quand la conscience est pure, c'est toujours le temps d'approcher : *Semper esse tempus accedendi si semper conscientia sit pura* ¹. » En Marie pouvait-il y avoir péché ou froideur ? Le penser serait un blasphème !

Marie allait au plus parfait, entraît pleinement dans les intentions de Notre-Seigneur : or il est plus parfait, en soi, et indépendamment des différentes circonstances de personnes, de lieux ou de temps, et en supposant les conditions requises, de communier chaque jour que de s'abstenir de temps en temps par dévotion. C'est le sentiment de saint Augustin, cité par Suarez. Les raisons en sont claires, dit ce théologien : elles s'appliquent admirablement à Marie, et prouvent qu'elle devait communier chaque jour : les voici en peu de mots.

Bien communier est bon de soi, et radicalement : s'abstenir n'est bon que par accident : ou bien, en effet, on s'abstient pour s'exciter à une plus grande révérence, en évitant la routine : ou bien on le fait pour réparer un défaut de disposition ; mais ce qui est toujours bien et par soi-même, doit être préféré à ce qui ne l'est que par circonstance : donc il vaut mieux communier chaque jour et sans interruption. Donc, disons-nous aussi, Marie le faisait : en elle point de respect à réveiller par ces moyens : point de disposition incomplète : sa ferveur, loin de se refroidir par l'usage fréquent, s'augmentait, s'alimentait comme le feu par le feu : chaque communion renouvelait et augmentait ses dispositions, sa faim, ses désirs : la communion était pour elle un mystère d'amour toujours ancien et toujours nouveau.

¹ S. Chrysost. *Homil. xxviii sup. I ad Cor.*

Communier quotidiennement vient de la ferveur de la charité : s'abstenir vient de la négligence ou de la crainte ; mais, en soi, mieux vaut une œuvre faite par charité que par crainte. Donc Marie communiait chaque jour : car l'amour était son seul mobile, sa seule force, sa seule intention : mère de l'Amour incarné, elle s'était toute transformée en l'amour, avait banni la crainte de son cœur.

Il y a, de plus, un avantage à communier qui n'existe pas à s'abstenir : c'est le fruit que le Sacrement produit par sa vertu propre : *Ex opere operato*. Or ce fruit est immense, assuré, quand les dispositions sont suffisantes ; Marie, qui ne négligea jamais une parcelle de la grâce, et que le Saint-Esprit voulait sanctifier par tous les moyens, devait, pour cette raison encore, embrasser avec ardeur la pratique de la communion quotidienne.

Ensuite, dans le désir de communier pour s'unir à Jésus-Christ et le glorifier, n'y a-t-il pas autant, et souvent plus de mérite que dans le désir de s'abstenir par respect ? Oui, sans doute ; nouvelle raison pour Marie de recevoir chaque jour le corps de son très cher Fils.

Enfin, si l'on s'abstient quelquefois avec raison, c'est surtout pour concevoir ou conserver un plus grand respect, une dévotion plus vive envers le Sacrement ; mais cette dévotion et ce respect peuvent aussi bien s'acquérir ou se conserver par l'usage, en supposant une diligence médiocre à se préparer, que par l'abstention ; car les bonnes habitudes aident à mieux faire les actes que l'on répète, et la force du Sacrement n'y contribue pas peu. « Nous concluons donc, dit Suarez, qu'il est simplement plus parfait de communier le plus souvent possible que de s'abstenir quelquefois, même par dévotion. »

Si le simple fidèle ne peut s'appliquer cette conclusion qu'avec une grande réserve, à cause de l'im-

mense poids de misère qui nous accable, et parce que, à moins d'aveuglement, on voit bien qu'on est infiniment au-dessous d'une telle grâce, il n'en est pas de même de Marie. En elle la disposition atteint le suprême, le dernier degré de la possibilité en une créature ; une seule personne reçut, mieux disposée que Marie, la communion, ce fut Notre-Seigneur à la Cène !

Pour entrevoir, si c'est possible, quelque chose des dispositions admirables de Marie pour la communion, il faut exposer en peu de mots une belle doctrine sur la grâce sanctifiante et sur l'état de charité ; elle est de saint Thomas et de Suarez, et ce théologien la rappelle précisément dans son traité sur la sainte Vierge.

D'abord remarquons que la grande, la vraie disposition à bien communier, c'est l'amour ; elle remplace toutes les autres ; elle est nécessaire si l'on veut entrer dans l'esprit de la communion. La communion, en effet, est l'acte suprême de l'amour : son motif, son but, son moyen, tout y est amour ; il faut donc, pour qu'il y ait entre nous et Jésus-Christ communion, union commune, il faut un lien de relation, un fondement : c'est l'amour.

Or écoutons ce que Suarez va nous dire de l'amour de Marie ; nous ne pourrons sans doute pas, même après cela, mesurer la perfection des dispositions de Marie ; mais nous admirerons stupéfaits, et nous comprendrons quel ardent désir Jésus avait de descendre en sa sainte Mère, et quel bonheur il trouvait à venir en ce cœur, où son amour trouvait une si parfaite correspondance.

En nous justifiant, Dieu nous donne la charité habituelle ; à la justification est joint un état de charité dont l'intensité varie et peut grandir indéfiniment ; être justifié ou être revêtu de la charité est corrélatif, et ces deux choses, la grâce sancti-

fiante et la charité, se tiennent si étroitement, que plusieurs théologiens ne les distinguent pas l'une de l'autre. Saint Thomas et Suarez¹ les distinguent, mais comme le soleil se distingue de la chaleur, la lumière des couleurs, pour eux la grâce sanctifiante est la racine de la charité, son principe ; la charité la suppose déjà en l'âme et vient seulement la mettre en acte ; mais le degré de la charité correspond toujours au degré d'intensité de la grâce sanctifiante.

Nous prendrons donc ces deux mots l'un pour l'autre, et, sous notre plume, grâce, état de grâce, veut dire aussi bien charité, état de charité ; amour, état habituel d'amour, suivant le langage de l'Écriture elle-même : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui effusus est in nobis* ².

On distingue en Marie trois sanctifications, c'est-à-dire trois grandes infusions de la grâce sanctifiante qui l'ont élevée à ce degré sublime où elle seule est arrivée : ce sont comme trois dotations magnifiques de cette Epouse du Très-Haut.

La première eut lieu en son immaculée conception : là, dit Suarez³, que nous traduisons, Marie reçut un degré d'état de grâce non seulement supérieur à tout état reçu par aucune créature à ce premier moment de sa vie, mais même plus élevé que la grâce consommée à laquelle aucun ange soit jamais parvenu. Et cela, dit saint Laurent Justinien, « parce que, en ce premier moment, Marie était déjà plus aimée de Dieu qu'aucun ange ou aucun saint ne le sera jamais, même après une vie tout entière de mérites continuels ⁴. »

¹ 1^a 2^a, q. cx, a. 3 — Lib. VI, de *Gratia*, c. VIII.

² Rom., v, 5.

³ T. XIX, d. iv, sect. 1.

⁴ *Serm. Nat. Virg.*

La seconde sanctification de Marie lui fut accordée au moment où le Verbe s'incarna en elle : le Saint-Esprit l'orne de ses plus admirables dons, et le Verbe l'envahit avec toutes les richesses de la divinité. A ce moment la grâce de Marie fut telle, que plusieurs ont pensé qu'elle n'avait plus grandi depuis, appuyés sur cette conjecture, que Marie devait, pour devenir Mère de Dieu, posséder le dernier degré de grâce possible à une simple créature. Suarez regarde cette opinion comme peu fondée, parce que Marie fit pendant tout le reste de sa vie des actes vraiment méritoires, lesquels, c'est de leur essence, produisent toujours une augmentation de l'état de grâce.

A la Pentecôte enfin, le Saint-Esprit combla Marie de sa plénitude; et l'état de charité de la Vierge atteignit les proportions d'un océan presque sans rivages.

C'est là le présent de Dieu : par ces seules grâces infuses, Marie s'élève à un ordre à part dans la hiérarchie céleste, et ce serait déjà une belle disposition à la communion, un vêtement bien glorieux pour l'union qu'elle doit renouveler chaque matin avec son Dieu.

Et c'est peu cependant ! Marie a travaillé sur ce fonds si riche ; elle a augmenté, bien plus, elle a doublé par chacun de ses actes méritoires le fonds de charité qu'elle avait reçu de la libéralité divine.

« La Vierge, dit Suarez ¹, mérite une augmentation de grâce sanctifiante par tous et chacun des actes humains qu'elle fait, depuis le premier instant de sa sanctification. En elle il n'y a aucun acte indélébile, ni, à plus forte raison, aucun acte mauvais ; toutes ses actions sont bonnes, donc toutes méritoires, parce qu'elle se réfère souvent tout entière à Dieu, comme à la fin de toute sa vie et de tous

¹ D. XVIII, sect. 24.

ses actes. Jamais sa volonté n'a été distraite de Dieu à son insu ; jamais elle n'a voulu la distraire.

Mais voici plus. Marie mérite par ses actes non seulement un accroissement, mais un redoublement de son état de charité, parce que ses actes sont faits par amour, et selon toute l'étendue de l'état d'amour qu'elle possède dans le moment où elle agit. C'est l'opinion de Suarez, partagée par d'autres bons théologiens, qu'un acte fait par amour, et selon toute l'intensité de l'état de charité qu'on possède, acquiert à l'âme autant de degrés nouveaux de charité qu'elle en possédait avant d'agir. Si l'habitude de charité d'une âme correspond, par exemple, à deux degrés, et qu'elle agisse selon toute la force de ces deux degrés, cette action porte son état à quatre degrés ; un nouvel acte procédant de ces quatre degrés les double et fait monter l'état à huit degrés ; et ainsi de suite, tous les actes doublant la somme de charité avec laquelle ils sont faits.

Or de ce principe, dit Suarez, je conclus que la bienheureuse Vierge a très souvent doublé son état de charité, parce qu'elle opérait toujours selon toute la force de la grâce et de la motion divine ; elle faisait des actes d'une intensité égale ou supérieure à l'habitude de charité qu'elle avait, ce qui doublait la somme possédée avant ces actes.

Eh bien, ces actes de la Vierge, qui pourra les compter ? Combien de fois Marie multiplia-t-elle ainsi un fonds qui, à sa première heure d'existence, dépassait déjà tout ce qu'un ange, le plus élevé du ciel, possède dans sa gloire ?

Remarquons encore, avec notre auteur, quelque chose qui touche de plus près à la vie eucharistique et adoratrice de Marie, et qui nous fera comprendre un peu mieux la perfection de ses dispositions pour la communion. Plus Marie avançait en âge, plus ses actes étaient parfaits, et plus grande aussi la somme

de grâce habituelle que chacun lui rapportait : la raison est que ces actes de la fin de sa vie étaient produits selon toute la force d'un état déjà tant de fois doublé, et le doubleraient encore ; aussi, en ces dernières années. Marie put mériter, par un seul acte, autant de degrés de grâce qu'elle en avait acquis par tous les actes ensemble de sa vie passée, ce dernier acte procédant d'un fonds où s'étaient accumulés tous les mérites de cette vie admirable.

C'est pourquoi la grâce de Marie arriva alors, dit Suarez, à être presque sans bornes, *prope immensam* ; elle est ineffable, dit saint Anselme, et elle fera l'étonnement de tous les siècles ; la pensée et la parole me font défaut quand je veux mesurer l'immensité de sa grâce.

Heureuse impuissance qui nous atteste la grandeur de Marie ; moins nous comprenons, plus c'est grand, et le plus bel éloge est le saisissement, la stupeur de notre silence, en face de cet abîme de grandeur et de gloire !

Eh bien ! toutes ces grâces, cet océan de charité, tous ces actes méritoires, étaient la préparation de Marie à la communion ; toute sa vie elle avait agrandi et orné magnifiquement le cénacle de son cœur, où Jésus devait manger la Pâque avec elle. Que cela n'étonne pas ; la communion sacramentelle de son Fils ne demande pas de moindres dispositions que la première incarnation du Verbe ; elle est de sa part un aussi grand acte d'amour : Dieu donc, qui se propose toujours la meilleure fin dans ses œuvres, devait préparer Marie à la communion depuis le premier instant de sa vie. « La plus haute fin, en effet, à laquelle Marie pouvait être destinée, dit le P. Bernardin de Paris ¹, était de recevoir Dieu en son corps par l'incarnation et de lui être unie par

¹ *La Communion de Marie, Mère de Dieu*, p. 41.

la communion ; l'incarnation et la communion sont les deux termes auxquels Marie est référée. Dieu ne pouvait pas former de plus grands desseins pour Marie que de la créer pour engendrer son Fils par l'incarnation, comme Mère, et pour le recevoir par la communion en qualité de nourriture, comme membre de son corps mystique ; en ce merveilleux dessein sa puissance est épuisée et sa sagesse ne peut passer outre. »

On comprend que le Seigneur, après avoir ainsi sanctifié son tabernacle, prit plaisir à y descendre, et qu'il fit ses délices d'y habiter ; il y restait longtemps sans doute ; quelques graves auteurs ont assuré qu'il y demeurerait toujours présent sous les espèces du Sacrement, miraculeusement conservées dans leur intégrité, d'une communion à l'autre¹. Ce sentiment est digne de Jésus, digne de Marie ; il suppose un miracle, c'est vrai ; faut-il s'en étonner quand il s'agit de cette créature privilégiée en qui tout est prodiges ?

Parlant des miracles si nombreux que Dieu a faits à l'égard de Marie, Suarez dit qu'il ne faut pas les supposer, à moins qu'une raison de convenance ou d'utilité ne les demande ; or ce miracle de la conservation des espèces sacrées en la Vierge est d'une convenance et d'une utilité majeures.

La convenance est dans l'amour de Jésus pour sa Mère ; il a habité en elle neuf mois, d'une présence corporelle ; Marie est un tabernacle, un sanctuaire si pur, si aimant ; elle est si unie à Dieu, si séparée de toute distraction, de tout le créé, que Notre-Seigneur goûte en elle des délices qu'il ne trouve nulle part ailleurs ; il y reçoit plus d'honneurs que dans nos sanctuaires ; car ce ciboire est vivant, il glorifie Dieu non seulement par la richesse de sa

¹ P. Faber, cité plus haut.

matière, mais encore par des actes libres, des actes d'un mérite presque infini.

De plus, nous savons que tous les moyens de grâce ont été employés pour enrichir Marie, que le Saint-Esprit n'en a négligé aucun, et que tout ce que nous recevons en partie, Marie l'a reçu en plénitude.

Or la durée prolongée de la présence sacramentelle de Jésus en nos corps est un moyen puissant de grâce, un instrument magnifique de sanctification : cette présence dure peu, parce que Jésus a voulu subordonner sa vie sacramentelle à l'existence et à l'intégrité des accidents du pain et du vin : mais tant qu'elle dure, elle est pour nous la source de grandes faveurs.

C'est la belle doctrine de Gabriel, Cajetan, Major Paludanus, Ruard, dont Suarez rapporte les sentiments unanimes ¹. Ils affirment, dit ce dernier, que tant que le Christ demeure présent, sous les espèces, en celui qui l'a reçu dignement, il agit sur lui par les influences propres de la grâce sacramentelle, *ex opere operato* : pourvu que les bonnes dispositions du communiant augmentent pendant ces heureux instants, la grâce sacramentelle augmente aussi, par le fait même de la présence corporelle de Jésus-Christ.

Et cela paraît bien raisonnable, ajoute Suarez. — D'abord, ce Sacrement, qui est un aliment, doit produire ses effets à la manière de la nourriture : mais la nourriture matérielle ne produit pas seulement ses salutaires influences dans le moment même où on la prend, mais elle nourrit et fortifie tant qu'elle demeure dans l'estomac. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la divine nourriture de nos âmes ?

Ensuite, pourquoi dirions-nous que le Christ, présent en nous, y demeure comme oisif, alors qu'il a la

¹ C. LXXIX, a. 8. — D. LXIII, sect. 7.

vertu de nous sanctifier davantage, supposé que nous nous disposions de plus en plus à recevoir ses grâces ?

Veut-on que le Sacrement, produisant tout son effet au moment précis où on le reçoit, la durée plus ou moins longue de la présence corporelle de Jésus en nous ne soit considérée que comme un effet physique, incapable de conférer aucune influence surnaturelle ?

Nous ne le croyons pas, dit toujours Suarez ; nous estimons, au contraire, qu'il est bien plus conforme à la manière de faire du Sauveur, plus conforme à sa bonté, plus encourageant pour notre piété, de croire que la durée prolongée de sa présence sacramentelle augmente en nous la grâce, si celui qui en jouit grandit en amour, en désirs, s'il augmente sa capacité ; bien loin qu'on y puisse voir aucune inconvenance ni aucune répugnance.

Car alors Jésus-Christ demeure encore en nous comme nourriture, ce qui est l'essence de ce Sacrement ; non plus, il est vrai, comme nourriture prise actuellement, mais comme aliment qui continue ses influences reconfortantes : c'est bien à cette présence que Jésus-Christ a promis la grâce propre de la communion : « Celui qui me mange vivra de moi » ; et encore : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui ¹. »

Suarez réfute les objections peu solides qu'on pourrait faire à cette doctrine, et il montre qu'elle satisfait pleinement l'esprit chrétien : soit de la part de Jésus-Christ, qui, présent quelque part, doit y agir ; soit de la part du Sacrement, qui, produisant ses effets comme les causes naturelles, doit opérer tant qu'il demeure appliqué à un sujet convenablement disposé ; mais surtout si l'on considère l'avantage que l'âme y peut trouver. Car ce moment qui

¹ Joan., vi.

suit la communion est le plus précieux pour nous ; il est plus favorable pour un entier recueillement, que l'instant lui-même où nous recevons le Sacrement ; alors une certaine préoccupation accompagne, presque nécessairement, cette action extérieure : ici, au contraire, l'esprit peut se fixer, sans nul partage, sur le bien-aimé, se perdre en lui.

Saint Liguori résume tout ceci avec sa piété et son autorité ordinaires ; donnons-lui la parole pour conclure :

« L'âme, suivant l'opinion de plusieurs docteurs. Gonet, Suarez et autres, retire des fruits d'autant plus grands de ses communions, qu'elle s'occupe davantage de bonnes œuvres pendant le temps que durent les espèces consacrées. Car, ce Sacrement ayant été institué pour servir de nourriture à notre âme, le Concile de Florence enseigne que, comme la nourriture terrestre est d'autant plus profitable au corps qu'elle reste plus longtemps dans l'estomac ; de même, plus la nourriture céleste demeure longtemps dans notre âme, et plus elle lui donne de vie, pourvu que, par ses bonnes dispositions, celui qui vient de communier augmente toujours en sainteté. Il n'est donc pas étonnant que pendant ces moments toute bonne action acquière plus de valeur et de mérite ; car l'âme est alors unie à Jésus-Christ d'une manière plus étroite que jamais ¹. »

Ne pouvons-nous pas dire après cela : S'il y avait pour Marie un avantage, si petit fût-il, à garder en elle les saintes espèces le plus longtemps possible, elle a reçu cette faveur de son Fils : mais il pouvait faire plus, et demeurer en elle d'une communion à l'autre, afin que Marie fût sans cesse sanctifiée par la vertu propre de la communion : donc il l'a fait, et c'est en elle seulement que s'est réalisée toute

¹ *Selva*, part. II, c. 1, n° 17.

l'étendue de cette parole du Sauveur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui » ; car il était en sa Mère, non seulement par les influences de sa grâce, mais par sa présence sacramentelle : et Marie, renouvelant à chaque instant du jour ses élans d'amour, ses désirs embrasés, recevait à chaque instant la grâce d'une communion nouvelle.

Que dirons-nous de l'action de grâces de Marie ? On peut en comprendre la perfection par ce qui précède : et un mot que l'Esprit-Saint a dit de la Vierge la caractérise parfaitement : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* ¹ : « Marie conservait en son cœur toutes les paroles et toutes les actions de Jésus, les déroulant, les conférant avec elle-même dans son cœur. » Conserver la communion, la renouveler en son cœur par le désir, la développer par la méditation, ouvrir ce trésor, y puiser par l'amour et la prière, c'est bien l'action de grâces parfaite : ce fut celle de Marie !

De communion en communion, la sainte Vierge arriva à cette dernière qui devait être comme le sceau de sa vie : les assauts de l'amour finirent par vaincre ses forces, et, défaillante sous la véhémence de ses ardeurs, il vint un jour où elle ne put plus se rendre jusqu'à son oratoire, ni aller prendre à la table commune le Pain vivant qui était sa force et son seul aliment. L'apôtre saint Jean eût tenu à honneur de lui apporter lui-même son Dieu en viatique, comme on croit qu'on lui apporta le sacrement des mourants ² : mais Jésus en personne voulut rendre à sa Mère cet office d'amour. Cartagena, Gerson, d'autres encore rapportent et confirment la

¹ Luc., II, 19.

² Suarez et d'autres pensent que Marie reçut l'Extrême-Onction.

tradition selon laquelle le souverain Prêtre, Jésus-Christ lui-même, escorté de toute la cour céleste, descendit dans l'humble cellule de Marie et la communia avec une tendresse, un amour dignes d'un tel Fils et d'une telle Mère ¹!

Et Marie ayant vu encore une fois la face de son très-cher Fils, l'ayant pressé encore une fois sur son cœur, son âme brisa l'enveloppe immaculée qui l'avait retenue soixante-douze ans sur cette terre de l'exil, et s'envola dans les cieux, portée sur l'aile des Séraphins : « Beaucoup meurent dans l'amour, Marie était morte d'amour ² ! »

Elle alla continuer au ciel la communion avec son Fils, non plus voilé, mais découvert, glorieux et triomphant.

Mais, du haut du ciel, Marie regarde avec une tendresse maternelle, quelquefois avec anxiété, hélas ! tous ceux qui s'approchent de la sainte Table : elle assiste à chacune des communions qui se font par toute la terre ; elle connaît, par la lumière de Dieu, par le devoir de sa charge de mère de tous les chrétiens, les dispositions que nous y apportons : ah ! quels désirs l'enflamment de nous y voir venir bien disposés : elle nous offre son secours, ses exemples, ses vertus, ses grâces : revêtons-nous de Marie, afin que Jésus, trouvant sa Mère en nos cœurs, y descende avec un vrai bonheur !

Il nous reste à considérer Marie dans le troisième devoir de la vie eucharistique : l'adoration ou la visite du Saint Sacrement. Jésus-Christ, en l'Eucharistie, n'est pas seulement sacrifice et communion, il est encore vivant, présent parmi nous sans interruption ; il est là pour nous faire du bien, recevoir

¹ Gerson, t. IX, *sup.* Magnificat. — Cartag., *de Vita Mariæ*, lib. XI, *Homil.* XI.

² Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*.

nos hommages et nous donner ses grâces : cette présence réclame un dernier devoir, qui est la visite au Saint Sacrement ; ici encore, Marie sera notre aimable et parfait modèle.

CHAPITRE IX

La vie d'adoration de Marie devant le Très Saint Sacrement.

« Voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ¹. »

Ces paroles énoncent le dogme consolant de la présence permanente de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Aujourd'hui, il n'est pas un pays, pas une ville, pas une bourgade catholique où ne réside ce Dieu vivant au Tabernacle, y demeurant avec une constance inaltérable, et le jour et la nuit, protégeant le monde de sa présence, répandant autour de lui les divines influences qui sanctifient les âmes, entretiennent la paix dans les familles, font la prospérité morale des cités, et donnent à la terre les fruits et les moissons qui nourrissent les hommes.

A-t-il toujours été vrai de dire que Jésus habitait sacramentellement parmi ses enfants ? — On est assez généralement persuadé que, dans les premiers siècles, les chrétiens, poursuivis par d'incessantes persécutions, pauvres et sans influence, n'avaient point d'églises, et que, par conséquent, on ne gardait point le Très Saint Sacrement pour la consolation

¹ Matth., xxviii, 20.

des fidèles : le sacrifice achevé, la communion reçue, la vie eucharistique cessait pour reprendre le lendemain.

Il n'en fut point ainsi cependant, et nous allons établir brièvement qu'il existait, dès les premiers jours du christianisme, des lieux consacrés exclusivement au culte de Dieu, et que ces temples étaient sanctifiés par la présence perpétuelle de Notre-Seigneur en l'Eucharistie.

« Dans le principe, dit le savant Allioli ¹, la fraction du pain ne se célébrait que dans une maison où tous pouvaient se rassembler ; plus tard, le nombre des chrétiens s'étant accru jusqu'à des milliers, ils durent se réunir dans plusieurs maisons. Ces maisons particulières furent comme le berceau des paroisses qui s'établirent dans la suite ; le président du lieu de réunion fut comme le curé de ceux qui s'y rassemblaient. »

« Le saint Sacrifice avait lieu, dit dom Guéranger, autant que possible dans une salle décente et ornée, pour rappeler ce que fit le Sauveur, qui voulut, pour célébrer la Pâque, un cénacle vaste et richement décoré : *cœnaculum grande, stratum*. Les Apôtres se pliaient aux circonstances, et le sacrifice qui se célébrait chez Gamaliel ou le sénateur Pudens, devait être plus pompeux que celui qui se célébrait chez Simon le corroyeur ². »

On voit, par les Actes des Apôtres, que, dans les maisons de réunions des fidèles, on consacrait au culte la chambre la plus élevée : « Pendant que saint Paul prêchait à Troade, un enfant assis sur le bord d'une fenêtre, s'étant endormi, tomba du troisième étage, *de tertio cœnaculo*, et fut relevé mort ³. »

¹ *Notæ in c. II, Act. Apost.*, 46 : *Frangentes panem circa domos.*

² *Instr. lit.*, circa initium.

³ *Act.*, xx, 9.

Ces cénacles étaient les rudiments de nos églises ; c'étaient de véritables sanctuaires dédiés au Seigneur : « Du moment que la foi avait pris racine dans une ville, et que les Apôtres avaient pu y établir un évêque, des prêtres et des diacres, les formes extérieures acquéraient de l'extension, et le culte devenait nécessairement plus solennel ¹. »

C'est bien d'une église consacrée au culte que parle saint Paul, quand il reproche aux Corinthiens de la souiller par leurs repas désordonnés et leurs débauches. — C'est le sentiment du cardinal Bona ².

Baronius assure aussi que, dès que les Apôtres eurent prêché à Rome, ils y établirent des églises ³.

« Bien qu'elles ne fussent pas bâties sur la voie publique, par prudence, en était-ce moins des églises véritables, exclusivement consacrées au culte divin ? dit le continuateur de Bona. Est-ce qu'on leur refusera ce nom, parce que les chrétiens seuls en savaient le chemin et qu'on les cachait aux païens ? Et parce qu'elles avaient été d'abord des maisons privées consacrées plus tard au Seigneur par leurs propriétaires convertis, en méritaient-elles moins le nom de maisons de Dieu ? Qui refuserait de voir une église véritable dans le cénacle de Jérusalem, où le Seigneur institua l'Eucharistie, où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres, pour cette raison qu'il avait été la maison particulière de Jean-Marc ? N'est-ce pas, au contraire, avec grande raison qu'Hippolyte de Thèbes l'appelle la mère de toutes les églises, la plus sainte de toutes celles qui seront jamais ⁴ ? »

Bien plus, la piété de ces premiers fidèles, qui excellèrent en toutes les vertus, leur avait inspiré

¹ D. Guéranger, *loc. cit.*

² Lib. I, c. XIX.

³ An. LVII, n° 100.

⁴ Sala, *Not. in c. XIX.*

d'orner magnifiquement et d'enrichir de décorations splendides les lieux qu'ils avaient consacrés au culte de l'Eucharistie : ces ornements étaient tous à l'intérieur, l'Eglise ne jouissant pas encore de la liberté de construire des édifices religieux en public. Le païen Lucien, au 1^{er} siècle, se moquait de leur générosité : « J'ai traversé, disait-il, des portes de fer et des parvis d'airain : après avoir gravi plusieurs escaliers, je suis arrivé dans une salle dont le plafond est d'or, tel que fut le palais de Ménélas, au dire d'Homère : j'admiraïs, stupéfait, toutes ces merveilles, et en même temps je voyais des hommes prier le front prosterné dans la poussière ¹. »

Sur quoi Sala fait cette remarque : « Qui n'admirerait la libéralité magnifique des premiers chrétiens dans le culte divin, alors que les conversions n'apportaient guère à l'église que les gens du peuple ? Dès le temps des Apôtres, ils mettaient une si généreuse magnificence à orner leurs églises, qu'on les comparait au ciel de Dieu même ². »

Mais pourquoi cette pompe, sinon parce que le Seigneur Dieu habitait en personne ces temples consacrés en son honneur ? — « Nous appelons nos églises *Dominicum*, c'est-à-dire le palais du Seigneur, disait saint Cyprien, parce que le Seigneur, dans la Majesté voilée du Sacrement, y demeure sans cesse présent. »

« Si, dit Bona, il était permis aux chrétiens des premiers jours d'emporter et de conserver l'Eucharistie chez eux, de l'avoir avec eux en voyage, il est bien plus à croire qu'elle demeurerait perpétuellement dans les églises, afin, au moins, qu'on pût la trouver pour la donner aux moribonds : *Multo credibilis est in ecclesiis conservatum fuisse, ut*

¹ *In Philopatre*, cité par Bona.

² *Not. in c. XIX*, l. I.

semper in promptu esset ad infirmos communicandos ¹. »

Suarez, voulant prouver, contre les protestants, que l'Eucharistie ne consiste pas seulement dans l'usage, mais que Jésus-Christ demeure toujours présent sous les espèces, tant qu'elles durent, argumente ainsi : « Cette vérité se prouve ensuite par la croyance et la pratique constante de l'Eglise ; car ç'a été, dans l'Eglise, une coutume perpétuelle de garder dans les temples une hostie consacrée pour la consolation des fidèles, et pour leur donner le moyen d'honorer et d'adorer Dieu qui y est présent ; ensuite, pour secourir les malades, afin qu'ils ne mourussent pas privés du saint Viatique ². »

Ce théologien appuie son sentiment de plusieurs autorités, entre autres de ce canon des *Constitutions apostoliques*, lesquelles furent recueillies par saint Clément, disciple de saint Pierre : « C'est l'un des principaux offices des clercs de recueillir, après que tous ont communié, les particules du corps du Seigneur, qui restent, et de les garder religieusement. » Au livre VII^e, c. xx, du même recueil, on lit cet autre décret : « Après que tous ont communié, les diacres prennent les saintes particules qui restent encore et les portent dans le *pastophore*. »

Qu'est-ce que ce pastophore ? « C'était, répond Bona, comme une armoire sacrée ou une sacristie dans laquelle on conservait perpétuellement l'Eucharistie et les vases du sacrifice. Saint Clément avait ordonné que l'on construisit un pastophore à l'orient, à côté de chaque église ³. »

L'Ecriture sainte a employé ce mot de *pastophorium*. Il est écrit au livre I^{er} d'*Esdras*, c. x, que le

¹ Lib. II, c. xvii, § 6.

² Q. XLVI, sect. 8.

³ Bona, *loc. cit.* — *Const. Ap.*, l. II, c. LVII.

grand prêtre ayant quitté le parvis du temple, se retira dans le pastophore de Jonas, fils d'Eliasib : *Abiit in pastophorium Jonæ filii Eliasib.*

C'était la chambre qu'habitait le préposé à la garde du temple, dit Bellarmin, et il applique ce mot au saint ciboire : « Les Apôtres nommèrent pastophore le vase consacré à garder perpétuellement l'Eucharistie, parce que le vrai préposé au temple, Jésus-Christ, y habite réellement sous les espèces du Sacrement ¹. »

Suarez dit aussi : « Pastophore signifie chambre de l'époux, *thalamus sponsi* ; ce nom convenait bien à nos Tabernacles, où Jésus-Christ a toujours voulu habiter avec l'Eglise, son Epouse, non pas seulement en figure, comme dans la Synagogue, ni dévoilé, comme au ciel, mais d'une manière cachée, quoique très réelle, au Saint Sacrement : dans ces premiers temps surtout, où la persécution sévissait, il convenait que Jésus demeurât, sans interruption, pour consoler et défendre sa chère Epouse si cruellement affligée ². »

Ces églises étaient non seulement le rendez-vous des fidèles pour la prière commune et publique, mais tous ceux qui avaient besoin de consolation et de force y allaient prier, quand ils le voulaient, dans le recueillement et la solitude. « Les églises, dit avec beaucoup de raison Bellarmin, sont instituées autant pour la prière privée que pour la prière solennelle ; d'abord, il en fut ainsi dans l'ancienne loi : « Ma maison est une maison de prière » ; et les Actes des Apôtres nous montrent saint Pierre et saint Jean montant au temple, pour prier, dans le milieu du jour ; ensuite, la prière faite dans un temple a plus de prix, devant Dieu, que celle que

¹ *Controv.*, l. IV, c. IV.

² *De Euch.*, d. XLVI, sect. 8.

l'on fait chez soi. Les Anoméens disaient : « Nous « pouvons bien prier chez nous ; nous n'avons que « faire d'aller au temple. » — Saint Jean Chrysostome leur répondit : « Vous êtes dans une grande « erreur : car, bien que vous puissiez, il est vrai, « prier dans votre demeure, cependant vous ne le « ferez pas aussi bien que dans l'église : *Tamen fieri « non potest ut tam bene ores quam in ecclesia* ¹. »

« La raison en est, ajoute Bellarmin, que dans nos temples, outre la présence de Dieu, commune à tous les lieux, il y a de plus, pour l'ordinaire, la présence corporelle du médiateur Jésus-Christ dans le Saint Sacrement, laquelle est bien faite pour augmenter la foi et la confiance de celui qui prie, et redoubler son respect et sa crainte salutaire ². »

Et maintenant, ne pouvons-nous pas poser cette conclusion : Dès les premiers jours du christianisme, et du vivant de Marie, il y avait des églises établies, pour la plupart, dans des maisons privées, surtout dans celles des nouveaux convertis, qui, comme Pudens à Rome, ou Læta à Ephèse, recevaient chez eux les Apôtres et leur offraient une généreuse hospitalité : dans ces oratoires, on gardait perpétuellement l'Eucharistie pour la consolation des fidèles et le soulagement des malades ? Donc, Marie, qui accompagna toujours saint Jean, qui habita la même maison que cet apôtre, a eu à sa disposition un oratoire enrichi de la présence de son très cher Fils, et, comme nous, elle a pu le visiter, l'adorer ; elle est notre modèle et notre Mère en ce service d'amour de l'adoration eucharistique.

Oserons-nous pénétrer plus avant et chercher à découvrir la perfection de l'adoration de Marie ? La perfection intérieure de son oraison, nous sommes

¹ *Hom. xxx.*

² Bellarmin, l. IV, c. iv, p. 521.

incapables d'en rien dire : on a lu les belles effusions du Vénérable P. Eymard sur ce sujet : nous étudierons seulement l'extérieur de sa vie d'adoration, c'est-à-dire le temps qu'elle consacrait à l'oraison devant le Saint Sacrement, et la science qu'elle avait de ce mystère de la foi, science qui était la base de sa contemplation si parfaite.

Le Vénérable P. Eymard semble se laisser aller à une pieuse exagération, quand il dit que « Marie passait les jours et les nuits aux pieds de Jésus-Eucharistie » ; nous croyons cependant que c'est l'exacte vérité.

« De très graves et très anciens Pères, dit Suarez ¹, assurent que Marie passa toute son enfance dans le temple, occupée continuellement, et le jour et la nuit, de chanter les louanges de Dieu et de contempler ses grandeurs.

« Ils ajoutent que les Anges lui apportaient une nourriture préparée par leurs soins, afin que les sollicitudes du corps ne vinssent pas, même pour un moment, la ravir à ses entretiens célestes. — Ainsi pensent saint Jérôme, saint Bonaventure, d'après Cédreus et saint Georges de Nicomédie ; et nous le croyons facilement, ajoute Suarez, car une faveur semblable fut accordée à d'autres saints qui en étaient bien moins dignes que Marie. »

Eh quoi ! dans le temple de Jérusalem, où il n'y avait que la manne figurative, les tables de la loi qui devait finir, une présence purement spirituelle du Seigneur, Marie passait les jours et les nuits en prière, et elle ne l'eût pas fait au Cénacle, où résidait Dieu lui-même, son Fils, en corps et en âme ! Oublions-nous qu'elle était la Mère la plus aimante du Fils le plus aimable ? Pour trois jours qu'elle perd de vue Jésus, elle est dans une inquiétude

¹ T. XIX, d. vii, sect. 1.

mortelle, elle cherche, anxieuse, et se plaint, en termes douloureusement émus, de son absence momentanée; pendant sa prédication, elle s'attache à ses pas, le suit partout : sur le Calvaire, malgré la présence des bourreaux, des soldats et des valets, bien faits pour effrayer une femme aussi retenue, Marie est auprès de son Fils, rien ne peut l'en séparer, et saint Epiphane l'appelle la « perpétuelle suivante de Jésus : *perpetuam Jesu sectatricem* ¹ » : et maintenant qu'elle le possède au Tabernacle, qu'elle peut jouir en paix de sa présence, Marie consentirait à quitter Jésus un seul instant !

Mais le sommeil, la nourriture ne devaient-ils pas la forcer de se relâcher de sa continuelle contemplation ? Nous ne savons si les anges ne la nourrissent plus à cette dernière époque de sa vie, comme ils l'avaient fait au temple de Jérusalem ; cela nous semblerait, il est vrai, bien naturel ; en tout cas, nous croyons que Marie avait besoin de si peu de nourriture que le pain de l'Eucharistie devait ordinairement suffire à la soutenir, comme il suffit à d'autres saintes pendant un temps plus ou moins long.

Pour le sommeil, c'est une opinion bien fondée que Marie passait les nuits dans des veilles continues : « Qu'on ne s'étonne pas, dit Suarez, que beaucoup assignent l'heure de minuit comme celle où eut lieu l'Annonciation de l'Ange ; car il est bien plutôt à croire que la Vierge avait coutume de passer la plus grande partie de ses nuits dans la méditation des choses divines ². »

Canisius a dit, de la vie de Marie, qu'elle fut une continuelle et incessante contemplation : *quædam jugis et continua contemplatio* ³.

¹ *Heres.*, LXXVIII.

² *D.* XVIII, sect. 2.

³ *Q.* XXX, art. IV, sect. 5.

Sur quoi Suarez fait cette remarque : « Pour le temps de veille, c'est certain ; pour le temps de sommeil, c'est probable ¹. » Saint Bernardin, d'après son sentiment et celui d'autres Pères, dit que « le sommeil n'empêcha jamais Marie de se tourner vers Dieu. Bien plus, son sommeil fut une contemplation continuelle, plus haute, dit le même docteur, que celle de n'importe quel saint qui prie en veillant ². »

C'est aussi l'opinion de l'abbé Rupert : « Pendant que la bienheureuse Vierge accordait quelques instants de repos à son corps, son âme continuait de pénétrer les secrets divins ³. »

« En tout cas, dit Suarez, si nous devons croire que Marie prit quelquefois un court repos et interrompit, pour quelques instants, sa perpétuelle contemplation, ce fut pour très peu de temps, et ce sommeil était entrecoupé de tant de pensées célestes, tant de désirs et d'élan d'amour, que l'on peut dire de la contemplation de Marie qu'elle ne cessa jamais ⁴. »

« Même naturellement parlant, à cause de sa très parfaite complexion, de sa manière de vivre si tempérée, *ob moderatam vivendi rationem*, Marie n'avait besoin que d'un sommeil fort court ; et la grande vertu à laquelle elle soumettait son corps la portait à passer la plus grande partie des nuits dans les veilles saintes ⁵. »

Eh bien, ces veilles prolongées, où Marie les con-

¹ *Serm. LI, art. 3.*

² *Serm. IV, art. 1 et 2.*

³ Cité par Suarez, *loc. ut supra.*

⁴ D. XVIII, sect. 3. — Saint Ambroise dit du sommeil de Marie : *Cum quiesceret corpus, vigilabat animus, quia frequenter in somniis, aut lecta repetit, aut somno intercepta continuat, aut disposita gerit, aut gerenda pronuntiat. (De Virginit.)*

⁵ Suarez, *loc. ut supra.*

sumait-elle? Nous avons vu que les églises étaient dans les maisons habitées par les Apôtres : Marie avait donc auprès d'elle le Saint Sacrement ; elle pouvait s'y rendre, quand elle voulait, surtout à Jérusalem, où elle habitait dans les dépendances du Cénacle : qui pourrait douter un instant qu'elle ne fût, et le jour et la nuit, devant le sacré Tabernacle, s'entretenant avec son Fils, priant pour le monde, préparant la moisson que recueillaient les Apôtres? Divin Maître! quelles douces nuits vous avez passées dans votre prison d'amour, avec Marie prosternée à vos pieds, vous découvrant, par sa foi vive, derrière les voiles qui vous cachent, et s'unissant à vous, se fondant en vous sous les feux d'un amour consumant!

Voilà le modèle, la patronne de l'adoration nocturne. Adorateurs de la nuit, qui venez consoler le divin Sauveur des crimes qui se commettent à ces heures où le démon est plus maître encore, unissez-vous dans vos pieuses veilles à Marie, passant les nuits à genoux devant le Tabernacle auguste du Cénacle!

Nous venons de parler des voiles eucharistiques de Jésus au Sacrement : y avait-il des voiles pour Marie, et sa contemplation n'était-elle pas une claire vue? C'est en examinant cette question que nous répondrons à ce que nous avons promis, plus haut, de rechercher sur la science que Marie avait de l'Eucharistie.

Tout d'abord, dit Suarez ¹, posons en principe que Marie était voyageuse sur cette terre et ne jouissait pas ordinairement de la vision béatifique:

De là il suit que Marie eut la vertu de foi, cette foi qui croit ce qu'elle ne voit pas ; c'est pourquoi le Saint-Esprit la proclame bienheureuse d'avoir

¹ D. XIX, sect. 1.

cru : *Beata es, Maria, quæ credidisti* ¹. — Cette foi de Marie fut aussi parfaite qu'elle peut l'être, tant de la part du sujet, en qui elle fut absolument certaine, excluant tout premier mouvement de doute, que de la part de l'objet, parce que, par sa foi, Marie crut très distinctement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ainsi que tous les autres mystères qui se rapportent à la divinité ou à l'humanité; aussi saint Bernard l'appelle la Mère des croyants : *Mater credentium*.

Mais à la foi de Marie vint se joindre une expérience de certains effets, qui transforma cette foi en une évidence naturelle : ainsi, du mystère de l'Incarnation, elle eut une connaissance qui dépasse la simple lumière de la foi, disent saint Antoine et le B. Albert le Grand ².

Cette évidence ne diminuait pas le mérite de sa foi; elle en était l'épanouissement, la récompense : elle la supposait comme la fleur sa racine; de plus, cette évidence est d'un ordre inférieur à la foi, et la certitude qu'elle fonde n'est pas aussi solide que la certitude de la foi; aussi n'exclut-elle pas nécessairement l'acte de foi surnaturelle.

Marie reçut encore une connaissance surnaturelle infuse, par laquelle elle voyait les objets de la foi, les mystères de la religion, à la manière des Anges, sans fantômes imaginaires. C'est ce qui explique comment la Vierge put ne jamais cesser un instant de méditer les choses divines, sans que cela la fatiguât le moins du monde, la lassitude du corps ne venant que de la coopération qu'il apporte aux opérations intellectuelles en fournissant la matière des idées.

Suarez dit que cette science de Marie fut, non pas simplement une science telle quelle, mais une

¹ Luc., 1, 45.

² Cités par Suarez, *loc. ut supra*.

science théologique au moyen de laquelle elle connut très distinctement les mystères de la foi en eux-mêmes, avec les vérités et les conclusions qui en découlent. Cette science fut donnée à Marie selon que les circonstances le requéraient : ainsi, à la Pentecôte, elle reçut une connaissance plus distincte et plus détaillée de tout ce qui regardait l'Eglise, comme les sacrements, la conversion des Gentils, les besoins des fidèles, et tout ce qui pouvait être nécessaire à sa charge d'éducatrice des Apôtres.

Cette science fut en Marie à l'état d'habitude ; elle adhérait à son âme et illuminait constamment son intelligence. — Telle est la doctrine de Suarez sur la science de la sainte Vierge.

Quant à l'Eucharistie en particulier, quelle fut la profondeur de sa science ? Ce mystère, qui est un abîme où se perd celui qui veut le sonder avec une raison insoumise, est pour la foi humble et sincère l'objet le plus attrayant, le plus vaste de la foi, car en lui sont tous les mystères du temps et de l'éternité.

Or, Marie pouvait-elle voir, des yeux du corps, Jésus présent au Sacrement ? Pouvait-elle comprendre, des yeux de l'âme, les secrets de sa présence, les mystères qu'elle renferme ?

Pour le premier point, saint Bonaventure, Scot, Alexandre de Halès, et peut-être aussi saint Thomas¹, pensent que, par un miracle de la toute-puissance, les yeux corporels peuvent être élevés à voir Jésus tel qu'il est sous les espèces sacramentelles. Alexandre de Halès dit de plus, formellement, « qu'il a été donné à Marie, par un privilège spécial, de voir de ses yeux le corps de son Fils tel qu'il existe au Saint Sacrement. »

Nous croyons bien, en effet, que, si c'est possible, Notre-Seigneur n'a pas refusé cette faveur à sa

¹ Cités par Suarez, q. LVI, a. 7 ; d. LIII, sect. 6.

Mère, et qu'il lui devait cette marque particulière d'amour à cause du dévouement maternel qu'elle lui avait toujours témoigné.

Quant à la connaissance intellectuelle, c'est-à-dire à la claire intelligence du mystère eucharistique, Marie la reçut sans doute, dit Suarez ; d'abord lorsqu'elle voyait les mystères dans la lumière du Verbe, ce qui lui fut accordé plusieurs fois pendant sa vie ; car, alors, elle comprenait dans la lumière de Dieu lui-même, et comme les bienheureux. Ensuite, Marie a certainement dans la gloire, et rien ne paraît s'opposer à ce qu'elle eût sur la terre, une science infuse de la manière d'être de Jésus au Sacrement, du mode d'existence des saintes espèces, et du lien, s'il y en a un, qui existe entre les accidents et le corps de Jésus-Christ : c'est là, dit Suarez ¹, la science vraiment parfaite.

Si la science des bienheureux est la source de leur béatitude, quel océan de félicité n'inondait pas l'âme de Marie, contemplant à découvert ce Sacrement adorable où Dieu a concentré toutes ses merveilles les plus admirables : non, il n'a été donné qu'à elle de connaître ainsi, parce que, seule, elle aima plus que toutes les créatures !

Voilà le fondement de la contemplation de Marie : on comprend qu'elle prolongeât ses adorations ; une vie tout entière peut-elle suffire à étudier l'Eucharistie ? Et les veilles de Marie se passaient dans des délices enivrantes, son regard intérieur allait de beautés en beautés : si les bienheureux ne se fatiguent pas de contempler toujours le même Dieu, parce qu'il se révèle à eux toujours ancien et toujours nouveau, ah ! Marie pouvait-elle se lasser de contempler Jésus-Eucharistie, la merveille des merveilles de Dieu : *Maximum miraculorum* ² ?

¹ *De Euch.*, d. LIII, sect. 6. — ² S. Thomas d'Aquin.

Nous laissons aux âmes de prière de pénétrer dans le secret de l'adoration de Marie ; la vraie adoration eucharistique doit reproduire celle que Jésus offre sans cesse à son Père au Sacrement ; si Marie fut, en toute sa vie et en toutes ses actions, la parfaite copie de son Fils, son adoration se modela sur celle de Jésus, et Dieu fut bien glorifié de ce sacrifice d'agréable odeur qui montait vers lui du cénacle, où Jésus-Eucharistie et Marie l'adoraient d'une seule et même âme !

Et maintenant, pieux lecteurs, nous nous arrêtons. Dans ces quelques pages, nous avons essayé de vous indiquer les raisons qui fondent la dévotion envers Notre-Dame du Très Saint Sacrement et doivent nous permettre d'invoquer Marie sous ce titre : Marie, Mère du Sauveur, qui vit en l'Eucharistie ; Marie, souveraine dispensatrice de ce Sacrement et des grâces qu'il renferme ; Marie, pratiquant la première les devoirs de la vie eucharistique, et nous enseignant, par son exemple, à bien assister au saint Sacrifice, à bien communier et à visiter souvent et pieusement le Très Saint Sacrement. — Marie, pour le définir en un mot, donnant l'Eucharistie au monde et ramenant le monde à l'Eucharistie, c'est Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

Nous sommes loin d'avoir épuisé ce sujet : travaillez, creusez dans la prière cette mine féconde des rapports de la Vierge avec l'Eucharistie ; que si le bonheur de découvrir les grandeurs de votre Mère ne suffisait pas à vous porter à l'étude de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, rappelez-vous que « ceux qui cherchent à connaître Marie y gagnent la vie éternelle : *Qui elucidant me vitam æternam habebunt* ¹. »

¹ Eccli., xxiv, 31.

MARIE ET L'EUCCHARISTIE

D'APRÈS LES PÈRES

Nous reproduisons ici, d'après la *Semaine Eucharistique* du P. de Machault, un grand nombre d'éloges tirés des Pères, et qui montrent comment ces hommes célestes associaient, dans leur pensée et dans leur affection, Notre-Seigneur dans son Sacrement et sa très sainte Mère qui nous l'a donné.

Chacun de ces éloges peut être un thème de riches méditations : ils confirmeront admirablement les quelques pensées qui précèdent, ou, plutôt, ces pensées n'en sont que le développement et en tirent toute la force qu'elles peuvent avoir.

Benedictus fructus ventris Mariæ. (Luc., II.)	L'Eucharistie est le fruit béni du sein de Marie.
Beatus venter qui illum portavit et ubera quæ suxit. Luc., XII.)	Bienheureux le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité !
Generationes Mariæ. (Eccli., XXIV.)	L'Eucharistie, ce sont les productions de Marie.
Quis det ut de carnibus ejus saturemur ? (Job, XXXI.)	Oh ! qui nous accordera la grâce de nous rassasier de sa chair ?
De carne Mariæ. caro data manducanda. (D. Aug.)	La chair formée de celle de Marie et qu'il nous donne à manger.

La fleur nouvelle de l'humanité, éclore dans le sein de Marie.	Novus flos carnis humanæ ex partu virgineo. (D. Leo.)
La grappe de raisin qui mûrit sur cette vigne céleste.	Botrus de sua vite germinans. (D. Clem.)
Le Fils de la Vierge.	Virginis Filius. (D. Aug.)
L'Hostie au parfum virginal.	Hostia virgineo flagrans odore. (Missale Rom.)
Notre aliment vivant allaité par la Vierge Marie.	Cibus noster a Virgine lactatus. (D. Aug.)
Le pain semé en la Vierge, qui donne tous les jours aux fidèles l'aliment céleste de l'autel.	Panis satus in Virgine cœlestem cibum quotidie fidelibus ministrans in altaribus. (D. Petr. Chrys.)
Le pain du ciel pétri dans le sein de Marie.	Panis de cœlo formatus in utero Virginis. (Petr. Bles.)
Le pain que produit la terre très pure de Marie.	Panis ex intacta terra Virginis. (D. Greg. Nyss.)
Le fruit de Marie infiniment doux au goût.	Fructus Mariæ dulcis gutturi. (D. Bern.)
Les larmes viennent d'Eve; mais dans le fruit de Marie est la source de la joie.	Eva lacrymas, Maria gaudium in utero portavit. (D. Aug.)
Le divin poussin de la Reine du ciel et de la chaste Colombe.	Pullus Reginæ cœli et Turturis castæ. (D. Franc. Sal.)
Le breuvage de la vie et de la réconciliation offert par Marie,	Poculum vitæ et pacis per Mariam exhibitum. (D. Petr. Dam.)

Vestis incorruptibilitatis ex vellere Mariæ. (D. Epiph.)	La robe de l'immortalité tissée de la toison de la divine Brebis.
Induit carne Deum, ut indueremus Deum. (D. Bern.)	Elle a revêtu Dieu de la chair, afin que nous fus- sions revêtus de Dieu.
Per Evam mors; at Ma- ria vitam protulit per quam caro mortua pos- sit resuscitari. (D. Aug.)	Eve est la cause de la mort; Marie nous ap- porte la vie, en qui toute chair morte ressuscitera.
Fœnum de prato uteri virginalis collectum. (D. Bern.)	Le pâturage recueilli dans le pré spirituel du sein de Marie.
Incomprehensibilis mys- terii miraculum per Virginem datum. (D. Epiph.)	Le miracle de l'incompré- hensible mystère offert au monde par Marie.
Panis in Maria igne Spi- ritus sancti coctus. (D. Bernard.)	Le pain cuit dans le sein de Marie sous les feux du Saint-Esprit.
Acervus tritici ex utero Mariæ diffusus in hunc mundum. (D. Ambr.)	Le monceau de froment qui, du sein de Marie, se répand dans tout le monde.
Sic Christi frater es, su- gens ubera ejus. (Cant., VIII.)	Ainsi vous êtes le frère de Jésus, nourri, comme lui, des mamelles de sa sainte Mère.
Dulcedo lactis Mariæ in Filio nobis porrecto. (D. Birgit.)	La douceur du lait de Marie que nous goûtons en mangeant le corps de son Fils.
Mensa quæ nobis panem cœlestem protulit. (D. Epiph.)	La table mystique où nous trouvons le pain du ciel.
Usquequo dissolveris de-	Jusqu'à quand, âme folâtre,

te perdras-tu dans les délices des sens ? Goûte ce lait, et tu y trouveras les vraies délices !	liciiis, filia vaga ? Lac hoc gusta, et veris afflues. (D. Hyeron.)
L'Arche de l'alliance du Seigneur.	Arca foederis Domini. (I Reg., iv.)
Le fruit du salut qui mûrit sur l'arbre de la véritable vie.	Fructus salutis quem portat vitæ lignum. (D. Andr. Cret.)
La vraie perle dans la nacre de la Vierge.	Verum margaritum in concha Virginis. (D. Athanas.)
La fleur immaculée de la tige de Jessé.	Flos ex virga Jesse incorruptus. Tertull.)
Le lis précieux qui fleurit en Marie.	Pretiosum lilium de Maria ortum. (D. Aug.)
Le Fils de la Virginité.	Filius virginitatis. (D. Ambr.)
Les vierges y auront part avec la Vierge Marie.	Virgines cum Maria Virgine partem habebunt. (D. Cyril.)
Le prix de notre rédemption mis tout entier entre les mains de Marie.	Pretium redemptionis collatum in Mariam. (D. Bern.)



PRIÈRES

à Notre-Dame du Très Saint Sacrement

INDULGENCIÉES

PAR SA SAINTETÉ PIE X

Oraison Jaculatoire

Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous.

Par un Rescrit du 30 décembre 1905, Sa Sainteté Pie X a accordé une indulgence de trois cents jours à tous ceux qui réciteront cette oraison jaculatoire devant le Très Saint Sacrement exposé.

PRIÈRE

O Vierge Marie, **Notre-Dame du Très Saint Sacrement**, qui êtes la gloire du peuple chrétien, la joie de l'Eglise universelle et le salut du monde, priez pour nous, et réveillez dans tous les fidèles la dévotion envers la très sainte Eucharistie, afin qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours.

Un Rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences et Saintes Reliques porte que, dans une audience du 9 décembre 1906, Notre Saint-Père le Pape Pie X a accordé à tous les fidèles une indulgence de trois cents jours, applicable aux défunts, chaque fois que, contrits de cœur et dévotement, ils réciteront la prière ci-dessus.



NEUVAIN

en l'honneur de N.-D. du Très Saint Sacrement.

PREMIER JOUR

Le titre de Notre-Dame du Très Saint-Sacrement.

Loué et remercié soit à tout moment
Le Très Saint et Très divin Sacrement.
Et bénie soit la sainte, immaculée et très pure
Conception de la Bienheureuse Vierge Marie,
Mère de Dieu.

O Vierge Immaculée, Mère de Jésus et notre tendre Mère, nous vous invoquons sous le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement, parce que vous êtes la Mère du Sauveur qui vit en l'Eucharistie, et que c'est de vous qu'il tient la Chair et le Sang dont il nous y nourrit ; parce que vous êtes la souveraine dispensatrice de toute grâce et par conséquent des grâces que renferme l'auguste Sacrement ; et parce que vous avez pratiqué la première des devoirs de la vie eucharistique, nous enseignant par votre exemple à assister comme il convient au saint Sacrifice de la Messe, à communier dignement et à visiter souvent et avec piété le Très Saint Sacrement.

V. Priez pour nous, ô Vierge Immaculée, Notre-Dame du Très Saint Sacrement.

R. Afin qu'arrive en nous le règne eucharistique de Jésus-Christ.

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, qui vous étant fait homme pour nous rendre participants de votre divinité, êtes vraiment notre Pain dans l'adorable Eucharistie : faites, nous vous en supplions, qu'en vénérant un si grand mystère, nous nous souvenions de la très douce Vierge Marie, de qui vous avez voulu être conçu par l'opération du Saint-Esprit ; faites aussi que nous imitions le culte qu'Elle-même rendit sur la terre à ce Sacrement très auguste, en sorte que nous voyions votre règne eucharistique se propager et fleurir par tout l'univers. Vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Prières indulgenciées.

1. Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous.

(Pie X. Indulgence de 300 jours à ceux qui réciteront cette invocation devant le Saint Sacrement exposé, 30 décembre 1905.)

2. O Vierge Marie, Notre-Dame du Très Saint Sacrement, qui êtes la gloire du peuple chrétien, la joie de l'Eglise universelle et le salut du monde, priez pour nous et réveillez dans tous les fidèles la dévotion envers la très sainte Eucharistie, afin qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours.

(Indulgence de 300 jours chaque fois, Pie X, 9 décembre 1906.)

3. Adorons, remercions, supplions et consolons, avec Marie Immaculée, le très sacré et très aimé Cœur Eucharistique de Jésus.

(Indulgence de 200 jours chaque fois, Pie X, 19 décembre 1904.)

DEUXIÈME JOUR

*Marie et la sainte Messe.*Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, après avoir été présente à la mort de votre divin Fils sur le Calvaire, où vous unissiez vos immenses douleurs au sacrifice du Rédempteur, vous assistiez souvent au renouvellement réel, bien que mystérieux, de ce sacrifice adorable dans la célébration de la sainte Messe : apprenez-nous à suivre votre exemple, à estimer comme elle le mérite l'action divine qui s'accomplit à l'autel, et obtenez-nous la grâce de pouvoir souvent et même tous les jours assister pieusement au saint Sacrifice.

V. Priez pour nous... *et le reste comme au premier jour.*

TROISIÈME JOUR

*Marie et la sainte Communion.*Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, vos communions ont été les plus ferventes et les plus saintes qui aient jamais été faites, et quand vous possédiez ainsi votre divin Fils dans votre cœur, vous l'aimiez d'un amour surpassant l'amour qu'aucune autre créature quelle qu'elle soit peut avoir pour son Dieu : apprenez-nous à faire de la sainte communion le centre de notre vie ; et que cette vie se passe à nous préparer à une si grande action et à remercier Dieu après avoir reçu un si inappréciable bienfait.

X. Priez pour nous... *et le reste comme au premier jour.*

QUATRIÈME JOUR

*Marie et la Présence réelle.*Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, qui, après l'ascension de votre divin Fils, consoliez votre exil sur la terre par la présence réelle de Jésus dans le Sacrement et passiez près du tabernacle la plus grande partie de vos journées et même de vos nuits : faites-nous comprendre le trésor que nous possédons à l'autel et inspirez-nous de visiter souvent le Dieu d'amour dans le Sacrement où il demeure pour recevoir les hommages qu'il mérite à tant de titres, et pour nous conduire, nous protéger et nous consoler dans cet exil.

V. Priez pour nous.... *et le reste comme au premier jour.*

CINQUIÈME JOUR

*Marie modèle de l'adoration.*Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, vous êtes notre parfait modèle dans le service de la divine Eucharistie. Vous adoriez Jésus caché sous les voiles du Sacrement, avec la foi la plus vive et avec le plus profond respect. A votre exemple, nous voulons rendre à la sainte Hostie tout l'honneur qui est dû à la Divinité et à la glorieuse Humanité du Fils de Dieu fait homme : nous voulons garder toujours dans le lieu saint la modestie et le recueillement qui conviennent à de véritables adorateurs.

V. Priez pour nous.... *et le reste comme au premier jour.*

SIXIÈME JOUR

*Marie modèle de l'action de grâces.*Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, qui rendez une action de grâces si parfaite à Jésus pour l'institution de la divine Eucharistie et pour le don ineffable où le Sauveur a épuisé sa puissance et les trésors de son Cœur : apprenez-nous à remercier votre divin Fils de ce grand bienfait, apprenez-nous tout spécialement à bien faire notre action de grâces quand nous avons eu le bonheur de recevoir la sainte communion.

V. Priez pour nous..., *et le reste comme au premier jour.*

SEPTIÈME JOUR

*Marie modèle de la réparation.*Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, vous adorez votre divin Fils dans son état de victime perpétuelle, toujours immolée sur nos autels, demandant sans cesse par sa mort grâce et miséricorde pour les pécheurs : nous nous unissons à vos douleurs et à vos réparations si parfaites, et nous voulons avec vous consoler Jésus de l'ingratitude des hommes, et des outrages qu'il reçoit tous les jours dans le Sacrement, en acceptant pour son amour nos peines de chaque jour.

V. Priez pour nous..., *et le reste comme au premier jour.*

HUITIÈME JOUR

Marie modèle de la prière.

Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, pendant que les Apôtres allaient prêcher l'Évangile, vous vous teniez auprès du Tabernacle, suppliant pour eux la bonté du Sauveur, et votre prière leur obtenait la grâce de convertir le monde : apprenez-nous à prier : surtout à prier auprès du Tabernacle, où Jésus veut demeurer sans cesse pour écouter nos demandes : à prier pour l'extension du règne eucharistique, pour le salut du monde entier, pour l'exaltation de la sainte Eglise, et très particulièrement pour la sanctification du clergé et la conversion des pécheurs.

Ÿ. Priez pour nous..., *et le reste comme au premier jour.*

NEUVIÈME JOUR

Marie dispensatrice des grâces eucharistiques.

Loué et remercié, *etc.*

O Vierge Immaculée, Mère très bonne et modèle admirable des adorateurs de Jésus au Sacrement, vous êtes aussi la dispensatrice des grâces qui sont nécessaires pour bien remplir ce grand devoir. Accordez-nous donc, nous vous en supplions, comme fruit de cette neuvaine, les vertus qui rendront notre adoration moins indigne de votre divin Fils : apprenez-nous à honorer si bien le Mystère des mystères que nous puissions recevoir ici-bas les grâces qu'il renferme, afin de jouir au ciel de la vie éternelle dont il est le gage.

Ÿ. Priez pour nous..., *et le reste comme au premier jour.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE DE LA SEPTIÈME ÉDITION.....	V
AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....	XIII
APPROBATIONS DE LA PREMIÈRE ÉDITION.....	XVII
MÉDITATION PRÉPARATOIRE. — Le Mois de Notre-	
Dame du Très Saint Sacrement	1
I ^{er} JOUR. — Marie, Mère des adorateurs de l'Eucharistie.....	10
II ^e JOUR. — L'Immaculée Conception et la Communion	15
III ^e JOUR. — La dot de Marie Immaculée.....	20
IV ^e JOUR. — La Nativité de la sainte Vierge...	25
V ^e JOUR. — La Présentation de Marie au Temple.	30
VI ^e JOUR. — L'Annonciation	34
VII ^e JOUR. — La première adoratrice du Verbe incarné.....	40
VIII ^e JOUR. — Grandeur de la maternité divine.	44
IX ^e JOUR. — La vie intérieure de Marie.....	48
X ^e JOUR. — La modestie, caractère de la vie de Marie	52
XI ^e JOUR. — Marie à Bethléem.....	57
XII ^e JOUR. — Jésus présenté au Temple par Marie	62
XIII ^e JOUR. — Vie de la sainte Famille	67
XIV ^e JOUR. — Compassion de la très sainte Vierge.....	71
XV ^e JOUR. — Marie après la Résurrection.....	75

	Pages.
XVI ^e JOUR. — Marie notre Mère au Cénacle...	80
XVII ^e JOUR. — Marie notre Maitresse au Cénacle	84
XVIII ^e JOUR. — La Vierge Marie au Cénacle..	89
XIX ^e JOUR. — La vie d'adoration en union avec Marie	93
XX ^e JOUR. — Adoration de foi et de respect de Marie	98
XXI ^e JOUR. — Adoration d'action de grâces de Marie.....	101
XXII ^e JOUR. — Contemplation eucharistique de Marie	105
XXIII ^e JOUR. — Adoration de propitiation de Marie	108
XXIV ^e JOUR. — Adoration de prière de Marie.	113
XXV ^e JOUR. — Apostolat de Marie	118
XXVI ^e JOUR. — L'Epoux divin et le Roi du cœur	123
XXVII ^e JOUR. — L'Eucharistie centre de la vie de Marie	128
XXVIII ^e JOUR. — Vie d'union de Marie à Jésus.	132
XXIX ^e JOUR. — La parfaite servante du Saint Sacrement	136
XXX ^e JOUR. — Le triomphe de Marie.....	141
DERNIER JOUR. — Consécration à Notre-Dame du Très Saint Sacrement.....	146

APPENDICE

***Court exposé des motifs sur lesquels repose la
dévotion envers Notre-Dame du Très Saint
Sacrement.***

CHAP. I. — Idée de la dévotion envers Notre- Dame du Très Saint Sacrement.....	151
CHAP. II. — De l'opportunité de cette dévotion.	159

	Pages.
CHAP. III. — Premier fondement de notre dévotion : Marie est la Mère de Jésus.....	168
CHAP. IV. — Deuxième fondement : le pouvoir de Marie.....	181
CHAP. V. — Les principaux effets du pouvoir de Marie.....	193
CHAP. VI. — Marie dispensatrice de la grâce eucharistique.....	203
CHAP. VII. — Troisième fondement : la vie de Marie après l'Ascension ; son assistance au saint Sacrifice.....	221
CHAP. VIII. — La communion de la très sainte Vierge.....	228
CHAP. IX. — La vie d'adoration de Marie devant le Très Saint Sacrement.....	246
Marie et l'Eucharistie d'après les Pères.....	261
Prières à Notre-Dame du Très Saint Sacrement, indulgenciées par Sa Sainteté Pie X..	265
Neuvaine en l'honneur de N.-D. du Très Saint Sacrement.....	266



BAR-LE-DUC — IMPRIMERIE SAINT-PAUL

36, BOULEVARD DE LA BANQUE, 36. — 2559,4,09

REVUE MENSUELLE

LE TRÈS SAINT SACREMENT

Etudes sur l'Eucharistie.

Revue des Œuvres Eucharistiques.

(La trente-troisième année a commencé le 13 juillet 1908.)

Tourcoing (Nord), 12, r. de Toulouse.

La Revue comprend ordinairement :

DES ETUDES THÉOLOGIQUES SUR L'EUCCHARISTIE :

DES ETUDES DE PATROLOGIE EUCCHARISTIQUE, publiant avec commentaires et dans l'ordre chronologique, tous les textes des Pères sur l'Eucharistie ;

Puis la LITURGIE EUCCHARISTIQUE, c'est-à-dire l'explication de toutes les lois rituelles relatives à l'Eucharistie ;

Enfin des ETUDES HISTORIQUES et ARCHÉOLOGIQUES.

La II^e partie de la Revue est consacrée à la DÉVOTION EUCCHARISTIQUE, et donne des *Sujets*, des *pratiques* et des *élévations* pour l'Adoration, la Communion, la sainte Messe.

C'est à cette partie que se rattachent les FLEURS EUCCHARISTIQUES DES SAINTS, analyses de la vie des Serviteurs de Dieu qui se sont le plus distingués par leur dévotion envers le Saint Sacrement.

La III^e partie est consacrée aux Œuvres, aux faits, à l'histoire au jour le jour du Culte eucharistique à notre époque, sous les noms de REVUE DES ŒUVRES EUCCHARISTIQUES et de CHRONIQUE.

Enfin, des RÉCITS, de pieuses légendes mêlent de temps en temps une note moins sérieuse aux matières de la Revue, et une BIBLIOGRAPHIE fort complète tient les lecteurs au courant des ouvrages nouveaux relatifs à la sainte Eucharistie.

Les abonnements partent des 15 juillet, 15 octobre, 15 janvier et 15 avril. — Le prix de l'abonnement (payable d'avance) est de 6 fr. pour la France et la Belgique, et de 7 fr. pour les pays de l'union postale. — Le meilleur mode de paiement est d'envoyer le montant par mandat-poste. — Chaque numéro se vend séparément 50 cent.

